00142636

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

TOME SECOND.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

PISSOT, Pere & Fils, Quai des Auguſtins.

Veuve DESAINT, rue du Foin.

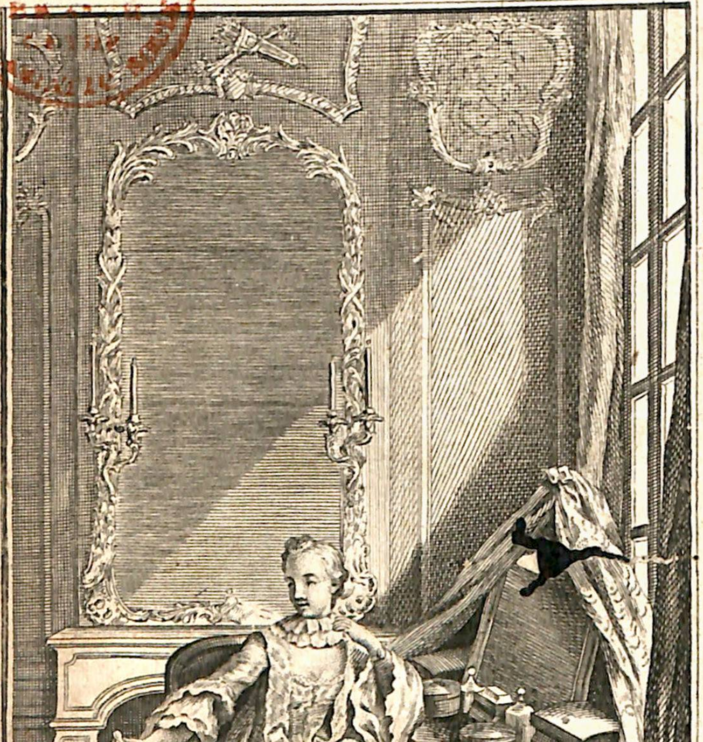
DELALAIN l'aîné, rue S. Jacques.

NYON l'aîné, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

MOUTARD, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

DEMONVILLE, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, rue Chriſtine.

BOMBAY



Clavaro inv. Cl. Duflos Sculp.

De l'Esprit et des appas,
L'Eventail et le Compas.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoise, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

142636

A PARIS.

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI. 1766

00142636

PRÉFACE.

Je suis à-peu près dans le même cas où se trouva Cicéron, lorsqu'il entreprit de mettre en sa Langue des matières de Philosophie, qui jusques-là n'avoient été traitées qu'en Grec. Il nous apprend qu'on disoit que ses Ouvrages seroient fort inutiles, parce que ceux qui aiment la Philosophie, s'étant bien donné la peine de la chercher dans les Livres Grecs, négligeroient après cela de la voir dans des Livres Latins, qui ne seroient pas originaux ; & que ceux qui n'avoient pas de goût pour la Philosophie, ne se soucioient de la voir ni en Latin, ni en Grec.

A cela il répond qu'il arriveroit tout le contraire ; que ceux qui n'étoient pas Philosophes seroient tentés de le devenir, par la facilité de lire les Livres Latins ; & que ceux qui l'étoient déjà par la lecture des Livres Grecs, seroient bien aises de voir com-

ment ces choses-là avoient été maniées en Latin.

Cicéron avoit raison de parler ainsi. L'excellence de son génie, & la grande réputation qu'il avoit déja acquise, lui garantissoient le succès de cette nouvelle sorte d'Ouvrages qu'il donnoit au Public; mais moi, je suis bien éloigné d'avoir les mêmes sujets de confiance dans une entreprise presque pareille à la sienne. J'ai voulu traiter la Philosophie d'une manière qui ne fût point philosophique; j'ai tâché de l'amener à un point où elle ne fût ni trop sèche pour les gens du monde, ni trop badine pour les Savans. Mais si on me dit à-peu-près comme à Cicéron, qu'un pareil Ouvrage n'est propre ni aux Savans qui n'y peuvent rien apprendre, ni aux Gens du monde qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre, je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la Philosophie convînt à tout le monde, j'en aie trouvé un où elle ne convienne à personne; les milieux sont trop difficiles à tenir, & je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.

Je dois avertir ceux qui liront ce Livre, & qui ont quelque connoissance de la Physique, que je n'ai point du tout prétendu les

instruire, mais seulement les divertir, en leur présentant d'une manière un peu plus agréable & plus égayée, ce qu'ils savent déjà plus solidement. J'avertis ceux à qui ces matières sont nouvelles, que j'ai cru pouvoir les instruire & les divertir tout ensemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici de l'utilité, & les seconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément.

Je ne m'amuserai point à dire que j'ai choisi dans toute la Philosophie la matière la plus capable de piquer la curiosité. Il semble que rien ne devroit nous intéresser davantage, que de savoir comment est fait ce Monde que nous habitons, s'il y a d'autres Mondes semblables, & qui soient habités aussi: mais après tout, s'inquiète de tout cela qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre, les peuvent perdre sur ces sortes de sujets; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile.

J'ai mis dans ces Entretiens une Femme que l'on instruit, & qui n'a jamais ouï parler de ces choses là. J'ai cru que cette fiction me serviroit & à rendre l'Ouvrage plus susceptible d'agrément, & à encourager les Dames par l'exemple d'une Femme, qui ne sortant jamais des bornes d'une personne qui n'a nulle teinte des Sciences, ne laisse

pas d'entendre ce qu'on lui dit, & de ranger dans sa tête, sans confusion, les tourbillons & les Mondes. Pourquoi des Femmes céderoient-elles à cette Marquise imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut se dispenser de concevoir?

A la vérité, elle s'applique un peu; mais qu'est-ce ici que s'appliquer? Ce n'est pas pénétrer à force de méditation une chose obscure d'elle-même, ou expliquée obscurément; c'est seulement ne point lire, sans se représenter nettement ce qu'on lit. Je ne demande aux Dames, pour tout ce Systême de Philosophie, que la même application qu'il faut donner à la Princesse de Clèves, si on veut en suivre bien l'intrigue, & en connoître toute la beauté. Il est vrai que les idées de ce Livre-ci sont moins familières à la plupart des Femmes, que celles de la Princesse de Clèves; mais elles n'en sont pas plus obscures, & je suis sûr qu'à une seconde lecture tout au plus, il ne leur en sera rien échappé.

Comme je n'ai pas prétendu faire un Systême en l'air, & qui n'eût aucun fondement, j'ai employé de vrais raisonnemens de Physique, & j'en ai employé autant qu'il a été nécessaire. Mais il se trouve heureusement dans ce sujet que les idées de Physique y sont riantes d'elles-mêmes, & que dans le même

temps qu'elles contentent la raison, elles donnent à l'imagination un spectacle qui lui plaît autant que s'il étoit fait exprès pour elle.

Quand j'ai trouvé quelques morceaux qui n'étoient pas tout-à-fait de cette espèce, je leur ai donné des ornemens étrangers. Virgile en a usé ainsi dans ses Géorgiques, où il sauve le fond de sa matière, qui est tout-à fait sèche, par des digressions fréquentes & souvent fort agréables. Ovide même en a fait autant dans l'Art d'aimer, quoique le fond de sa matière fût infiniment plus agréable que tout ce qu'il y pouvoit mêler. Apparemment il a cru qu'il étoit ennuyeux de parler toujours d'une même chose, fût-ce de préceptes de galanterie. Pour moi, qui avois plus besoin que lui du secours des digressions, je ne m'en suis pourtant servi qu'avec assez de ménagement. Je les ai autorisées par la liberté naturelle de la conversation; je ne les ai placées que dans les endroits où j'ai cru qu'on seroit bien aise de les trouver; j'en ai mis la plus grande partie dans les commencemens de l'Ouvrage, parce qu'alors l'esprit n'est pas encore assez accoutumé aux idées principales que je lui offre; enfin, je les ai prises dans mon sujet même, ou assez proche de mon sujet.

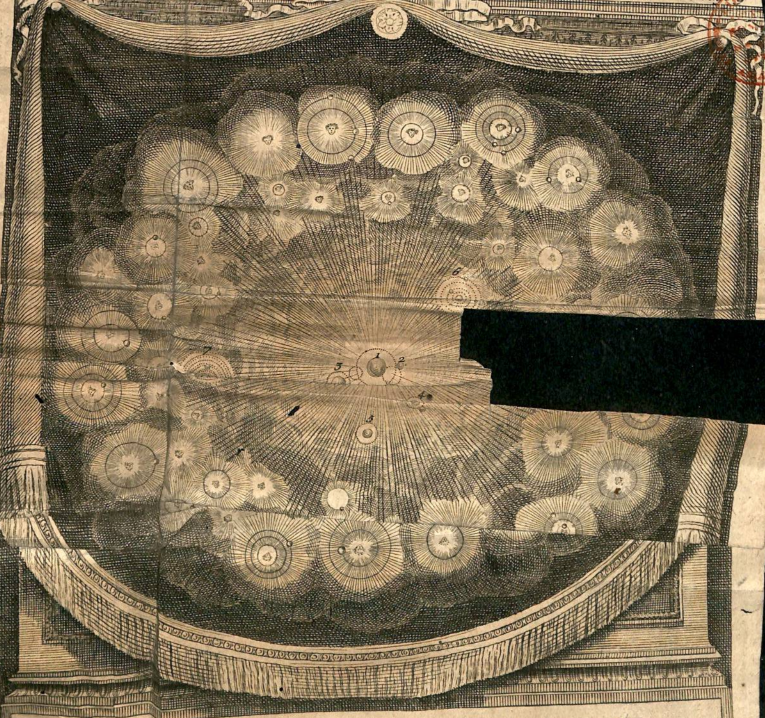
Je n'ai rien voulu imaginer sur les Habi-

tans des Mondes, qui fût entièrement impoſſible & chimérique. J'ai tâché de dire tout ce qu'on en pouvoit penſer raiſonnablement, & les viſions même que j'ai ajoutées à cela, ont quelque fondement réel. Le vrai & le faux ſont mêlés ici; mais ils y ſont toujours aiſés à diſtinguer. Je n'entreprends point de juſtifier un compoſé ſi bizarre; c'eſt-là le point le plus important de cet Ouvrage, & c'eſt cela juſtement dont je ne puis rendre raiſon.

Il ne me reſte plus dans cette Préface qu'à parler à une ſorte de perſonnes; mais ce ſeront peut-être les plus difficiles à contenter, non que l'on n'ait à leur donner de fort bonnes raiſons, mais parce qu'ils ont le privilége de ne ſe payer pas, s'ils ne veulent, de toutes les raiſons qui ſont bonnes. Ce ſont les gens ſcrupuleux qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger, par rapport à la Religion, à mettre des Habitans ailleurs que ſur la Terre. Je reſpecte juſqu'aux délicateſſes exceſſives que l'on a ſur le fait de la Religion; & celle-là même, je l'aurois reſpectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet Ouvrage, ſi elle étoit contraire à mon ſentiment. Mais ce qui va peut-être vous paroître ſurprenant, elle ne regarde pas ſeulement ce Syſtême, où je remplis d'Habitans

une infinité de Mondes. Il ne faut que démêler une petite erreur d'imagination. Quand on vous dit que la Lune est habitée, vous vous y représentez aussi-tôt des Hommes faits comme nous ; & puis, si vous êtes un peu Théologien, vous voilà plein de difficultés. La postérité d'Adam n'a pas pu s'étendre jusques dans la Lune, ni envoyer des Colonies en ce Pays-là. Les Hommes qui sont dans la Lune ne sont donc pas fils d'Adam. Or, il seroit embarrassant dans la Théologie qu'il y eût des Hommes qui ne descendissent pas de lui. Il n'est pas besoin d'en dire davantage ; toutes les difficultés imaginables se réduisent à cela, & les termes qu'il faudroit employer dans une plus longue explication, sont trop dignes de respect pour être mis dans un Livre aussi peu grave que celui-ci. L'objection roule donc toute entière sur les Hommes de la Lune ; mais ce sont ceux qui la font, à qui il plaît de mettre des Hommes dans la Lune. Moi, je n'y en mets point ; j'y mets des Habitans qui ne sont point du tout des Hommes. Que sont-ils donc ? Je ne les ai point vus, ce n'est pas pour les avoir vus que j'en parle ; & ne soupçonnez pas que ce soit une défaite dont je me serve pour éluder votre objection, que de dire qu'il n'y a point d'Hommes dans la Lune : vous

verrez qu'il est impossible qu'il y en ait, selon l'idée que j'ai de la diversité infinie que la Nature doit avoir mise dans ses Ouvrages. Cette idée règne dans tout le Livre, & elle ne peut être contestée d'aucun Philosophe. Ainsi, je crois que je n'entendrai faire cette objection qu'à ceux qui parleront de ces Entretiens, sans les avoir lus. Mais est-ce un sujet de me rassurer? Non; c'en est un au contraire très-légitime de craindre que l'objection ne me soit faite de bien des endroits.



1 Le Soleil. 2 Mercure. 3 Venus. 4 La Terre. 5 Mars. 6 Jupiter. 7 Saturne.

ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES.

A MONSIEUR L...

VOUS voulez, Monſieur, que je vous rende un compte exact de la manière dont j'ai paſſé mon temps à la campagne, chez Madame la Marquiſe de G***. Savez-vous bien que ce compte exact ſera un Livre, & ce qu'il y a de pis, un Livre de Philoſophie? Vous vous attendez à des Fêtes, à des Parties de Jeu ou de Chaſſe, & vous aurez des Planètes, des Mondes, des Tourbillons ; il n'a

presque été question que de ces choses-là. Heureusement vous êtes Philosophe, & vous ne vous en moquerez pas tant qu'un autre. Peut-être même serez-vous bien aise que j'aie attiré Madame la Marquise dans le parti de la Philosophie. Nous ne pouvions faire une acquisition plus considérable; car je compte que la beauté & la jeunesse sont toujours des choses d'un grand prix. Ne croyez-vous pas que si la Sagesse elle-même vouloit se présenter aux hommes avec succès, elle ne feroit point mal de paroître sous une figure qui approchât un peu de celle de la Marquise? Sur-tout, si elle pouvoit avoir dans sa conversation les mêmes agrémens, je suis persuadé que tout le monde courroit après la sagesse. Ne vous attendez pourtant pas à entendre des merveilles, quand je vous ferai le récit des entretiens que j'ai eus avec cette Dame; il faudroit presque avoir autant d'esprit qu'elle, pour répéter ce qu'elle a dit, de la manière dont elle l'a dit. Vous lui verrez seulement cette vivacité d'intelligence que vous lui connoissez. Pour moi, je la tiens savante, à cause de l'extrême facilité qu'elle auroit à le devenir. Qu'est ce qui lui manque? D'a-

voir ouvert les yeux ſur des Livres : cela n'eſt rien, & bien des gens l'ont fait toute leur vie, à qui je refuſerois, ſi j'oſois, le nom de Savans. Au reſte, Monſieur, vous m'aurez une obligation. Je ſais bien qu'avant que d'entrer dans le détail des converſations que j'ai eues avec la Marquiſe, je ſerois en droit de vous décrire le Château où elle étoit allée paſſer l'automne. On a ſouvent décrit des Châteaux pour de moindres occaſions. Mais je vous ferai grace ſur cela. Il ſuffit que vous ſachiez que quand j'arrivai chez elle, je n'y trouvai point de compagnie, & que j'en fus fort aiſe. Les deux premiers jours n'eurent rien de remarquable ; ils ſe paſsèrent à épuiſer les nouvelles de Paris d'où je venois : mais enſuite vinrent ces Entretiens dont je veux vous faire part. Je vous les diviſerai par Soirs, parce qu'effectivement nous n'eûmes de ces Entretiens que les Soirs.

PREMIER SOIR.

Que la Terre est une Planète qui tourne sur elle-même & autour du Soleil.

NOUS allâmes donc un Soir, après souper, nous promener dans le Parc: il faisoit un frais délicieux, qui nous récompensoit d'une journée fort chaude que nous avions essuyée. La Lune étoit levée il y avoit peut être une heure, & ses rayons, qui ne venoient à nous qu'entre les branches des arbres, faisoient un agréable mêlange d'un blanc fort vif, avec tout ce verd qui paroissoit noir. Il n'y avoit pas un nuage qui dérobât ou qui obscurcît la moindre Etoile; elles étoient toutes d'un or pur & éclatant, & qui étoit encore relevé par le fond bleu où elles sont attachées. Ce spectacle me fit rèver, & peut-être, sans la Marquise, eussé je rêvé assez long-temps: mais la présence d'une si aimable Dame ne me permit pas de m'abandonner à la Lune & aux Etoiles. Ne trouvez-vous pas, lui dis-je, que le jour même n'est pas si beau qu'une

belle nuit? Oui, me répondit-elle; la beauté du jour est comme une beauté blonde qui a plus de brillant; mais la beauté de la nuit est une beauté brune qui est plus touchante. Vous êtes bien généreuse, repris-je, de donner cet avantage aux brunes, vous qui ne l'êtes pas. Il est pourtant vrai que le jour est ce qu'il y a de plus beau dans la Nature, & que les Héroïnes de Roman, qui sont cequ'il y a de plus beau dans l'imagination, sont presque toujours blondes. Ce n'est rien que la beauté, repliqua-t elle, si elle ne touche. Avouez que le jour ne vous eût jamais jetté dans une rêverie aussi douce que celle où je vous ai vu prêt de tomber tout-à-l'heure à la vue de cette belle nuit. J'en conviens, répondis-je; mais en récompense, une blonde comme vous me feroit encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute sa beauté brune. Quand cela seroit vrai, repliqua-t-elle, je ne m'en contenterois pas. Je voudrois que le jour, puisque les blondes doivent être dans ses intérêts, fît aussi le même effet. Pourquoi les Amans, qui sont bons juges de ce qui touche, ne s'adressent-ils jamais qu'à la nuit, dans toutes les Chansons & dans

toutes les Elégies que je connois ? Il faut bien que la nuit ait leurs remercîmens, lui dis-je; mais, reprit-elle, elle a aussi toutes leurs plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confidences: d'où cela vient-il ? C'est apparemment, répondis-je, qu'il n'inspire point je ne sais quoi de triste & de passionné. Il semble pendant la nuit que tout soit en repos. On s'imagine que les Etoiles marchent avec plus de silence que le Soleil; les objets que le Ciel présente sont plus doux; la vue s'y arrête plus aisément; enfin, on rêve mieux, parce qu'on se flatte d'être alors dans toute la Nature la seule personne occupée à rêver. Peut-être aussi que le spectacle du jour est trop uniforme; ce n'est qu'un Soleil & une voûte bleue: mais il se peut que la vue de toutes ces Etoiles, semées confusément, & disposées au hasard en mille figures différentes, favorise la rêverie, & un certain désordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir. J'ai toujours senti ce que vous me dites, reprit-elle; j'aime les Etoiles, & je me plaindrois volontiers du Soleil qui nous les efface. Ah! m'écriai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vue tous ces Mondes. Qu'appellez-vous

tous ces Mondes, me dit-elle, en me regardant, & en se tournant vers moi? Je vous demande pardon, répondis-je; vous m'avez mis sur ma folie, & aussitôt mon imagination s'est échappée. Quelle est donc cette folie, reprit-elle? Hélas! repliquai-je, je suis bien fâché qu'il faille vous l'avouer. Je me suis mis dans la tête que chaque Etoile pourroit bien être un Monde. Je ne jurerois pourtant pas que cela fût vrai; mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me plaît, & qui s'est placée dans mon esprit d'une manière riante. Selon moi, il n'y a pas jusqu'aux vérités à qui l'agrément ne soit nécessaire. Et bien, reprit-elle, puisque votre folie est si agréable, donnez-la-moi; je croirai sur les Etoiles tout ce que vous voudrez, pourvu que j'y trouve du plaisir. Ah! Madame, répondis-je bien vîte, ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une Comédie de Molière; c'en est un qui est je ne sais où dans la raison, & qui ne fait rire que l'esprit. Quoi donc, reprit-elle, croyez-vous qu'on soit incapable des plaisirs qui ne sont que dans la raison? Je veux tout-à-l'heure vous faire voir le contraire.

Apprenez moi vos Etoiles. Non, repliquai-je, il ne me ſera point reproché que dans un bois, à dix heures du ſoir, j'aie parlé de Philoſophie à la plus aimable perſonne que je connoiſſe. Cherchez ailleurs vos Philoſophes.

J'eus beau me défendre encore quelque temps ſur ce ton-là, il fallut céder. Je lui fis du moins promettre, pour mon honneur, qu'elle garderoit le ſecret; & quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire, & que je voulus parler, je vis que je ne ſavois par où commencer mon diſcours; car avec une perſonne comme elle, qui ne ſavoit rien en matière de Phyſique, il falloit prendre les choſes de bien loin, pour lui prouver que la Terre pouvoit être une Planète, & les Planètes autant de Terres, & toutes les Etoiles autant de Soleils qui éclairoient des Mondes. J'en revenois toujours à lui dire qu'il auroit mieux valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes perſonnes raiſonnables auroient fait en notre place. A la fin cependant, pour lui donner une idée générale de la Philoſophie, voici par où je commençai.

Toute la Philoſophie, lui dis-je, n'eſt fondée que ſur deux choſes, ſur

ce

ce qu'on a l'eſprit curieux & les yeux mauvais ; car ſi vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien ſi les Etoiles ſont des Soleils qui éclairent autant de Mondes, ou ſi elles n'en ſont pas ; & ſi d'un autre côté vous étiez moins curieuſe, vous ne vous ſoucieriez pas de le ſavoir, ce qui reviendroit au même : mais on veut ſavoir plus qu'on ne voit ; c'eſt-là la difficulté. Encore ſi ce qu'on voit, on le voyoit bien, ce ſeroit toujours autant de connu ; mais on le voit tout autrement qu'il n'eſt. Ainſi, les vrais Philoſophes paſſent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, & à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point ; & cette condition n'eſt pas, ce me ſemble, trop à envier. Sur cela, je me figure toujours que la Nature eſt un grand Spectacle, qui reſſemble à celui de l'Opéra. Du lieu où vous êtes à l'Opéra, vous ne voyez pas le Théâtre tout-à-fait comme il eſt : on a diſpoſé les décorations & les machines pour faire de loin un effet agréable, & on cache à votre vue ces roues & ces contrepoids qui font tous les mouvemens. Auſſi ne vous embarraſſez-vous guère de deviner comment tout cela joue. Il n'y a peut-être que

quelque Machiniſte caché dans le Parterre, qui s'inquiète d'un vol qui lui aura paru extraordinaire, & qui veut abſolument démêler comment ce vol a été exécuté. Vous voyez-bien que ce Machiniſte-là eſt aſſez fait comme les Philoſophes. Mais ce qui, à l'égard des Philoſophes, augmente la difficulté, c'eſt que dans les Machines que la Nature préſente à nos yeux, les cordes ſont parfaitement bien cachées, & elles le ſont ſi bien, qu'on a été long-temps à deviner ce qui cauſoit les mouvemens de l'Univers : car repréſentez-vous tous les Sages à l'Opéra, ces Pythagores, ces Platons, ces Ariſtotes, & tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles; ſuppoſons qu'ils voyoient le vol de Phaëton que les vents enlèvent, qu'ils ne pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils ne ſavoient point comment le derrière du Théâtre étoit diſpoſé. L'un d'eux diſoit : *C'eſt une vertu ſecrette qui enlève Phaëton.* L'autre, *Phaëton eſt composé de certains nombres qui le ſont monter.* L'autre, *Phaëton a une certaine amitié pour le haut du Théâtre; il n'eſt pas à ſon aiſe quand il n'y eſt pas.* L'autre, *Phaëton n'eſt pas fait pour voler; mais il aime mieux voler que de laiſſer*

le haut du Théâtre vuide, & cent autres rêveries que je m'étonne qui n'aient perdu de réputation toute l'Antiquité. A la fin, Descartes & quelques autres Modernes sont venus, qui ont dit : *Phaëton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, & qu'un poids plus pesant que lui descend.* Ainsi, on ne croit plus qu'un corps se remue, s'il n'est tiré, ou plutôt poussé par un autre corps : on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contrepoids ou d'un ressort ; & qui verroit la Nature telle qu'elle est, ne verroit que le derrière du Théâtre de l'Opéra. A ce compte, dit la Marquise, la Philosophie est devenue bien méchanique ? Si méchanique, répondis-je, que je crains qu'on n'en ait bientôt honte. On veut que l'Univers ne soit en grand que ce qu'une montre est en petit, & que tout s'y conduise par des mouvemens réglés qui dépendent de l'arrangement des parties. Avouez la vérité. N'avez-vous pas eu quelquefois une idée plus sublime de l'Univers, & ne lui avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritoit ? J'ai vu des gens qui l'en estimoient moins, depuis qu'ils l'avoient connu. Et moi, repliqua-t-elle, je l'en estime

beaucoup plus, depuis que je sais qu'il ressemble à une montre. Il est surprenant que l'ordre de la Nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples.

Je ne sais pas, lui répondis-je, qui vous a donné des idées si saines; mais en vérité, il n'est pas trop commun de les avoir. Assez de gens ont toujours dans la tête un faux merveilleux, enveloppé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la Nature, que parce qu'ils la croient une espèce de magie où l'on n'entend rien; & il est sûr qu'une chose est déshonorée auprès d'eux, dès qu'elle peut être conçue. Mais, Madame, continuai-je, vous êtes si bien disposée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je crois que je n'ai qu'à tirer le rideau, & à vous montrer le Monde.

De la Terre où nous sommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'est ce Ciel bleu, cette grande voûte où il semble que les Etoiles sont attachées comme des clous. On les appelle fixes, parce qu'elles ne paroissent avoir que le mouvement de leur Ciel, qui les emporte avec lui d'Orient en Occident. Entre la Terre & cette dernière voûte

des Cieux, ſont ſuſpendus à différentes hauteurs, le Soleil, la Lune, & les cinq autres Aſtres qu'on appelle des Planètes, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter & Saturne. Ces Planètes n'étant point attachées à un même Ciel, ayant des mouvemens inégaux, elles ſe regardent diverſement, & figurent diverſement enſemble; au lieu que les Etoiles fixes ſont toujours dans la même ſituation les unes à l'égard des autres. Le chariot, par exemple, que vous voyez, qui eſt formé de ces ſept Etoiles, a toujours été fait comme il eſt, & le ſera encore long-temps; mais la Lune eſt tantôt proche du Soleil, tantôt elle en eſt éloignée, & il en va de même des autres Planètes. Voilà comme les choſes parurent à ces anciens Bergers de Chaldée, dont le grand loiſir produiſit les premières obſervations, qui ont été le fondement de l'Aſtronomie; car l'Aſtronomie eſt née dans la Chaldée, comme la Géométrie naquit, dit-on, en Egypte, où les inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, furent cauſe que chacun voulut inventer des meſures exactes pour reconnoître ſon champ d'avec celui de ſon voiſin. Ainſi, l'Aſtronomie eſt fille de l'Oiſi-

veté ; la Géométrie eſt fille de l'Intérêt ; & s'il étoit queſtion de la Poéſie, nous trouverions apparemment qu'elle eſt fille de l'Amour.

Je ſuis bien aiſe, dit la Marquiſe, d'avoir appris cette généalogie des Sciences, & je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'Aſtronomie. La Géométrie, ſelon ce que vous me dites, demanderoit une ame plus intéreſſée que je ne l'ai, & la Poéſie en demanderoit une plus tendre ; mais j'ai autant de loiſir que l'Aſtronomie en peut demander. Heureuſement encore nous ſommes à la Campagne, & nous y menons quaſi une vie paſtorale ; tout cela convient à l'Aſtronomie. Ne vous y trompez pas, Madame, repris-je ; ce n'eſt pas la vraie vie paſtorale, que de parler des Planètes & des Etoiles fixes. Voyez ſi c'eſt à cela que les Gens de l'Aſtrée paſſent leur temps. Oh ! répondit-elle, cette ſorte de Bergerie-là eſt trop dangereuſe. J'aime mieux celle de ces Chaldéens dont vous me parliez. Recommencez un peu, s'il vous plaît, à me parler Chaldéen. Quand on eut reconnu cette diſpoſition des Cieux que vous m'avez dite, de quoi fut-il queſtion ? Il fut queſtion, repris-je, de deviner comment toutes

les parties de l'Univers devoient être arrangées, & c'est-là ce que les Savans appellent faire un Systême. Mais avant que je vous explique le premier des Systêmes, il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que nous sommes tous faits naturellement comme un certain fou Athénien dont vous avez entendu parler, qui s'étoit mis dans la fantaisie que tous les Vaisseaux qui abordoient au Port de Pyrée lui appartenoient. Notre folie, à nous autres, est de croire aussi que toute la Nature, sans exception, est destinée à nos usages ; & quand on demande à nos Philosophes à quoi sert ce nombre prodigieux d'Etoiles fixes, dont une partie suffiroit pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement, qu'elles servent à leur réjouir la vue. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il falloit que la Terre fût en repos au centre de l'Univers, tandis que tous les corps Céleftes qui étoient faits pour elle, prendroient la peine de tourner à l'entour pour l'éclairer. Ce fut donc au-dessus de la Terre qu'on plaça la Lune, & au-dessus de la Lune on plaça Mercure, ensuite Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au-dessus de tout cela

étoit le Ciel des Etoiles fixes. La Terre se trouvoit justement au milieu des cercles que décrivent ces Planètes. & ils étoient d'autant plus grands, qu'ils étoient plus éloignés de la Terre, & par conséquent les Planètes, plus éloignées employoient plus de temps à faire leur cours, ce qui effectivement est vrai. Mais je ne sais pas, interrompit la Marquise, pourquoi vous semblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'Univers; il me paroît assez net & assez intelligible, & pour moi je vous déclare que je m'en contente. Je puis me vanter, repliquai je, que je vous adoucis bien tout ce Systême. Si je vous le donnois tel qu'il a été conçu par Ptolomée son Auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il vous jetteroit dans une épouvante horrible. Comme les mouvemens des Planètes ne sont pas si réguliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vîte, tantôt plus lentement, tantôt en un sens, tantôt en un autre, & qu'elles ne soient quelquefois plus éloignées de la Terre, quelquefois plus proches; les Anciens avoient imaginé je ne sais combien de Cercles différemment entrelacés les uns dans les autres, par lesquels ils sauvoient toutes ces bizarreries. L'embarras

barras de tous ces Cercles étoit ſi grand, que dans un temps où l'on ne connoiſſoit encore rien de meilleur, un Roi de Caſtille, grand Mathématicien, mais apparemment peu dévot, diſoit que ſi Dieu l'eût appellé à ſon Conſeil quand il fit le Monde, il lui eût donné de bons avis. La penſée eſt trop libertine; mais cela même eſt aſſez plaiſant, que ce Syſtême fût alors une occaſion de pécher, parce qu'il étoit trop confus. Les bons avis que ce Roi vouloit donner, regardoient, ſans doute, la ſuppreſſion de tous ces Cercles dont on avoit embarraſſé les mouvemens céleſtes. Apparemment ils regardoient auſſi une autre ſuppreſſion de deux ou trois Cieux ſuperflus qu'on avoit mis au-delà des Etoiles fixes. Ces Philoſophes, pour expliquer une ſorte de mouvement dans les Corps céleſtes, faiſoient au-delà du dernier Ciel que nous voyons, un Ciel de criſtal, qui imprimoit ce mouvement aux Cieux inférieurs. Avoient-ils nouvelle d'un autre mouvement? c'étoit auſſi-tôt un autre Ciel de criſtal. Enfin, les Cieux de criſtal ne leur coûtoient rien. Et pourquoi ne les faiſoit-on que de criſtal, dit la Marquiſe? N'euſſent-ils pas été bons de quelqu'autre matiè-

re? Non, répondis-je ; il falloit que la lumière paſſât au travers, & d'ailleurs il falloit qu'ils fuſſent ſolides. Il le falloit abſolument ; car Ariſtote avoit trouvé que la ſolidité étoit une choſe attachée à la nobleſſe de leur nature, & puiſqu'il l'avoit dit, on n'avoit garde d'en douter. Mais on a vu des Comètes qui étant plus élevées qu'on ne croyoit autrefois, briſeroient tout le criſtal des Cieux par où elles paſſent, & caſſeroient tout l'Univers ; & il a fallu ſe réſoudre à faire les Cieux d'une matière fluide, telle que l'Air. Enfin, il eſt hors de doute, par les Obſervations de ces derniers ſiècles, que Vénus & Mercure tournent autour du Soleil, & non autour de la Terre, & l'ancien Syſtême eſt abſolument inſoutenable par cet endroit. Je vais donc vous en propoſer un qui ſatisfait à tout, & qui diſpenſeroit le Roi de Caſtille de donner des avis ; car il eſt d'une ſimplicité charmante, & qui ſeule le feroit préférer. Il ſembleroit, interrompit la Marquiſe, que votre Philoſophie eſt une eſpèce d'enchère, où ceux qui offrent de faire les choſes à moins de frais, l'emportent ſur les autres. Il eſt vrai, repris-je, & ce n'eſt que par-là qu'on peut attraper le

plan sur lequel la Nature a fait son Ouvrage. Elle est d'une épargne extraordinaire; tout ce qu'elle pourra faire d'une manière qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne seroit presque rien, soyez sûre qu'elle ne le fera que de cette manière-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence surprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'est que la magnificence est dans le dessein, & l'épargne dans l'exécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand dessein que l'on exécute à peu de frais. Nous autres, nous sommes sujets à renverser souvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le dessein qu'a eu la Nature, & la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit dessein, qu'elle exécute avec dix fois plus de dépense qu'il ne faudroit; cela est tout-à-fait ridicule. Je serai bien aise, dit-elle, que le Systême dont vous m'allez parler, imite de fort près la Nature; car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me direz. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles, repris-je. Figurez-vous un Allemand nommé Copernic, qui

fait main-basse sur tous ces Cercles différens, & sur tous ces Cieux solides qui avoient été imaginés par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saisi d'une noble fureur d'Astronome, il prend la Terre & l'envoie bien loin du centre de l'Univers où elle s'étoit placée, & dans ce centre il y met le Soleil, à qui cet honneur étoit bien mieux dû. Les Planètes ne tournent plus autour de la Terre, & ne l'enferment plus au milieu du Cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard, & parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du Soleil, la Terre y tourne elle-même; & pour la punir du long repos qu'elle s'étoit attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvemens qu'elle donnoit aux Planètes & aux Cieux. Enfin, de tout cet équipage céleste dont cette petite Terre se faisoit accompagner & environner, il ne lui est demeuré que la Lune qui tourne encore autour d'elle. Attendez un peu, dit la Marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement, que je ne crois pas les avoir

entendues. Le Soleil eſt au centre de l'Univers, & là il eſt immobile ; après lui, qu'eſt-ce qui ſuit ? C'eſt Mercure, répondis-je ; il tourne autour du Soleil, en ſorte que le Soleil eſt à peu-près le centre du Cercle que Mercure décrit. Au-deſſus de Mercure eſt Vénus, qui tourne de même autour du Soleil. Enſuite vient la Terre, qui, étant plus élevée que Mercure & Vénus, décrit autour du Soleil un plus grand Cercle que ces Planètes. Enfin, ſuivent Mars, Jupiter, Saturne, ſelon l'ordre où je vous les nomme ; & vous voyez bien que Saturne doit décrire autour du Soleil le plus grand Cercle de tous, auſſi emploie-t il plus de temps qu'aucune autre Planète à faire ſa révolution. Et la Lune, vous l'oubliez, interrompit-elle ? je la retrouverai bien, repris-je. La Lune tourne autour de la Terre & ne l'abandonne point ; mais comme la Terre avance toujours dans le Cercle qu'elle décrit autour du Soleil, la Lune la ſuit, en tournant toujours autour d'elle ; & ſi elle tourne autour du Soleil, ce n'eſt que pour ne point quitter la Terre.

Je vous entends, répondit-elle, & j'aime la Lune, de nous être reſtée

lorsque toutes les autres Planètes nous abandonnoient. Avouez que si votre Allemand eût pu nous la faire perdre, il l'auroit fait volontiers ; car je vois dans tout son procédé qu'il étoit bien mal-intentionné pour la Terre. Je lui sais bon gré, repliquai-je, d'avoir rabattu la vanité des hommes, qui s'étoient mis à la plus belle place de l'Univers, & j'ai du plaisir à voir présentement la Terre dans la foule des Planètes. Bon, répondit elle, croyez-vous que la vanité des hommes s'étende jusqu'à l'Astronomie? Croyez-vous m'avoir humiliée, pour m'avoir appris que la Terre tourne autour du Soleil? Je vous jure que je ne m'en estime pas moins. Mon Dieu, Madame, repris-je, je sais bien qu'on sera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'Univers, que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre, & que la préséance de deux Planètes ne sera jamais une si grande affaire que celle de deux Ambassadeurs. Cependant, la même inclination, qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une cérémonie, fait qu'un Philosophe dans un Systême se met au centre du Monde, s'il peut. Il est bien aise que tout soit fait pour lui;

il suppose peut-être, sans s'en appercevoir, ce principe qui le flatte, & son cœur ne laisse pas de s'intéresser à une affaire de pure spéculation. Franchement, repliqua-t-elle, c'est-là une calomnie que vous avez inventée contre le Genre humain. On n'auroit donc jamais dû recevoir le Systême de Copernic, puisqu'il est si humiliant. Aussi, repris-je, Copernic lui-même se défioit-il fort du succès de son opinion. Il fut très-long-temps à ne la vouloir pas publier. Enfin, il s'y résolut, à la prière de gens très-considérables; mais aussi, le jour qu'on lui apporta le premier exemplaire imprimé de son Livre, savez-vous ce qu'il fit? Il mourut. Il ne voulut point essuyer toutes les contradictions qu'il prévoyoit, & se tira habilement d'affaire. Ecoutez, dit la Marquise, il faut rendre justice à tout le monde. Il est sûr qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du Soleil; car enfin, on ne change point de place, & on se retrouve toujours le matin où l'on s'étoit couché le soir. Je vois, ce me semble, à votre air, que vous m'allez dire que comme la Terre toute entière marche........ Assurément, interrompis-je, c'est la même chose que si vous vous endormiez

dans un bateau qui allât sur la riviere, vous vous trouveriez à votre réveil dans la même place & dans la même situation à l'égard de toutes les parties du bateau. Oui : mais repliqua-t-elle, voici une différence ; je trouverois à mon réveil le rivage changé, & cela me feroit bien voir que mon bateau auroit changé de place. Mais il n'en va pas de même de la Terre ; j'y retrouve toutes choses comme je les avois laissées. Non pas, Madame, répondis-je, non pas ; le rivage est changé aussi. Vous savez qu'au-delà de tous les Cercles des Planètes sont les Etoiles fixes : voilà notre rivage. Je suis sur la Terre, & la Terre décrit un grand Cercle autour du Soleil. Je regarde au centre de ce Cercle ; j'y vois le Soleil. S'il n'effaçoit point les Etoiles, en poussant ma vue en ligne droite au-delà du Soleil, je le verrois nécessairement répondre à quelques Etoiles fixes ; mais je vois aisément pendant la nuit à quelles Etoiles il a répondu le jour, & c'est exactement la même chose. Si la Terre ne changeoit point de place sur le Cercle où elle est, je verrois toujours le Soleil répondre aux mêmes Etoiles fixes ; mais dès que la Terre change de place, il faut que je la

voie répondre à d'autres Etoiles. C'eſt-là le rivage qui change tous les jours ; & comme la Terre fait ſon Cercle en un an autour du Soleil, je vois le Soleil en l'eſpace d'une année répondre ſucceſſivement à diverſes Etoiles fixes qui compoſent un Cercle ; ce Cercle s'appelle le Zodiaque. Voulez vous que je vous faſſe ici une figure ſur le ſable? Non, répondit-elle, je m'en paſſerai bien, & puis cela donneroit à mon Parc un air ſavant que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas ouï dire qu'un Philoſophe, qui fut jetté par un naufrage dans une Iſle qu'il ne connoiſſoit point, s'écria à ceux qui le ſuivoient, en voyant de certaines figures, des lignes & des cercles tracés ſur le bord de la Mer : *Courage, Compagnons, l'Iſle eſt habitée ; voici des pas d'hommes.* Vous jugez bien qu'il ne m'appartient point de faire de ces pas-là, & qu'il ne faut pas qu'on en voye ici.

Il vaut mieux en effet, répondis-je, qu'on n'y voie que des pas d'Amans, c'eſt-à-dire, votre nom & vos chiffres gravés ſur l'écorce des arbres par la main de vos Adorateurs. Laiſſons là, je vous prie, les Adorateurs, reprit elle, & parlons du Soleil. J'entends bien com-

ment nous nous imaginons qu'il décrit le Cercle que nous décrivons nous-mêmes; mais ce tour ne s'achève qu'en un an, & celui que le Soleil fait tous les jours sur notre tête, comment se fait-il? Avez-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui rouleroit sur cette allée auroit deux mouvemens? Elle iroit vers le bout de l'allée, & en même temps elle tourneroit plusieurs fois sur elle-même, en sorte que la partie de cette boule qui est en haut descendroit en bas, & que celle d'en bas monteroit en haut. La Terre fait la même chose. Dans le temps qu'elle avance sur le Cercle qu'elle décrit en un an autour du Soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. Ainsi, en vingt-quatre heures, chaque partie de la Terre perd le Soleil & le recouvre; & à mesure qu'en tournant, on va vers le côté où est le Soleil, il semble qu'il s'élève; & quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il semble qu'il s'abaisse. Cela est assez plaisant, dit-elle, la Terre prend tout sur soi, & le Soleil ne fait rien: & quand la Lune, & les autres Planètes & les Etoiles fixes paroissent faire un tour sur notre tête en vingt-quatre heures, c'est donc aussi

une imagination ? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cauſe. Les Planètes font ſeulement leurs Cercles autour du Soleil en des temps inégaux, ſelon leurs diſtances inégales, & celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du Zodiaque, ou de ce Cercle d'Etoiles fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé ſur ſon Cercle, que parce que nous avons avancé ſur le nôtre. Nous marchons, & les autres Planètes marchent auſſi; mais plus ou moins vîte que nous. Cela nous met dans différens points de vue à leur égard, & nous fait paroître dans leur cours des bizarreries dont il n'eſt pas néceſſaire que je vous parle. Il ſuffit que vous ſachiez que ce qu'il y a d'irrégulier dans les Planètes, ne vient que de la diverſe manière dont notre mouvement nous les fait rencontrer, & qu'au fond elles ſont toutes très-réglées. Je conſens qu'elles le ſoient, dit la Marquiſe; mais je voudrois bien que leur régularité coûtât moins à la Terre: on ne l'a guère ménagée; & pour une groſſe maſſe auſſi peſante qu'elle eſt, on lui demande bien de l'agilité. Mais, lui répondis-je, aimeriez vous mieux que

le Soleil, & tous les autres Aſtres, qui ſont de très-grands Corps, fiſſent en vingt-quatre heures autour de la Terre un tour immenſe? que les Etoiles fixes qui ſeroient dans le plus grand Cercle parcouruſſent en un jour plus de vingt-ſept mille ſix cents ſoixante fois deux cents millions de lieues? Car il faut que tout cela arrive, ſi la Terre ne tourne pas ſur elle-même en vingt-quatre heures. En vérité, il eſt bien plus raiſonnable qu'elle faſſe ce tour, qui n'eſt tout au plus que de neuf mille lieues. Vous voyez bien que neuf mille lieues, en comparaiſon de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne ſont qu'une bagatelle.

Oh! repliqua la Marquiſe, le Soleil & les Aſtres ſont tout de feu, & le mouvement ne leur coûte rien; mais la Terre ne paroît guère portative. Et croiriez-vous, repris je, ſi vous n'en aviez l'expérience, que ce fût quelque choſe de bien portatif qu'un gros navire monté de cent cinquante pièces de canon, chargé de plus de trois mille hommes, & d'une très-grande quantité de marchandiſes? Cependant, il ne faut qu'un petit ſouffle de vent pour le faire aller ſur l'eau, parce que l'eau eſt li-

quide, & que ſe laiſſant diviſer avec facilité, elle réſiſte peu au mouvement du navire; ou s'il eſt au milieu d'une rivière, il ſuivra ſans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainſi, la Terre, toute maſſive qu'elle eſt, eſt aiſément portée au milieu de la matière céleſte, qui eſt infiniment plus fluide que l'eau, & qui remplit tout ce grand eſpace où nagent les Planètes. Et où faudroit-il que la Terre fût cramponnée, pour réſiſter au mouvement de cette matière céleſte, & ne s'y pas laiſſer emporter? C'eſt comme ſi une petite boule de bois pouvoit ne pas ſuivre le courant d'une rivière.

Mais, repliqua-t-elle encore, comment la Terre, avec tout ſon poids, ſe ſoutient elle ſur votre matière céleſte, qui doit être bien légère, puiſqu'elle eſt ſi fluide? Ce n'eſt pas à dire, répondis-je, que ce qui eſt fluide en ſoit plus léger. Que dites-vous de notre gros vaiſſeau, qui, avec tout ſon poids, eſt plus léger que l'eau, puiſqu'il y ſurnage? Je ne veux plus vous dire rien, dit-elle comme en colère, tant que vous aurez le gros vaiſſeau. Mais m'aſſurez-vous bien qu'il n'y ait rien à

craindre sur une pirouette aussi légère que vous me faites la Terre ? Eh bien, lui répondis-je, faisons porter la Terre par quatre éléphans, comme font les Indiens. Voici bien un autre Systême, s'écria-t-elle! Du moins j'aime ces Gens-là d'avoir pourvu à leur sûreté, & fait de bons fondemens ; au lieu que nous autres Coperniciens, nous sommes assez inconsidérés pour vouloir bien nager à l'aventure dans cette matière céleste. Je gage que si les Indiens savoient que la Terre fût le moins du monde en péril de se mouvoir, ils doubleroient les éléphans.

Cela le mériteroit bien, repris-je, en riant de sa pensée ; il ne faut point épargner les éléphans, pour dormir en assurance ; & si vous en avez besoin pour cette nuit, nous en mettrons dans notre Systême autant qu'il nous plaira ; ensuite, nous les retrancherons peu-à-peu, à mesure que vous vous rassurerez. Sérieusement, reprit-elle, je ne crois pas dès-à-présent qu'ils me soient fort nécessaires, & je me sens assez de courage pour oser tourner. Vous irez encore plus loin, répliquai-je ; vous tournerez avec plaisir, & vous vous ferez sur ce Systême des idées réjouissantes.

Quelquefois, par exemple, je me figure que je ſuis ſuſpendu en l'air, & que j'y demeure ſans mouvement, pendant que la Terre tourne ſous moi en vingt-quatre heures. Je vois paſſer ſous mes yeux tous ces viſages différens, les uns blancs, les autres noirs, les autres baſanés, les autres olivâtres. D'abord ce ſont des chapeaux, & puis des turbans, & puis des têtes chevelues, & puis des têtes raſées; tantôt des Villes à clochers, tantôt des Villes à longues aiguilles qui ont des croiſſans, tantôt des Villes à tours de porcelaine, tantôt de grands Pays qui n'ont que des cabanes; ici de vaſtes mers, là des déſerts épouvantables; enfin, toute cette variété infinie qui eſt ſur la ſurface de la Terre.

En vérité, dit-elle, tout cela mériteroit bien que l'on donnât vingt-quatre heures de ſon temps à le voir. Ainſi donc, dans le même lieu où nous ſommes à préſent, je ne dis pas dans ce Parc, mais dans ce même lieu, à le prendre dans l'Air, il y paſſe continuellement d'autres Peuples, qui prennent notre place; & au bout de vingt-quatre heures, nous y revenons.

Copernic, lui répondis-je, ne le com-

prendroit pas mieux. D'abord il paſſera par ici des Anglois, qui raiſonneront peut-être de quelque deſſein de Politique avec moins de gaieté que nous ne raiſonnons de notre Philoſophie; enſuite viendra une grande mer, & il ſe pourra trouver en ce lieu-là quelque vaiſſeau qui n'y ſera pas ſi à ſon aiſe que nous. Après cela paroîtront des Iroquois, en mangeant tout vif quelque priſonnier de guerre, qui fera ſemblant de ne s'en pas ſoucier; des femmes de la Terre de Jeſſo, qui n'emploieront tout leur temps qu'à préparer le repas de leurs maris, & à ſe peindre de bleu les lèvres & les ſourcils, pour plaire aux plus vilains hommes du monde; des Tartares, qui iront fort dévotement en pélerinage vers ce Grand-Prêtre qui ne ſort jamais d'un lieu obſcur, où il n'eſt éclairé que par des lampes, à la lumière deſquelles on l'adore; de belles Circaſſiennes, qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu, hormis ce qu'elles auroient qui appartient eſſentiellement à leurs maris; de petits Tartares, qui iront voler des femmes pour les Turcs & pour les Perſans; enfin nous, qui débiterons peut-être encore des rêveries.

Il est assez plaisant, dit la Marquise, d'imaginer ce que vous venez de me dire; mais si je voyois tout cela d'en haut, je voudrois avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la Terre, selon que les objets me plairoient plus ou moins, & je vous assure que je ferois passer bien vîte ceux qui s'embarrassent de politique, ou qui mangent leurs ennemis: mais il y en a d'autres pour qui j'aurois de la curiosité. J'en aurois pour ces belles Circassiennes, par exemple, qui ont un usage si particulier. Mais il me vient une difficulté sérieuse. Si la Terre tourne, nous changeons d'air à chaque moment, & nous respirons toujours celui d'un autre Pays. Nullement, Madame, répondis-je; l'Air qui environne la Terre ne s'étend que jusqu'à une certaine hauteur, peut-être jusqu'à vingt lieues tout au plus; il nous suit & tourne avec nous. Vous avez vu quelquefois l'ouvrage d'un ver à soie, ou ces coques que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y emprisonner: elles sont d'une soie fort serrée; mais elles sont couvertes d'un certain duvet fort léger & fort lâche. C'est ainsi que la Terre, qui est assez solide, est couverte depuis sa sur-

face juſqu'à une certaine hauteur, d'une eſpèce de duvet, qui eſt l'air, & toute la coque du ver à ſoie tourne en même temps. Au-delà de l'Air eſt la matière céleſte, incomparablement plus pure, plus ſubtile & même plus agitée qu'il n'eſt.

Vous me préſentez la Terre ſous des idées bien mépriſables, dit la Marquiſe. C'eſt pourtant ſur cette coque de ver à ſoie qu'il ſe fait de ſi grands travaux, de ſi grandes guerres, & qu'il règne de tous côtés une ſi grande agitation. Oui, répondis-je; & pendant ce temps-là, la Nature qui n'entre point en connoiſſance de tous ces petits mouvemens particuliers, nous emporte tous enſemble d'un mouvement général, & ſe joue de la petite boule.

Il me ſemble, reprit-elle, qu'il eſt ridicule d'être ſur quelque choſe qui tourne, & de ſe tourmenter tant: mais le malheur eſt qu'on n'eſt pas aſſuré qu'on tourne; car enfin, à ne vous rien céler, toutes les précautions que vous prenez pour m'empêcher qu'on ne s'apperçoive du mouvement de la Terre, me ſont ſuſpectes. Eſt il poſſible qu'il ne laiſſera pas quelque petite marque ſenſible à laquelle on le reconnoiſſe?

Les mouvemens les plus naturels, répondis-je, & les plus ordinaires, sont ceux qui se font le moins sentir: cela est vrai jusques dans la morale. Le mouvement de l'amour-propre nous est si naturel, que le plus souvent nous ne le sentons pas, & que nous croyons agir par d'autres principes. Ah! vous moralisez, dit-elle, quand il est question de Physique; cela s'appelle bâiller. Retirons-nous; aussi-bien en voilà assez pour la première fois: demain nous reviendrons ici, vous avec vos Systêmes, & moi avec mon ignorance.

En retournant au Château, je lui dis, pour épuiser la matière des Systêmes, qu'il y en avoit un troisième inventé par Ticho-Brahé, qui, voulant absolument que la Terre fût immobile, la plaçoit au centre du Monde, & faisoit tourner autour d'elle le Soleil, autour duquel tournoient toutes les autres Planètes, parce que depuis les nouvelles découvertes, il n'y avoit pas moyen de faire tourner les Planètes autour de la Terre. Mais la Marquise, qui a le discernement vif & prompt, jugea qu'il y avoit trop d'affectation à exempter la Terre de tourner autour du Soleil, puisqu'on n'en pouvoit pas exempter tant

d'autres grands corps; que le Soleil n'étoit plus si propre à tourner autour de la Terre, depuis que toutes les Planètes tournoient autour de lui; que ce Systême ne pouvoit être propre tout au plus qu'à soutenir l'immobilité de la Terre, quand on avoit bien envie de la soutenir, & nullement à la persuader; & enfin, il fut résolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui est plus uniforme & plus riant, & n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la simplicité dont il est persuade, & sa hardiesse fait plaisir.

SECOND SOIR.

Que la Lune est une Terre habitée.

LE lendemain au matin, dès que l'on put entrer dans l'appartement de la Marquise, j'envoyai savoir de ses nouvelles, & lui demander si elle avoit pu dormir en tournant: elle me fit répondre qu'elle étoit déjà toute accoutumée à cette allure de la Terre, & qu'elle avoit passé la nuit aussi tranquillement qu'auroit pu faire Copernic lui-même. Quelque temps après, il vint chez elle du monde, qui y demeura jusqu'au soir, selon l'ennuyeuse coutume de la campagne: encore leur fut-on bien obligé; car la campagne leur donnoit aussi le droit de pousser leur visite jusqu'au lendemain, s'ils eussent voulu, & ils eurent l'honnêteté de ne le pas faire. Ainsi, la Marquise & moi, nous nous retrouvâmes libres le soir. Nous allâmes encore dans le Parc, & la conversation ne manqua pas de tourner aussi-tôt sur nos Systêmes. Elle les avoit si bien conçus,

qu'elle dédaigna d'en parler une seconde fois, & elle voulut que je la menasse à quelque chose de nouveau. Eh bien donc, lui dis je, puisque le Soleil, qui est présentement immobile, a cessé d'être Planète, & que la Terre qui se meut autour de lui a commencé d'en être une, vous ne serez pas si surprise d'entendre dire que la Lune est une Terre comme celle-ci, & qu'apparemment elle est habitée. Je n'ai pourtant jamais ouï-parler de la Lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie & d'une vision. C'en est peut-être une aussi, répondis je. Je ne prends parti dans ces choses-là, que comme on en prend dans les guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti opposé, & qu'on a des ménagemens avec ses ennemis même. Pour moi, quoique je croie la lune une Terre habitée, je ne laisse pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croient pas; & je me tiens toujours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur, si elle avoit le dessus: mais en attendant qu'ils aient sur nous quelque avantage considérable, voici ce qui m'a fait pencher du côté des Habitans de la Lune.

Supposons qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris & Saint-Denis, & qu'un Bourgeois de Paris, qui ne sera jamais sorti de sa Ville, soit sur les tours de Notre-Dame, & voie Saint-Denis de loin; on lui demandera s'il croit que Saint-Denis soit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non; car, dira-t-il, je vois bien les Habitans de Paris, mais ceux de Saint-Denis je ne les vois point: on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera, qu'à la vérité quand on est sur les tours de Notre-Dame, on ne voit pas les Habitans de Saint-Denis, mais que l'éloignement en est cause; que tout ce qu'on peut voir de Saint-Denis ressemble fort à Paris; que Saint-Denis a des clochers, des maisons, des murailles, & qu'il pourroit bien encore ressembler à Paris pour être habité. Tout cela ne gagnera rien sur mon Bourgeois; il s'obstinera toujours à soutenir que Saint-Denis n'est point habité, puisqu'il n'y voit personne. Notre Saint-Denis, c'est la Lune, & chacun de nous est ce Bourgeois de Paris, qui n'est jamais sorti de sa Ville.

Ah! interrompit la Marquise, vous nous faites tort, nous ne sommes point

si sots que votre Bourgeois ; puisqu'il voit que Saint-Denis est tout fait comme Paris, il faut qu'il ait perdu la raison pour ne le pas croire habité : mais la Lune n'est point du tout faite comme la Terre. Prenez garde, Madame, repris-je; car s'il faut que la Lune ressemble en tout à la Terre, vous voilà dans l'obligation de croire la Lune habitée. J'avoue, répondit-elle, qu'il n'y aura pas moyen de s'en dispenser, & je vous vois un air de confiance qui me fait déja peur. Les deux mouvemens de la Terre, dont je ne me fusse jamais doutée, me rendent timide sur tout le reste ; mais pourtant seroit-il bien possible que la Terre fût lumineuse comme la Lune? car il faut cela pour leur ressemblance. Hélas! Madame, repliquai-je, être lumineux n'est pas si grand'chose que vous pensez. Il n'y a que le Soleil en qui cela soit une qualité considérable. Il est lumineux par lui même & en vertu d'une nature particulière qu'il a ; mais les Planètes n'éclairent que parce qu'elles sont éclairées de lui. Il envoie sa lumière à la Lune ; elle nous la renvoie, & il faut que la Terre renvoie aussi à la Lune la lumière du Soleil : il

n'y

n'y a pas plus loin de la Terre à la Lune, que de la Lune à la Terre.

Mais, dit la Marquiſe, la Terre eſt-elle auſſi propre que la Lune à renvoyer la lumière du Soleil ? Je vous vois toujours pour la Lune, repris-je, un reſte d'eſtime dont vous ne ſauriez vous défaire. La lumière eſt compoſée de petites balles qui bondiſſent ſur ce qui eſt ſolide, & retournent d'un autre côté, au lieu qu'elles paſſent au travers de ce qui leur préſente des ouvertures en ligne droite, comme l'air ou le verre. Ainſi, ce qui fait que la Lune nous éclaire, c'eſt qu'elle eſt un corps dur & ſolide, qui nous renvoie ces petites balles. Or, je crois que vous ne conteſterez pas à la Terre cette même dureté & cette même ſolidité. Admirez donc ce que c'eſt que d'être poſté avantageuſement. Parce que la Lune eſt éloignée de nous, nous ne la voyons que comme un corps lumineux, & nous ignorons que ce ſoit une groſſe maſſe semblable à la Terre. Au contraire, parce que la terre a le malheur que nous la voyons de trop près, elle ne nous paroît qu'une groſſe maſſe, propre ſeulement à fournir de la pâture aux animaux, & nous ne nous appercevons

pas qu'elle est lumineuse, faute de nous pouvoir mettre à quelque distance d'elle. Il en iroit donc de la même manière, dit la Marquise, que lorsque nous sommes frappés de l'éclat des conditions élevées au-dessus des nôtres, & que nous ne voyons pas qu'au fond elles se ressemblent toutes extrêmement.

C'est la même chose, répondis-je. Nous voulons juger de tout, & nous sommes toujours dans un mauvais point de vue. Nous voulons juger de nous, nous en sommes trop près; nous voulons juger des autres, nous en sommes trop loin. Qui seroit entre la Lune & la Terre, ce seroit la vraie place pour les bien voir. Il faudroit être simplement Spectateur du Monde, & non pas Habitant. Je ne me consolerai jamais, dit-elle, de l'injustice que nous faisons à la Terre, & de la préoccupation trop favorable où nous sommes pour la Lune, si vous ne m'assûrez que les Gens de la Lune ne connoissent pas mieux leurs avantages que nous les nôtres, & qu'ils prennent notre Terre pour un Astre, sans savoir que leur habitation en est un aussi. Pour cela, repris-je, je vous le garantis. Nous leur paroissons faire assez régulièrement nos fonctions d'Astre.

Il est vrai qu'ils ne nous voient pas décrire un Cercle autour d'eux ; mais il n'importe, voici ce que c'est. La moitié de la Lune qui se trouva tournée vers nous au commencement du monde, y a toujours été tournée depuis ; elle ne nous présente jamais que ces yeux, cette bouche, & le reste de ce visage que notre imagination lui compose sur le fondement des taches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié opposée se présentoit à nous, d'autres taches différemment arrangées nous feroient sans doute imaginer quelque autre figure. Ce n'est pas que la Lune ne tourne sur elle-même ; elle y tourne en autant de temps qu'autour de la Terre, c'est-à-dire, en un mois : mais lorsqu'elle fait une partie de ce tour sur elle-même, & qu'il devroit se cacher à nous, une joue, par exemple, de ce prétendu visage, & paroître quelque autre chose, elle fait justement une semblable partie de son Cercle autour de la Terre, & se mettant dans un nouveau point de vue, elle nous montre encore cette même joue. Ainsi la Lune, qui à l'égard du Soleil & des autres Astres tourne sur elle-même, n'y tourne point à notre égard. Ils lui paroissent tous se lever &

ſe coucher en l'eſpace de quinze jours; mais pour notre Terre, elle la voit toujours ſuſpendue au même endroit du Ciel. Cette immobilité apparente ne convient guère à un Corps qui doit paſſer pour un Aſtre, mais auſſi elle n'eſt pas parfaite. La Lune a un certain balancement qui fait qu'un petit coin du viſage ſe cache quelquefois, & qu'un petit coin de la moitié oppoſée ſe montre. Or elle ne manque pas, ſur ma parole, de nous attribuer ce tremblement, & de s'imaginer que nous avons dans le Ciel comme un mouvement de pendule qui va & vient.

Toutes ces Planètes, dit la Marquiſe, ſont faites comme nous, qui rejettons toujours ſur les autres ce qui eſt en nous-mêmes. La Terre dit: *Ce n'eſt pas moi qui tourne, c'eſt le Soleil.* La Lune dit: *Ce n'eſt pas moi qui tremble, c'eſt la Terre.* Il y a bien de l'erreur par-tout. Je ne vous conſeille pas d'entreprendre d'y rien réformer, répondis-je; il vaut mieux que vous acheviez de vous convaincre de l'entière reſſemblance de la Terre & de la Lune. Repréſentez-vous ces deux grandes boules ſuſpendues dans les Cieux. Vous ſavez que le Soleil éclaire toujours une moitié des

Corps qui sont ronds, & que l'autre moitié est dans l'ombre. Il y a donc toujours une moitié, tant de la Terre que de la Lune, qui est éclairée du Soleil, c'est-à-dire qui a le jour, & une autre moitié qui est dans la nuit. Remarquez d'ailleurs, que comme une balle a moins de force & de vîtesse après qu'elle a été donner contre une muraille qui l'a renvoyée d'un autre côté, de même la lumière s'affoiblit lorsqu'elle a été réfléchie par quelque Corps. Cette lumière blanchâtre, qui nous vient de la Lune, est la lumière même du Soleil; mais elle ne peut venir de la Lune à nous que par une réflexion. Elle a donc beaucoup perdu de la force & de la vivacité qu'elle avoit lorsqu'elle étoit reçue directement sur la Lune; & cette lumière éclatante que nous recevons du Soleil, & que la Terre réfléchit sur la Lune, ne doit plus être qu'une lumière blanchâtre quand elle y est arrivée. Ainsi, ce qui nous paroît lumineux dans la Lune, & qui nous éclaire pendant nos nuits, ce sont des parties de la Lune qui ont le jour; & les parties de la Terre qui ont le jour lorsqu'elles sont tournées vers les parties de la Lune qui ont la nuit, les éclai-

rent auſſi. Tout dépend de la manière dont la Lune & la Terre ſe regardent. Dans les premiers jours du mois que l'on ne voit pas la Lune, c'eſt qu'elle eſt entre le Soleil & nous, & qu'elle marche de jour avec le Soleil. Il faut néceſſairement que toute ſa moitié qui a le jour, ſoit tournée vers le Soleil, & que toute ſa moitié qui a la nuit, ſoit tournée vers nous. Nous n'avons garde de voir cette moitié qui n'a aucune lumière pour ſe faire voir; mais cette moitié de la Lune qui a la nuit, étant tournée vers la moitié de la Terre qui a le jour, nous voit ſans être vue, & nous voit ſous la même figure que nous voyons la Pleine-Lune. C'eſt alors pour les Gens de la Lune *Pleine-Terre*, s'il eſt permis de parler ainſi. Enſuite la Lune qui avance ſur ſon Cercle d'un mois, ſe dégage de deſſous le Soleil, & commence à tourner vers nous un petit coin de ſa moitié éclairée, & voilà le croiſſant. Alors auſſi les parties de la Lune qui ont la nuit commencent à ne plus voir toute la moitié de la Terre qui a le jour, & nous ſommes en décours pour elles.

Il n'en faut pas davantage, dit bruſquement la Marquiſe, je ſaurai tout

le reste quand il me plaira ; je n'ai qu'à y penser un moment, & qu'à promener la Lune sur son Cercle d'un mois. Je vois en général que dans la Lune ils ont un mois à rebours du nôtre, & je gage que quand nous avons Pleine-Lune, c'est que toute la moitié lumineuse de la Lune est tournée vers toute la moitié obscure de la Terre; qu'alors ils ne nous voient point du tout, & qu'ils comptent *Nouvelle-Terre*. Je ne voudrois pas qu'il me fût reproché de m'être fait expliquer tout au long une chose si aisée. Mais les Eclipses comment vont elles? Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la Lune est nouvelle, qu'elle est entre le Soleil & nous, & que toute sa moitié obscure est tournée vers nous qui avons le jour, vous voyez bien que l'ombre de cette moitié obscure se jette vers nous. Si la Lune est justement sous le Soleil, cette ombre nous le cache, & en même temps noircit une partie de cette moitié lumineuse de la Terre qui étoit vue par la moitié obscure de la Lune. Voilà donc une Eclipse de Soleil pour nous pendant notre jour, & une Eclipse de Terre pour la Lune pendant sa nuit. Lorsque la Lune est pleine,

la Terre est entre elle & le Soleil ; & toute la moitié obscure de la Terre est tournée vers toute la moitié lumineuse de la Lune. L'ombre de la Terre se jette donc vers la Lune ; si elle tombe sur le Corps de la Lune, elle noircit cette moitié lumineuse que nous voyons, & à cette moitié lumineuse qui avoit le jour, elle lui dérobe le Soleil. Voilà donc une Eclipse de Lune pendant notre nuit, & une Eclipse de Soleil pour la Lune pendant le jour dont elle jouissoit. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des Eclipses toutes les fois que la Lune est entre le Soleil & la Terre, ou la Terre entre le Soleil & la Lune, c'est que souvent ces trois Corps ne sont pas exactement rangés en ligne droite, & que par conséquent celui qui devroit faire l'Eclipse, jette son ombre un peu à côté de celui qui en devroit être couvert.

Je suis fort étonnée, dit la Marquise, qu'il y ait si peu de mystère aux Eclipses, & que tout le monde n'en devine pas la cause. Ah ! vraiment*, répondis-je, il y a bien des Peuples, qui de la manière dont ils s'y prennent, ne la devineront encore de long-temps Dans toutes les Indes Orientales on croit que quand le Soleil & la Lune s'éclipsent, c'est qu'un

certain Dragon qui a les griffes fort noires, les étend ſur ces Aſtres dont il veut ſe ſaiſir ; & vous voyez pendant ce temps-là les rivières couvertes de Têtes d'Indiens qui ſe ſont mis dans l'eau juſqu'au col, parce que c'eſt une ſituation très-dévote ſelon eux, & très-propre à obtenir du Soleil & de la Lune qu'ils ſe défendent bien contre le Dragon. En Amérique on étoit perſuadé que le Soleil & la Lune étoient fâchés quand ils s'éclipſoient, & Dieu ſait ce qu'on ne faiſoit pas pour ſe raccommoder avec eux. Mais les Grecs qui étoient ſi raffinés n'ont-ils pas cru long-temps que la Lune étoit enſorcelée, & que des Magiciennes la faiſoient deſcendre du Ciel pour jetter ſur les herbes une certaine écume malfaiſante? Et nous, n'eûmes-nous pas belle peur il n'y a que trente-deux ans *, à une certaine Eclipſe de Soleil, qui à la vérité fut totale? Une infinité de Gens ne ſe tinrent-ils pas enfermés dans des Caves? & les Philoſophes qui écrivirent pour nous raſſurer, n'écrivirent-ils pas en vain ou à-peu-

* En 1654.

près ? ceux qui s'étoient refugiés dans les Caves en sortirent-ils ?

En vérité, reprit-elle, tout cela est trop honteux pour les hommes ; il devroit y avoir un Arrêt du Genre humain, qui défendît qu'on parlât jamais d'Eclipse, de peur que l'on ne conserve la mémoire des sottises qui ont été faites ou dites sur ce chapitre-là. Il faudroit donc, repliquai-je, que le même Arrêt abolît la mémoire de toutes choses & défendît qu'on parlât jamais de rien ; car je ne sache rien au monde qui ne soit le monument de quelque sottise des hommes.

Dites-moi, je vous prie, une chose, dit la Marquise ; ont-ils autant de peur des Eclipses dans la Lune, que nous en avons ici ? Il me paroîtroit tout à-fait burlesque que les Indiens de ce Pays-là se missent à l'eau comme les nôtres ; que les Américains crussent notre Terre fâchée contre eux ; que les Grecs s'imaginassent que nous fussions ensorcelés, & que nous allassions gâter leurs herbes, & qu'enfin nous leur rendissions la consternation qu'ils causent ici-bas. Je n'en doute nullement, répondis-je. Je voudrois bien savoir pourquoi Messieurs de

la Lune auroient l'eſprit plus fort que nous. De quel droit nous feront-ils peur ſans que nous leur en faſſions ? Je croirois même, ajoutai-je en riant, que comme un nombre prodigieux d'hommes ont été aſſez fous, & le ſont encore aſſez pour adorer la Lune ; il y a des gens dans la Lune qui adorent auſſi la Terre, & que nous ſommes à genoux les uns devant les autres. Après cela, dit-elle, nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la Lune, & à donner des criſes à ſes malades ; mais comme il ne faut qu'un peu d'eſprit & d'habileté dans les gens de ce Pays-là, pour détruire tous ces honneurs dont nous nous flattons ; j'avoue que je crains toujours que nous n'ayons quelque déſavantage.

Ne craignez rien, répondis je ; il n'y a pas d'apparence que nous ſoyons la ſeule ſotte eſpèce de l'Univers. L'ignorance eſt quelque choſe de bien propre à être généralement répandu ; & quoique je ne faſſe que deviner celle des Gens de la Lune, je n'en doute non plus que des nouvelles les plus sûres qui nous viennent de là.

Et quelles ſont ces nouvelles sûres, interrompit elle ? ce ſont celles, répon-

dis-je, qui nous ſont rapportées par ces Savans qui y voyagent tous les jours avec des Lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont découvert des terres, des mers, des lacs, de très-hautes montagnes, des abymes très-profonds.

Vous me ſurprenez, reprit-elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir ſur la Lune des montagnes & des abymes, cela ſe reconnoît apparemment à des inégalités remarquables; mais comment diſtinguer des terres & des mers? On les diſtingue, répondis-je, parce que les eaux qui laiſſent paſſer au travers d'elles-mêmes une partie de la lumière, & qui en renvoient moins, paroiſſent de loin comme des taches obſcures, & que les terres qui par leur ſolidité la renvoient toute, ſont des endroits plus brillans. L'illuſtre M. Caſſini, l'homme du monde à qui le Ciel eſt le mieux connu, a découvert ſur la Lune quelque choſe qui ſe ſépare en deux, ſe réunit enſuite, & ſe va perdre dans une eſpèce de puits. Nous pouvons nous flatter avec bien de l'apparence que c'eſt une rivière. Enfin, on connoît aſſez toutes ces différentes parties pour leur avoir donné des noms, & ce ſont ſouvent des noms de Savans. Un en-

droit s'appelle Copernic, un autre Archimède, un autre Galilée ; il y a un promontoire des ſonges, une mer des pluies, une mer de nectar, une mer de criſes ; enfin la deſcription de la Lune eſt ſi exacte, qu'un Savant qui s'y trouveroit préſentement ne s'y égareroit non plus que je ferois dans Paris.

Mais, reprit-elle, je ſerois bien aiſe de ſavoir encore plus en détail comment eſt fait le dedans du Pays. Il n'eſt pas poſſible, repliquai-je, que Meſſieurs de l'Obſervatoire vous en inſtruiſent ; il faut le demander à Aſtolfe, qui fut conduit dans la Lune par Saint Jean. Je vous parle d'une des plus agréables folies de l'Arioſte, & je ſuis sûr que vous ſerez bien aiſe de la ſavoir. J'avoue qu'il eût mieux fait de n'y pas mêler Saint Jean, dont le nom eſt ſi digne de reſpect ; mais enfin c'eſt une licence poëtique, qui peut ſeulement paſſer pour un peu trop gaie. Cependant tout le Poëme eſt dédié à un Cardinal, & un grand Pape l'a honoré d'une approbation éclatante que l'on voit au-devant de quelques éditions. Voici de quoi il s'agit. Roland, neveu de Charlemagne, étoit devenu fou, parce que la belle

Angélique lui avoit préféré Médor. Un jour Astolfe, brave Paladin, se trouva dans le Paradis Terrestre qui étoit sur la cime d'une montagne très-haute où son Hippogrife l'avoit porté. Là il rencontra Saint Jean, qui lui dit, que pour guérir la folie de Roland, il étoit nécessaire qu'ils fissent ensemble le voyage de la Lune. Astolfe qui ne demandoit qu'à voir du Pays, ne se fait point prier, & aussi-tôt voilà un chariot de feu qui enlève par les airs l'Apôtre & le Paladin. Comme Astolfe n'étoit pas grand Philosophe, il fut fort surpris de voir la Lune beaucoup plus grande qu'elle ne lui avoit paru de dessus la Terre. Il fut bien plus surpris encore de voir d'autres fleuves, d'autres lacs, d'autres montagnes, d'autres villes, d'autres forêts, & ce qui m'auroit bien surpris aussi, des Nymphes qui chassoient dans ces forêts. Mais ce qu'il vit de plus rare dans la Lune, c'étoit un Vallon où se trouvoit tout ce qui se perdoit sur la Terre de quelque espèce qu'il fût, & les couronnes, & les richesses, & la renommée, & une infinité d'espérances, & le temps qu'on donne au jeu, & les aumônes qu'on fait faire

après sa mort, & les vers qu'on présente aux Princes, & les soupirs des Amans.

Pour les soupirs des Amans, interrompit la Marquise, je ne sais pas si du temps de l'Arioste ils étoient perdus; mais en ce temps-ci, je n'en connois point qui aillent dans la Lune. N'y eût-il que vous, Madame, repris-je, vous y en avez fait aller un assez bon nombre. Enfin la Lune est si exacte à recueillir ce qui se perd ici bas, que tout y est; mais, l'Arioste ne vous dit cela qu'à l'oreille, tout y est jusqu'à la donation de Constantin. C'est que les Papes ont prétendu être maîtres de Rome & de l'Italie, en vertu d'une donation que l'Empereur Constantin leur en avoit faite; & la vérité est qu'on ne sauroit dire ce qu'elle est devenue. Mais devinez de quelle sorte de chose on ne trouve point dans la Lune? de la folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu sur la Terre, s'y est très-bien conservé. En récompense, il n'est pas croyable combien il y a dans la Lune d'Esprits perdus. Ce sont autant de phioles pleines d'une liqueur fort subtile, & qui s'évapore aisément si elle n'est enfermée; & sur chacune de ces phioles est écrit le nom de celui à qui

l'Esprit appartient. Je crois que l'Arioste les met toutes en un tas; mais j'aime mieux me figurer qu'elles sont rangées bien proprement dans de longues galeries. Astolfe fut fort étonné de voir que les phioles de beaucoup de gens qu'il avoit crus très-sages, étoient pourtant bien pleines; & pour moi je suis persuadé que la mienne s'est remplie considérablement depuis que je vous entretiens de visions, tantôt philosophiques, tantôt poétiques. Mais ce qui me console, c'est qu'il n'est pas possible que par tout ce que je vous dis, je ne vous fasse avoir bientôt aussi une petite phiole dans la Lune. Le bon Paladin ne manqua pas de trouver la sienne parmi tant d'autres. Il s'en saisit avec la permission de Saint Jean, & reprit tout son Esprit par le nez comme de l'eau de la Reine d'Hongrie; mais l'Arioste dit qu'il ne le porta pas bien loin, & qu'il le laissa retourner dans la Lune par une folie qu'il fit à quelque temps de là. Il n'oublia pas la phiole de Roland, qui étoit le sujet du voyage. Il eut assez de peine à la porter; car l'Esprit de ce Héros étoit de sa nature assez pesant, & il n'y en manquoit pas une seule goutte. Ensuite l'Arioste, selon sa louable coutume de dire tout ce qu'il lui

lui plaît, apostrophe sa Maîtresse, & lui dit en de fort beaux vers : *Qui montera aux Cieux, ma Belle, pour en rapporter l'Esprit que vos charmes m'ont fait perdre ? Je ne me plaindrois pas de cette perte là, pourvu qu'elle n'allât pas plus loin ; mais s'il faut que la chose continue comme elle a commencé, je n'ai qu'à m'attendre à devenir tel que j'ai décrit Roland. Je ne crois pourtant pas que pour ravoir mon Esprit il soit besoin que j'aille par les Airs jusques dans la Lune ; mon Esprit ne loge pas si haut ; il va errant sur vos yeux, sur votre bouche, & si vous voulez bien que je m'en ressaisisse, permettez que je le recueille avec mes lèvres.* Cela n'est-il pas joli ? Pour moi, à raisonner comme l'Arioste, je serois d'avis qu'on ne perdît jamais l'Esprit que par l'Amour ; car vous voyez qu'il ne va pas bien loin, & qu'il ne faut que des lèvres qui sachent le recouvrer : mais quand on le perd par d'autres voies, comme nous le perdons, par exemple, à philosopher présentement, il va droit dans la Lune, & on ne le rattrape pas quand on veut. En récompense, répondit la Marquise, nos phioles seront honorablement dans le quartier des phioles philosophiques ; au lieu que nos Esprits iroient peut-être errans sur quelqu'un

qui n'en feroit pas digne. Mais pour achever de m'ôter le mien, dites-moi, & dites-moi bien férieufement, fi vous croyez qu'il y ait des Hommes dans la Lune; car jufqu'à préfent vous ne m'en avez pas parlé d'une manière affez pofitive. Moi, repris-je? je ne crois point du tout qu'il y ait des Hommes dans la Lune. Voyez combien la face de la Nature eft changée d'ici à la Chine; d'autres vifages, d'autres figures, d'autres mœurs, & prefque d'autres principes de raifonnement. D'ici à la Lune, le changement doit être bien plus confidérable. Quand on va vers de certaines Terres nouvellement découvertes, à peine font-ce des Hommes que les Habitans qu'on y trouve; ce font des Animaux à figure humaine, encore quelquefois affez imparfaite, mais prefque fans aucune raifon humaine. Qui pourroit pouffer jufqu'à la Lune, affurément ce ne feroient plus des Hommes qu'on y trouveroit.

Quelles fortes de gens feroient ce donc, reprit la Marquife avec un air d'impatience? De bonne foi, Madame, repliquai je, je n'en fais rien. S'il fe pouvoit faire que nous euffions de la raifon, & que nous ne fuffions pourtant pas

Hommes, & si d'ailleurs nous habitions la Lune, nous imaginerions-nous bien qu'il y eût ici-bas cette espèce bizarre de créatures qu'on appelle le Genre humain? Pourrions-nous bien nous figurer quelque chose qui y eût des passions si folles & des réflexions si sages; une durée si courte, & des vues si longues; tant de science sur des choses presque inutiles, & tant d'ignorance sur les plus importantes; tant d'ardeur pour la liberté, & tant d'inclination à la servitude; une si forte envie d'être heureux, & une si grande incapacité de l'être? Il faudroit que les Gens de la Lune eussent bien de l'esprit, s'ils devinoient tout cela. Nous nous voyons incessamment nous mêmes, & nous en sommes encore à deviner comment nous sommes faits. On a été réduit à dire que les Dieux étoient ivres de nectar, lorsqu'ils firent les Hommes, & que quand ils vinrent à regarder leur ouvrage de sang-froid, ils ne purent s'empêcher d'en rire. Nous voilà donc bien en sûreté du côté des Gens de la Lune, dit la Marquise; ils ne nous devineront pas: mais je voudrois que nous les pussions deviner; car en vérité, cela inquiète de savoir qu'ils sont là-haut dans cette Lune que nous voyons,

& de ne pouvoir pas se figurer comment ils sont faits. Et pourquoi, répondis-je, n'avez-vous point d'inquiétude sur les Habitans de cette grande Terre Australe qui nous est encore entièrement inconnue? Nous sommes portés eux & nous sur un même Vaisseau, dont ils occupent la proue & nous la poupe. Vous voyez que de la poupe à la proue, il n'y a aucune communication, & qu'à un bout du Navire on ne sait point quelles Gens sont à l'autre, ni ce qu'ils y font; & vous voudriez savoir ce qui se passe dans la Lune, dans cet autre Vaisseau qui flotte loin de nous par les Cieux?

Oh! reprit-elle, je compte les Habitans de la Terre Australe pour connus, parce qu'assurément ils doivent nous ressembler beaucoup, & qu'enfin on les connoîtra, quand on voudra se donner la peine de les aller voir; ils demeureront toujours là, & ne nous échapperont pas: mais ces Gens de la Lune, on ne les connoîtra jamais, cela est désespérant. Si je vous répondois sérieusement, repliquai-je, qu'on ne sait ce qui arrivera, vous vous moqueriez de moi, & je le mériterois sans doute. Cependant, je me défendrois assez bien, si je vou-

loil. J'ai une penſée très-ridicule, qui a un air de vraiſemblance qui me ſurprend; je ne ſais où elle peut l'avoir pris, étant auſſi impertinente qu'elle eſt. Je gage que je vais vous réduire à avouer, contre toute raiſon, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la Terre & la Lune. Remettez-vous dans l'eſprit l'état où étoit l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Chriſtophe Colomb. Ses Habitans vivoient dans une ignorance extrême. Loin de connoître les Sciences, ils ne connoiſſoient pas les Arts les plus ſimples & les plus néceſſaires; ils alloient nuds; ils n'avoient point d'autres armes que l'arc: ils n'avoient jamais conçu que les Hommes puſſent être portés par des Animaux; ils regardoient la Mer comme un grand eſpace défendu aux Hommes, qui ſe joignoit au Ciel, & au-delà duquel il n'y avoit rien. Il eſt vrai qu'après avoir paſſé des années entières à creuſer le tronc d'un gros arbre avec des pierres tranchantes, ils ſe mettoient ſur la Mer dans ce tronc, & alloient terre-à-terre*, portés par le vent & par les flots. Mais comme ce Vaiſſeau étoit ſujet à être ſouvent renverſé, il falloit qu'ils ſe miſſent auſſi-tôt à la nage

pour le rattraper; & à proprement parler, ils nageoient toujours, hormis le temps qu'ils se délassoient. Qui leur eût dit qu'il y avoit une sorte de navigation incomparablement plus parfaite, qu'on pouvoit traverser cette étendue infinie d'eaux de tel côté & de tel sens qu'on vouloit; qu'on s'y pouvoit arrêter sans mouvement au milieu des flots émus; qu'on étoit maître de la vîtesse avec laquelle on alloit; qu'enfin cette Mer, quelque vaste qu'elle fût, n'étoit point un obstacle à la communication des Peuples, pourvu seulement qu'il y eût des Peuples au-delà: vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru. Cependant, voilà un beau jour le spectacle du monde le plus étrange & le moins attendu qui se présente à eux. De grands Corps énormes qui paroissent avoir des aîles blanches, qui volent sur la mer, qui vomissent du feu de toutes parts, & qui viennent jetter sur le rivage des Gens inconnus, tous écaillés de fer, disposant comme ils veulent des Monstres qui courent sous eux, & tenant en leur main des foudres, dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. D'où sont-ils venus? Qui a pu les amener par-dessus les mers? Qui a mis le feu

en leur disposition? Sont-ce les enfans du Soleil? car assurément ce ne sont pas des Hommes. Je ne sais, Madame, si vous entrez comme moi dans la surprise des Américains; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela, je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la Lune & la Terre. Les Américains eussent-ils cru qu'il eût dû y en avoir entre l'Amérique & l'Europe, qu'ils ne connoissoient seulement pas? Il est vrai qu'il faudra traverser ce grand espace d'Air & de Ciel qui est entre la Terre & la Lune. Mais ces grandes Mers paroissoient-elles aux Américains plus propres à être traversées? En vérité, dit la Marquise, en me regardant, vous êtes fou. Qui vous dit le contraire, répondis-je? Mais je veux vous le prouver, reprit-elle; je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Américains étoient si ignorans, qu'ils n'avoient garde de soupçonner qu'on pût se faire des chemins au travers de Mers si vastes; mais nous qui avons tant de connoissance, nous nous figurerions bien qu'on pût aller par les Airs, si l'on pouvoit effectivement y aller. On fait plus que se figurer la chose possible,

repliquai-je; on commence déjà à voler un peu. Plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajuster des aîles qui les soutinssent en l'air, de leur donner du mouvement, & de passer pardessus des rivières. A la vérité, ce n'a pas été un vol d'aigle, & il en a quelquefois coûté à ces nouveaux Oiseaux un bras ou une jambe; mais enfin, cela ne représente encore que les premières planches que l'on a mises sur l'eau, & qui ont été le commencement de la Navigation. De ces planches-là, il y avoit bien loin jusqu'à de gros Navires qui pussent faire le tour du monde. Cependant, peu-à-peu sont venus les gros Navires. L'art de voler ne fait que de naître; il se perfectionnera encore, & quelque jour on ira jusqu'à la Lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choses, ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajouter? Eh! de grace, consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les siècles à venir. Je ne consentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais que d'une manière à se rompre aussi tôt le cou. Eh bien, lui répondis-je, si vous voulez qu'on vole toujours si mal ici, on volera mieux dans la Lune; ses Habitans seront plus propres

propres que nous à ce métier, car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent ici; & nous ſerons comme les Américains, qui ne ſe figuroient pas qu'on pût naviger, quoiqu'à l'autre bout du monde on navigeât fort bien. Les Gens de la Lune ſeroient donc déjà venus, reprit-elle preſqu'en colère? Les Européens n'ont été en Amérique qu'au bout de ſix mille ans, repliquai-je en éclatant de rire; il leur fallut ce temps-là pour perfectionner la Navigation, juſqu'au point de pouvoir traverſer l'Océan. Les Gens de la Lune ſavent peut-être déjà faire de petits voyages dans l'Air: à l'heure qu'il eſt, ils s'exercent; quand ils ſeront plus habiles & plus expérimentés, nous les verrons, & Dieu ſait quelle ſurpriſe. Vous êtes inſupportable, dit-elle, de me pouſſer à bout avec un raiſonnement auſſi creux que celui-là. Si vous me fâchez, repris-je, je ſais bien ce que j'ajouterai encore pour le fortifier. Remarquez que le monde ſe développe peu-à-peu. Les Anciens ſe tenoient bien ſûrs que la Zone Torride & les Zones Glaciales ne pouvoient être habitées, à cauſe de l'excès ou du chaud, ou du froid; & du temps des Romains, la Carte générale de la

Terre n'étoit guère plus étendue que la Carte de leur Empire, ce qui avoit de la grandeur en un sens, & marquoit beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant, il ne laissa pas de se trouver des Hommes, & dans des Pays très chauds, & dans des Pays très-froids : voilà déjà le monde augmenté ; ensuite, on jugea que l'Océan couvroit toute la Terre, hormis ce qui étoit connu alors, & qu'il n'y avoit point d'Antipodes, car on n'en avoit jamais ouï parler ; & puis, auroient-ils eu les pieds en haut & la tête en bas? Après ce beau raisonnement, on découvre pourtant les Antipodes. Nouvelle réformation à la Carte, nouvelle moitié de la Terre. Vous m'entendez bien, Madame, ces Antipodes-là, qu'on a trouvés contre toute espérance, devroient nous apprendre à être retenus dans nos jugemens. Le monde achèvera peut-être de se développer pour nous ; on connoîtra jusqu'à la Lune. Nous n'en sommes pas encore-là, parce que toute la Terre n'est pas découverte, & qu'apparemment il faut que tout cela se fasse d'ordre. Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous sera permis de connoître celle de nos voisins les Gens de la Lune.

Sans mentir, dit la Marquise, en me regardant attentivement, je vous trouve si profond sur cette matière, qu'il n'est pas possible que vous ne croyiez tout de bon ce que vous dites. J'en serois bien fâché, répondis-je ; je veux seulement vous faire voir qu'on peut assez bien soutenir une opinion chimérique pour embarrasser une personne d'esprit, mais non pas assez bien pour la persuader. Il n'y a que la vérité qui persuade, même sans avoir besoin de paroître avec toutes ses preuves. Elle entre si naturellement dans l'esprit, que quand on l'apprend pour la première fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir. Ah! vous me soulagez, repliqua la Marquise ; votre faux raisonnement m'incommodoit, & je me sens plus en état d'aller me coucher tranquillement, si vous voulez bien que nous nous retirions.

TROISIEME SOIR.

Particularités du Monde de la Lune. Que les autres Planètes sont habitées aussi.

LA Marquise voulut m'engager pendant le jour à poursuivre nos Entretiens; mais je lui représentai que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la Lune & aux Etoiles, puisqu'aussi bien elles en étoient l'objet. Nous ne manquâmes pas à aller le soir dans le Parc, qui devenoit un lieu consacré à nos Conversations savantes.

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, lui dis-je; la Lune que je vous disois hier, qui, selon toutes les apparences, étoit habitée, pourroit bien ne l'être point; j'ai pensé à une chose qui met ses Habitans en péril. Je ne souffrirai point cela, répondit-elle. Hier vous m'aviez préparée à voir ces Gens-là venir ici au premier jour, & aujourd'hui ils ne seroient seulement pas au monde? Vous ne vous jouerez point ainsi de moi. Vous m'avez fait croire

les Habitans de la Lune; j'ai ſurmonté la peine que j'y avois; je les croirai. Vous allez bien vîte, repris-je; il faut ne donner que la moitié de ſon eſprit aux choſes de cette eſpèce que l'on croit, & en réſerver une autre moitié libre, où le contraire puiſſe être admis s'il en eſt beſoin. Je ne me paye point de ſentences, repliqua-t-elle; allons au fait. Ne faut-il pas raiſonner de la Lune comme de Saint-Denis? Non, répondis-je; la Lune ne reſſemble pas autant à la Terre que Saint-Denis reſſemble à Paris. Le Soleil élève de la Terre & des Eaux des exhalaiſons & des vapeurs, qui montant en l'air juſqu'à quelque hauteur, s'y aſſemblent, & forment les nuages. Ces nuages ſuſpendus voltigent irrégulièrement autour de notre Globe, & ombragent tantôt un Pays, tantôt un autre. Qui verroit la Terre de loin, remarqueroit ſouvent quelques changemens ſur ſa ſurface, parce qu'un grand Pays couvert par des nuages, ſeroit un endroit obſcur, & deviendroit plus lumineux dès qu'il ſeroit découvert. On verroit des taches qui changeroient de place, ou s'aſſembleroient diverſement, ou diſparoîtroient tout-à-fait. On verroit donc auſſi ces mêmes changemens ſur la ſur-

face de la Lune, si elle avoit des nuages autour d'elle; mais tout au contraire, toutes ses taches sont fixes, ses endroits lumineux le sont toujours, & voilà le malheur. A ce compte là, le Soleil n'élève point de vapeurs ni d'exhalaisons de dessus la Lune. C'est donc un Corps infiniment plus dur & plus solide que notre Terre, dont les parties les plus subtiles se dégagent aisément d'avec les autres, & montent en haut dès qu'elles sont mises en mouvement par la chaleur. Il faut que ce soit quelques amas de rochers & de marbres, où il ne se fait point d'évaporation; d'ailleurs elles se font si naturellement & si nécessairement où il y a des eaux, qu'il ne doit point y avoir d'eaux où il ne s'en fait point. Qui sont donc les Habitans de ces rochers qui ne peuvent rien produire, & de ce Pays qui n'a point d'eaux? Et quoi, s'écria-t-elle, il ne vous souvient plus que vous m'avez assuré qu'il y avoit dans la Lune des Mers que l'on distinguoit d'ici? Ce n'est qu'une conjecture, répondis-je, j'en suis bien fâché. Ces endroits obscurs qu'on prend pour des Mers, ne sont peut-être que de grandes cavités. De la distance où nous sommes, il est permis de ne pas deviner tout-à-

fait juste. Mais, dit-elle, cela suffira-t-il pour nous faire abandonner les Habitans de la Lune? Non pas tout à-fait, Madame, répondis-je; nous ne nous déterminerons ni pour eux, ni contre eux. Je vous avoue ma foiblesse, répliqua-t-elle; je ne suis point capable d'une si parfaite détermination, j'ai besoin de croire. Fixez-moi promptement à une opinion sur les Habitans de la Lune; conservons-les, ou anéantissons-les pour jamais, & qu'il n'en soit plus parlé: mais conservons-les plutôt, s'il se peut; j'ai pris pour eux une inclination que j'aurois de la peine à perdre. Je ne laisserai donc pas la Lune déserte, repris-je; repeuplons-la, pour vous faire plaisir. A la vérité, puisque l'apparence des taches de la Lune ne change point, on ne peut pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle, qui ombragent tantôt une partie, tantôt une autre; mais ce n'est pas à dire qu'elle ne pousse point hors d'elle de vapeurs ni d'exhalaisons. Nos nuages que nous voyons portés en l'air, ne sont que des exhalaisons & des vapeurs, qui, au sortir de la Terre, étoient séparées en trop petites parties pour pouvoir être vues, & qui ont rencontré un peu plus haut

un froid qui les a resserrées & rendues visibles, par la réunion de leurs parties; après quoi ce sont de gros nuages qui flottent en l'Air, où ils sont des Corps étrangers, jusqu'à ce qu'ils retombent en pluies. Mais ces mêmes vapeurs & ces mêmes exhalaisons se tiennent quelquefois assez dispersées pour être imperceptibles, & ne se ramassent qu'en formant des rosées très-subtiles, qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Je suppose donc qu'il sorte des vapeurs de la Lune, car enfin il faut qu'il en sorte; il n'est pas croyable que la Lune soit une masse, dont toutes les parties soient d'une égale solidité, toutes également en repos les unes auprès des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du Soleil sur elles. Nous ne connoissons aucun Corps de cette nature, les marbres mêmes n'en sont pas; tout ce qui est le plus solide change & s'altère, ou par le mouvement secret & invisible qu'il en a en lui-même, ou par celui qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la Lune ne se rassembleront point autour d'elle en nuages, & ne retomberont point sur elle en pluies; elles ne formeront que des rosées. Il suffit pour cela que l'Air, dont apparemment

la Lune eſt environnée en ſon particulier, comme notre Terre l'eſt du ſien, ſoit un peu différent de notre Air, & les vapeurs de la Lune un peu différentes des vapeurs de la Terre, ce qui eſt quelque choſe de plus que vraiſemblable. Sur ce pied-là, il faudra que la matière étant diſpoſée dans la Lune autrement que ſur la Terre, les effets ſoient différens: mais il n'importe; du moment que nous avons trouvé un mouvement intérieur dans les parties de la Lune, ou produit par des cauſes étrangères, voilà ſes Habitans qui renaiſſent, & nous avons le fonds néceſſaire pour leur ſubſiſtance. Cela nous fournira des fruits, des bleds, des eaux, & tout ce que nous voudrons. J'entends des fruits, des bleds, des eaux à la manière de la Lune que je fais profeſſion de ne pas connoître, le tout proportionné aux beſoins de ſes Habitans que je ne connois pas non plus.

C'eſt-à dire, me dit la Marquiſe, que vous ſavez ſeulement que tout eſt bien, ſans ſavoir comment il eſt. C'eſt beaucoup d'ignorance ſur bien peu de ſcience; mais il faut s'en conſoler. Je ſuis encore trop heureuſe que vous ayez rendu à la Lune ſes Habitans; je ſuis

même fort contente que vous lui donniez un Air qui l'enveloppe en son particulier; il me sembleroit désormais que, sans cela, une Planète seroit trop nue.

Ces deux Airs différens, repris-je, contribuent à empêcher la communication des deux Planètes. S'il ne tenoit qu'à voler, que savons-nous, comme je vous disois hier, si on ne volera pas fort bien quelque jour? J'avoue pourtant qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence. Le grand éloignement de la Lune à la Terre seroit encore une difficulté à surmonter, qui est assurément considérable; mais quand même elle ne s'y rencontreroit pas, quand même les deux Planètes seroient fort proches, il ne seroit pas possible de passer de l'Air de l'une dans l'Air de l'autre. L'Eau est l'Air des Poissons; ils ne passent jamais dans l'Air des Oiseaux, ni les Oiseaux dans l'Air des Poissons. Ce n'est pas la distance qui les en empêche, c'est que chacun a pour prison l'Air qu'il respire. Nous trouvons que le nôtre est mêlé de vapeurs plus épaisses & plus grossières que celui de la Lune. A ce compte, un Habitant de la Lune, qui seroit arrivé aux confins de notre Monde, se noyeroit dès qu'il entreroit dans notre

Air, & nous le verrions tomber mort ſur la Terre.

Oh ! que j'aurois d'envie, s'écria la Marquiſe, qu'il arrivât quelque grand naufrage, qui répandît ici bon nombre de ces Gens-là, dont nous irions conſidérer à notre aiſe les figures extraordinaires! Mais, repliquai-je, s'ils étoient aſſez habiles pour naviger ſur la ſurface extérieure de notre Air, & que de-là, par la curioſité de nous voir, ils nous pêchaſſent comme des Poiſſons, cela vous plairoit-il? Pourquoi non, répondit-elle en riant? Pour moi, je me mettrois de mon propre mouvement dans leurs filets, ſeulement pour avoir le plaiſir de voir ceux qui m'auroient pêchée.

Songez, repliquai-je, que vous n'arriveriez que bien malade au haut de notre Air; il n'eſt pas reſpirable pour nous dans toute ſon étendue, il s'en faut bien: on dit qu'il ne l'eſt déjà preſque plus au haut de certaines montagnes; & je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des Génies corporels habitent l'Air le plus pur, ne diſent auſſi que ce qui fait que ces Génies ne nous rendent que des viſites & très-rares & très-courtes, c'eſt qu'il y en a peu d'en-

tr'eux qui ſachent plonger, & que ceux-là même ne peuvent faire juſqu'au fond de cet Air épais où nous ſommes, que des plongeons de très-peu de durée. Voilà donc bien des barrières naturelles qui nous défendent la ſortie de notre Monde, & l'entrée de celui de la Lune. Tâchons du moins, pour notre conſolation, à deviner ce que nous pourrons de ce Monde là. Je crois, par exemple, qu'il faut qu'on y voie le Ciel, le Soleil & les Aſtres d'une autre couleur que nous ne les voyons. Tous ces objets ne nous paroiſſent qu'au travers d'une eſpèce de lunette naturelle, qui nous les change. Cette lunette, c'eſt notre Air, mêlé comme il eſt de vapeurs & d'exhalaiſons, & qui ne s'étend pas bien haut. Quelques Modernes prétendent que de lui-même il eſt bleu, auſſi-bien que l'eau de la mer, & que cette couleur ne paroît dans l'une & dans l'autre qu'à une grande profondeur. Le Ciel, diſent-ils, où ſont attachées les Etoiles fixes, n'a de lui-même aucune lumière, & par conſéquent il devroit paroître noir; mais on le voit au travers de l'Air qui eſt bleu, & il paroît bleu. Si cela eſt, les rayons du Soleil & des Etoiles ne peuvent paſſer au travers de l'Air, ſans

ſe teindre un peu de ſa couleur, & perdre autant de celle qui leur eſt naturelle. Mais quand même l'Air ne ſeroit pas coloré de lui même, il eſt certain qu'au travers d'un gros brouillard, la lumière d'un flambeau qu'on voit un peu de loin, paroît toute rougeâtre, quoique ce ne ſoit pas ſa vraie couleur; & notre Air n'eſt non plus qu'un gros brouillard qui nous doit altérer la vraie couleur, & du Ciel, & du Soleil, & des Etoiles. Il n'appartiendroit qu'à la matière céleſte de nous apporter la lumière & les couleurs dans toute leur pureté, & telles qu'elles ſont. Ainſi, puiſque l'Air de la Lune eſt d'une autre nature que notre Air, ou il eſt teint en lui-même d'une autre couleur, ou du moins c'eſt un autre brouillard qui cauſe une autre altération aux couleurs des Corps céleſtes. Enfin, à l'égard des Gens de la Lune, cette lunette, au travers de laquelle on voit tout, eſt changée.

Cela me fait préférer notre ſéjour à celui de la Lune, dit la Marquiſe; je ne ſaurois croire que l'aſſortiment des couleurs céleſtes y ſoit auſſi beau qu'il l'eſt ici. Mettons, ſi vous voulez, un Ciel rouge & des Etoiles vertes, l'effet n'eſt pas ſi agréable que les Etoiles cou-

leur d'or ſur du bleu. On diroit, à vous entendre, repris-je, que vous aſſortiriez un habit ou un meuble: mais, croyez-moi, la Nature a bien de l'eſprit; laiſſez-lui le ſoin d'inventer un aſſortiment de couleurs pour la Lune, & je vous garantis qu'il ſera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le ſpectacle de l'Univers à chaque point vue différent, & de le varier d'une manière toujours agréable.

Je reconnois ſon adreſſe, interrompit la Marquiſe; elle s'eſt épargné la peine de changer les objets pour chaque point de vue; elle n'a changé que les lunettes, & elle a l'honneur de cette grande diverſité, ſans en avoir fait la dépenſe. Avec un Air bleu, elle nous donne un Ciel bleu; & peut-être avec un Air rouge, elle donne un Ciel rouge aux Habitans de la Lune: c'eſt pourtant toujours le même Ciel. Il me paroît qu'elle nous a mis dans l'imagination certaines lunettes, au travers deſquelles on voit tout, & qui changent fort les objets à l'égard de chaque Homme. Alexandre voyoit la Terre comme une belle place bien propre à y établir un grand Empire; Céladon ne la voyoit que comme le ſéjour d'Aſtrée; un Phi-

losophe la voit comme une grosse Planète qui va par les Cieux, toute couverte de fous. Je ne crois pas que le spectacle change plus de la Terre à la Lune, qu'il fait ici d'imagination à imagination.

Le changement de spectacle est plus surprenant dans nos imaginations, repliquai-je, car ce ne sont que les mêmes objets qu'on voit si différemment; du moins dans la Lune, on peut voir d'autres objets, ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit ici. Peut-être ne connoissent-ils point en ce Pays-là l'Aurore, ni les Crépuscules. L'Air qui nous environne, & qui est élevé au-dessus de nous, reçoit des rayons qui ne pourroient pas tomber sur la Terre; & parce qu'il est fort grossier, il en arrête une partie, & nous les renvoie, quoiqu'ils ne nous fussent pas naturellement destinés. Ainsi l'Aurore & les Crépuscules sont une grace que la Nature nous fait; c'est une lumière que régulièrement nous ne devrions point avoir, & qu'elle nous donne pardessus ce qui nous est dû. Mais dans la Lune, où apparemment l'Air est plus pur, il pourroit bien n'être pas si propre à renvoyer en en-bas les rayons qu'il reçoit, avant que le Soleil

ſe lève, ou après qu'il eſt couché. Les pauvres Habitans n'ont donc point cette lumière de faveur, qui, en ſe fortifiant peu-à-peu, les préparoit agréablement à l'arrivée du Soleil, ou qui, en s'affoibliſſant comme de nuance en nuance, les accoutumeroit à ſa perte. Ils ſont dans les ténèbres profondes, & tout d'un coup il ſemble qu'on tire un rideau, voilà leurs yeux frappés de tout l'éclat qui eſt dans le Soleil; ils ſont dans une lumière vive & éclatante, & tout d'un coup les voilà tombés dans des ténèbres profondes. Le jour & la nuit ne ſont point liés par un milieu qui tienne de l'une & de l'autre. L'Arc-en-Ciel eſt encore une choſe qui manque aux Gens de la Lune; car ſi l'Aurore eſt un effet de la groſſièreté de l'Air & des Vapeurs, l'Arc-en-Ciel ſe forme dans les pluies qui tombent en certaines circonſtances, & nous devons les plus belles choſes du monde à celles qui le ſont le moins. Puiſqu'il n'y a autour de la Lune ni vapeurs aſſez groſſières, ni nuages pluvieux, adieu l'Arc-en-Ciel avec l'Aurore, & à quoi reſſembleront les Belles de ce Pays-là? Quelle ſource de comparaiſons perdue?

Je n'aurois pas grand regret à ces comparaiſons-là,

comparaifons là, dit la Marquife, & je trouve qu'on eft affez bien récompenfé dans la Lune de n'avoir ni Aurore, ni Arc en Ciel; car on ne doit avoir par la même raifon ni Foudres, ni Tonnerres, puifque ce font auffi des chofes qui fe forment dans les nuages. On a de beaux jours toujours fereins, pendant lefquels on ne perd point le Soleil de vue: on n'a point de nuits où toutes les Etoiles ne fe montrent; on ne connoît ni les orages, ni les tempêtes, ni tout ce qui paroît être un effet de la colère du Ciel. Trouvez-vous qu'on foit tant à plaindre? Vous me faites voir la Lune comme un féjour enchanté, répondis-je; cependant, je ne fais s'il eft fi délicieux d'avoir toujours fur la tête, pendant des jours qui en valent quinze des nôtres, un Soleil ardent, dont aucun nuage ne modère la chaleur. Peut-être auffi eft-ce à caufe de cela que la Nature a creufé, dans la Lune, des efpèces de puits qui font affez grands pour être apperçus par nos lunettes; car ce ne font point des vallées qui foient entre des montagnes, ce font des creux que l'on voit au milieu de certains lieux plats & en très-grand nombre. Que fait-on fi les Habitans de la Lune, incommodés par l'ar-

deur perpétuelle du Soleil, ne se réfugient point dans ces grands puits? Ils n'habitent peut-être point ailleurs; c'est-là qu'ils bâtissent leurs Villes. Nous voyons ici que la Rome souterreine est plus grande que la Rome qui est sur Terre. Il ne faudroit qu'ôter celle-ci, le reste seroit une Ville à la manière de la Lune. Tout un Peuple est dans un puits, & d'un puits à l'autre il y a des chemins souterreins pour la communication des Peuples. Vous vous moquez de cette vision; j'y consens de tout mon cœur: cependant, à vous parler très-sérieusement, vous pourriez vous tromper plutôt que moi. Vous croyez que les Gens de la Lune doivent habiter sur la surface de leur Planète, parce que nous habitons sur la surface de la nôtre: c'est tout le contraire; puisque nous habitons sur la surface de notre Planète, ils pourroient bien n'habiter pas sur la surface de la leur. D'ici-là, il faut que toutes choses soient bien différentes.

Il n'importe, dit la Marquise; je ne puis me résoudre à laisser vivre les Habitans de la Lune dans une obscurité perpétuelle. Vous y auriez encore plus de peine, repris-je, si vous saviez qu'un

grand Philosophe de l'Antiquité a fait de la Lune le séjour des Ames qui ont mérité ici d'être bienheureuses. Toute leur félicité consiste en ce qu'elles y entendent l'harmonie que les Corps célestes font par leurs mouvemens. Mais comme il prétend que quand la Lune tombe dans l'ombre de la Terre, elles ne peuvent plus entendre cette harmonie; alors, dit-il, ces Ames crient comme des désespérées, & la Lune se hâte le plus qu'elle peut de les tirer d'un endroit si fâcheux. Nous devrions donc, repliqua-t-elle, voir arriver ici les bienheureux de la Lune, car apparemment on nous les envoie aussi; & dans ces deux Planètes, on croit avoir assez pourvu à la félicité des Ames, de les avoir transportées dans un autre Monde. Sérieusement, repris-je, ce ne seroit pas un plaisir médiocre de voir plusieurs Mondes différens. Ce voyage me réjouit quelquefois beaucoup, à ne le faire qu'en imagination: & que seroit-ce, si on le faisoit en effet? Cela vaudroit bien mieux que d'aller d'ici au Japon, c'est-à-dire, de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la terre sur un autre, pour ne voir que des Hommes. Eh bien, dit-elle, faisons

le voyage des Planètes comme nous pourrons ; qui nous en empêche ? Allons nous placer dans tous ces différens points de vue, & de-là, considérons l'Univers. N'avons nous plus rien à voir dans la Lune ? Ce Monde-là n'est pas encore épuisé, répondis-je. Vous vous souvenez bien que les deux mouvemens par lesquels la Lune tourne sur elle même & autour de nous étant égaux, l'un rend toujours à nos yeux ce que l'autre leur devroit dérober, & qu'ainsi elle nous présente toujours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui nous voie ; & comme la Lune doit être censée ne tourner point sur son centre à notre égard, cette moitié qui nous voit, nous voit toujours attachés au même endroit du Ciel. Quand elle est dans la nuit, & ces nuits-là valent quinze de nos jours, elle voit d'abord un petit coin de la Terre éclairé, ensuite un plus grand, & presque d'heure en heure, la lumière qui paroît se répandre sur la face de la Terre, jusqu'à ce qu'enfin elle la couvre entière ; au lieu que ces mêmes changemens ne nous paroissent arriver sur la Lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la perdons long-temps de vue. Je voudrois bien

pouvoir deviner les mauvais raisonnemens que font les Philosophes de ce Monde-là, sur ce que notre Terre leur paroit immobile, lorsque tous les autres Corps célestes se lèvent & se couchent sur leurs têtes en quinze jours. Ils attribuent apparemment cette immobilité à sa grosseur, car elle est soixante fois plus grosse que la Lune; & quand les Poëtes veulent louer les Princes oisifs, je ne doute pas qu'ils ne se servent de l'exemple de ce repos majestueux. Cependant, ce n'est pas un repos parfait. On voit fort sensiblement de dedans la Lune notre Terre tourner sur son centre. Imaginez-vous notre Europe, notre Asie, notre Amérique, qui se présentent à eux l'une après l'autre en petit, & différemment figurées, à peu-près comme nous les voyons sur les cartes. Que ce spectacle doit paroître nouveau aux Voyageurs, qui passent de la moitié de la Lune qui ne nous voit jamais, à celle qui nous voit toujours! Ah! que l'on s'est bien gardé de croire les relations des premiers qui en ont parlé, lorsqu'ils ont été de retour en ce grand Pays auquel nous sommes inconnus! Il me vient à l'esprit, dit la Marquise, que de ce Pays-là dans l'autre, il se fait

des espèces de pélerinages pour venir nous considérer, & qu'il y a des honneurs & des priviléges pour ceux qui ont vu une fois en leur vie la grosse Planète. Du moins, repris-je, ceux qui la voient ont le privilége d'être mieux éclairés pendant leurs nuits; l'habitation de l'autre moitié de la Lune doit être beaucoup moins commode à cet égard-là. Mais, Madame, continuons le voyage que nous avions entrepris de faire de Planète en Planète; nous avons assez exactement visité la Lune. Au sortir de la Lune, en tirant vers le Soleil, on trouve Vénus. Sur Vénus, je reprends le Saint-Denis. Vénus tourne sur elle même & autour du Soleil comme la Lune: on découvre avec les lunettes d'approche, que Vénus, aussi-bien que la Lune, est tantôt en croissant, tantôt en décours, tantôt pleine, selon les diverses situations où elle est à l'égard de la Terre. La Lune, selon toutes les apparences, est habitée; pourquoi Vénus ne le sera-t-elle pas aussi? Mais, interrompit la Marquise, en disant toujours, *pourquoi non*? vous m'allez mettre des Habitans dans toutes les Planètes. N'en doutez pas, repliquai-je; ce *pourquoi non* a une vertu qui peuplera

tout. Nous voyons que toutes les Planètes sont de la même nature, toutes des Corps opaques, qui ne reçoivent de la lumière que du Soleil, qui se la renvoient les uns aux autres, & qui n'ont que les mêmes mouvemens; jusques-là tout est égal. Cependant, il faudroit concevoir que ces grands Corps auroient été faits pour n'être point habités, que ce seroit-là leur condition naturelle, & qu'il y auroit une exception justement en faveur de la Terre toute seule. Qui voudra le croire, le croye; pour moi je ne m'y puis pas résoudre. Je vous trouve, dit-elle, bien affermi dans votre opinion depuis quelques instans. Je viens de voir le moment que la Lune seroit déserte, & que vous ne vous en souciiez pas beaucoup; & présentement, si on osoit vous dire que toutes les Planètes ne sont pas aussi habitées que la Terre, je vois bien que vous vous mettriez en colère. Il est vrai, répondis je, que dans le moment où vous venez de me surprendre, si vous m'eussiez contredit sur les Habitans des Planètes, non-seulement je vous les aurois soutenus, mais je crois que je vous aurois dit comment ils étoient faits. Il y a des momens pour croire, & je ne les ai jamais si bien crus

que dans celui-là; présentement même que je suis un peu plus de sang froid, je ne laisse pas de trouver qu'il seroit bien étrange que la Terre fût aussi habitée qu'elle l'est, & que les autres Planètes ne le fussent point du tout; car ne croyez pas que nous voyions tout ce qui habite la Terre, il y a autant d'espèces d'animaux invisibles que de visibles. Nous voyons depuis l'éléphant jusqu'au ciron; là finit notre vûe: mais au ciron commènce une multitude infinie d'animaux, dont il est l'éléphant, & que nos yeux ne sauroient appercevoir sans secours. On a vu avec des lunettes de très-petites gouttes d'eau de pluie, ou de vinaigre, ou d'autres liqueurs, remplies de petits poissons ou de petits serpens, que l'on n'auroit jamais soupçonnés d'y habiter; & quelques Philosophes croient que le goût qu'elles font sentir, sont les piquures que ces petits animaux font à la langue. Mêlez de certaines choses dans quelques-unes de ces liqueurs, ou exposez-les au Soleil, ou laissez les se corrompre, voilà aussi-tôt de nouvelles espèces de petits animaux.

Beaucoup de Corps qui paroissent solides ne sont presque que des amas de ces animaux imperceptibles, qui y trouvent

trouvent par leurs mouvemens autant de liberté qu'il leur en faut. Une feuille d'arbre est un petit Monde habité par des vermisseaux invisibles, à qui elle paroît d'une étendue immense, qui y connoissent des montagnes & des abymes, & qui d'un côté de la feuille à l'autre, n'ont pas plus de communication avec les autres vermisseaux qui y vivent, que nous avec nos Antipodes. A plus forte raison, ce me semble, une grosse Planète sera-t-elle un Monde habité. On a trouvé jusques dans des espèces de pierres très-dures, de petits vers sans nombre, qui y étoient logés de toutes parts dans des vuides insensibles, & qui ne se nourrissoient que de la substance de ces pierres qu'ils rongeoient. Figurez-vous combien il y avoit de ces petits vers, & pendant combien d'années ils subsistoient de la grosseur d'un grain de sable; & sur cet exemple, quand la lune ne seroit qu'un amas de rochers, je la ferois plutôt ronger par ses Habitans, que de n'y en pas mettre. Enfin, tout est vivant, tout est animé. Mettez toutes ces espèces d'animaux nouvellement découvertes, & même toutes celles que l'on conçoit aisément qui sont encore à découvrir, avec celles

que l'on a toujoûrs vues ; vous trouverez assurément que la Terre est peuplée, & que la Nature y a si libéralement répandu les animaux, qu'elle ne s'est pas mise en peine que l'on en vît seulement la moitié. Croirez-vous qu'après qu'elle a poussé ici sa fécondité jusqu'à l'excès, elle a été pour toutes les autres Planètes d'une stérilité à n'y rien produire de vivant?

Ma raison est assez bien convaincue, dit la Marquise; mais mon imagination est accablée de la multitude infinie des Habitans de toutes ces Planètes, & embarrassée de la diversité qu'il faut établir entr'eux ; car je vois bien que la Nature, selon qu'elle est ennemie des répétitions, les aura tous faits différens. Mais comment se représenter cela ? Ce n'est pas à l'imagination à prétendre se le représenter, répondis-je ; elle ne peut aller plus loin que les yeux. On peut seulement appercevoir d'une certaine vue universelle la diversité que la Nature doit avoir mise entre tous ces Mondes. Tous les visages sont en général sur un même modèle ; mais ceux de deux grandes Nations, comme des Européens, si vous voulez, & des Africains ou des Tartares, paroissent être faits sur deux

modèles particuliers ; il faudroit encore trouver le modèle des visages de chaque famille. Quel secret doit avoir eu la Nature pour varier en tant de manières une chose aussi simple qu'un visage? Nous ne sommes dans l'Univers que comme une petite famille, dont tous les visages se ressemblent ; dans une autre Planète, c'est une autre famille, dont les visages ont un autre air.

Apparemment les différences augmentent à mesure que l'on s'éloigne ; & qui verroit un Habitant de la Lune & un Habitant de la Terre, remarqueroit bien qu'ils seroient de deux Mondes plus voisins qu'un Habitant de la Terre & un Habitant de Saturne. Ici, par exemple, on a l'usage de la voix ; ailleurs on ne parle que par signes ; plus loin, on ne parle point du tout. Ici le raisonnement se forme entièrement par l'expérience ; ailleurs, l'expérience y ajoute fort peu de chose ; plus loin, les Vieillards n'en savent pas plus que les Enfans. Ici on se tourmente de l'avenir plus que du passé ; ailleurs on se tourmente du passé plus que de l'avenir ; plus loin, on ne se tourmente ni de l'un ni de l'autre, & ceux-là ne sont peut-être pas les plus malheureux. On dit qu'il pourroit bien

nous manquer un sixième Sens naturel, qui nous apprendroit beaucoup de choses que nous ignorons. Ce sixième Sens est apparemment dans quelqu'autre Monde, où il manque quelqu'un des cinq que nous possédons. Peut-être même y a-t-il effectivement un grand nombre de Sens naturels; mais dans le partage que nous avons fait avec les Habitans des autres Planètes, il ne nous en est échu que cinq, dont nous nous contentons, faute d'en connoître d'autres. Nos Sciences ont de certaines bornes que l'Esprit humain n'a jamais pu passer. Il y a un point où elles nous manquent tout-à-coup; le reste est pour d'autres Mondes, où quelque chose de ce que nous savons est inconnu. Cette Planète-ci jouit des douceurs de l'Amour; mais elle est toujours désolée en plusieurs de ses parties par les fureurs de la guerre. Dans une autre Planète, on jouit d'une paix éternelle; mais au milieu de cette paix, on ne connoît point l'Amour, & on s'ennuie. Enfin, ce que la Nature pratique en petit entre les hommes pour la distribution du bonheur ou des talens, elle l'aura sans doute pratiqué en grand entre les Mondes, & elle se sera bien souvenue de

mettre en uſage ce ſecret merveilleux qu'elle a de diverſifier toutes choſes, & de les égaler en même temps par les compenſations.

Etes-vous contente, Madame, ajoutai-je? Vous ai-je ouvert un aſſez grand champ à exercer votre imagination? Voyez-vous déjà quelques Habitans de Planètes? Hélas! non, répondit-elle: tout ce que vous me dites-là eſt merveilleuſement vain & vague; je ne vois qu'un grand je ne ſais quoi où je ne vois rien. Il me faudroit quelque choſe de plus déterminé, de plus marqué. Eh bien donc, repris-je, je vais me réſoudre à ne vous rien cacher de ce que je ſais de plus particulier. C'eſt une choſe que je tiens de très-bon lieu, & vous en conviendrez, quand je vous aurai cité mes garants. Ecoutez, s'il vous plaît, avec un peu de patience; cela ſera aſſez long.

Il y a dans une Planète, que je ne vous nommerai pas encore, des Habitans très-vifs, très-laborieux, très-adroits; ils ne vivent que de pillage, comme quelques-uns de nos Arabes, & c'eſt-là leur unique vice. Du reſte, ils ſont entr'eux d'une intelligence parfaite, travaillant ſans ceſſe de concert &

avec zèle au bien de l'Etat, & sur-tout leur chasteté est incomparable. Il est vrai qu'ils n'y ont pas beaucoup de mérite; ils sont tous stériles, point de sexe chez eux. Mais, interrompit la Marquise, n'avez-vous point soupçonné qu'on se moquoit, en vous faisant cette belle relation? Comment la Nation se perpétueroit-elle? On ne s'est point moqué, repris-je d'un grand sang-froid; tout ce que je vous dis est certain, & la Nation se perpétue. Ils ont une Reine qui ne les mène point à la guerre, qui ne paroît guère se mêler des affaires de l'Etat, & dont toute la Royauté consiste en ce qu'elle est féconde, mais d'une fécondité étonnante. Elle fait des milliers d'enfans; aussi ne fait-elle autre chose. Elle a un grand Palais, partagé en une infinité de chambres, qui ont toutes un berceau préparé pour un petit Prince, & elle va accoucher dans chacune de ces chambres l'une après l'autre, toujours accompagnée d'une grosse Cour, qui lui applaudit sur ce noble privilége, dont elle jouit à l'exclusion de tout son Peuple.

Je vous entends, Madame, sans que vous parliez. Vous demandez où elle a pris des Amans, ou, pour parler plus

honnêtement, des Maris. Il y a des Reines en Orient & en Afrique qui ont publiquement des Serrails d'Hommes : celle-ci apparemment en a un, mais elle en fait grand mystère ; & si c'est marquer plus de pudeur, c'est aussi agir avec moins de dignité. Parmi ces Arabes qui sont toujours en action, soit chez eux, soit au dehors, on reconnoît quelques Etrangers en fort petit nombre, qui ressemblent beaucoup pour la figure aux naturels du Pays, mais qui d'ailleurs sont fort paresseux, qui ne sortent point, qui ne font rien, & qui, selon toutes les apparences, ne seroient pas soufferts chez un Peuple extrêmement actif, s'ils n'étoient destinés aux plaisirs de la Reine, & à l'important ministère de la propagation. En effet, si, malgré leur petit nombre, ils sont les pères des dix mille enfans, plus ou moins, que la Reine met au monde, ils méritent bien d'être quittes de tout autre emploi ; & ce qui persuade bien que ç'a été leur unique fonction, c'est qu'aussi-tôt qu'elle est entièrement remplie, aussi-tôt que la Reine a fait ses dix mille couches, les Arabes vous tuent sans miséricorde ces malheureux Etrangers, devenus inutiles à l'Etat.

Eſt-ce tout, dit la Marquiſe? Dieu ſoit loué! Rentrons un peu dans le ſens commun, ſi nous pouvons. De bonne foi où avez-vous pris tout ce Roman-là? Quel eſt le Poëte qui vous l'a fourni? Je vous répète encore, lui répondis-je, que ce n'eſt point un Roman. Tout cela ſe paſſe ici ſur notre Terre, ſous nos yeux. Vous voilà bien étonnée! Oui, ſous nos yeux; mes Arabes ne ſont que des Abeilles, puiſqu'il faut vous le dire.

Alors je lui appris l'Hiſtoire Naturelle des Abeilles, dont elle ne connoiſſoit guère que le nom. Après quoi vous voyez bien, pourſuivis-je, qu'en tranſportant ſeulement ſur d'autres Planètes des choſes qui ſe paſſent ſur la nôtre, nous imaginerions des bizarreries qui paroîtroient extravagantes, & ſeroient cependant fort réelles, & nous en imaginerions ſans fin; car, afin que vous le ſachiez, Madame, l'Hiſtoire des Inſectes en eſt toute pleine. Je le crois aiſément, répondit-elle. N'y eût-il que les Vers à ſoie, qui me ſont plus connus que n'étoient les Abeilles; ils nous fourniroient des Peuples aſſez ſurprenans, qui ſe métamorphoſeroient de manière à n'être plus du tout les mêmes, qui ramperoient pendant une partie de leur

Vie, & voleroient pendant l'autre; & que fais-je moi? cent mille autres merveilles qui feront les différens caractères, les différentes coutumes de tous ces Habitans inconnus. Mon imagination travaille ſur le plan que vous m'avez donné, & je vais même jusqu'à leur compoſer des figures. Je ne vous les pourrois décrire; mais je vois pourtant quelque choſe. Pour ces figures-là, repliquai-je, je vous conſeille d'en laiſſer le ſoin aux ſonges que vous aurez cette nuit. Nous verrons demain s'ils vous auront bien ſervie, & s'ils vous auront appris comment ſont faits les Habitans de quelque Planète.

QUATRIEME SOIR.

Particularités des Mondes de Vénus, de Mercure, de Mars, de Jupiter & de Saturne.

Les songes ne furent point heureux; ils repréſentèrent toujours quelque choſe qui reſſembloit à ce que l'on voit ici. J'eus lieu de reprocher à la Marquiſe ce que nous reprochent, à la vue de nos tableaux, de certains Peuples, qui ne font jamais que des peintures bizarres & grotesques. *Bon!* nous diſent-ils, *cela eſt tout fait comme des hommes; il n'y a pas là d'imagination.* Il fallut donc ſe réſoudre à ignorer les figures des Habitans de toutes ces Planètes, & ſe contenter d'en deviner ce que nous pourrions, en continuant le Voyage des Mondes que nous avions commencé. Nous en étions à Vénus. On eſt bien ſûr, dis-je à la Marquiſe, que Vénus tourne ſur elle-même; mais on ne ſait pas bien en quel temps, ni par conſéquent combien ſes jours durent. Pour ſes années, elles ne

ſont que de près de huit mois, puiſqu'elle tourne en ce temps-là autour du Soleil. Elle eſt groſſe comme la Terre, & par conſéquent la Terre paroît à Vénus de la même grandeur dont Vénus nous paroît. J'en ſuis bien aiſe, dit la Marquiſe; la Terre pourra être pour Vénus l'Etoile du Berger & la mère des Amours, comme Vénus l'eſt pour nous. Ces noms-là ne peuvent convenir qu'à une petite Planète qui ſoit jolie, claire, brillante, & qui ait un air galant. J'en conviens, répondis-je; mais ſavez-vous ce qui rend Vénus ſi jolie de loin? c'eſt qu'elle eſt fort affreuſe de près. On a vu avec les lunettes d'approche que ce n'étoit qu'un amas de montagnes beaucoup plus hautes que les nôtres, fort pointues, & apparemment fort ſèches; & par cette diſpoſition, la ſurface d'une Planète eſt la plus propre qu'il ſe puiſſe à renvoyer la lumière avec beaucoup d'éclat & de vivacité. Notre Terre, dont la ſurface eſt fort unie auprès de celle de Vénus, & en partie couverte de mers, pourroit bien n'être pas ſi agréable à voir de loin. Tant pis, dit la Marquiſe, car ce ſeroit aſſurément un avantage & un agrément pour elle que de préſider aux amours des Habitans de

Vénus; ces Gens-là doivent bien entendre la galanterie. Oh! sans doute, répondis-je; le menu Peuple de Vénus n'est composé que de Céladons & de Silvandres, & leurs conversations les plus communes valent les plus belles de Clélie. Le climat est très-favorable aux Amours. Vénus est plus proche que nous du Soleil, & en reçoit une lumière plus vive & plus de chaleur. Elle est à-peu-près aux deux tiers de la distance du Soleil à la Terre.

Je vois présentement, interrompit la Marquise, comment sont faits les Habitans de Vénus: ils ressemblent aux Mores Grenadins, un petit Peuple noir, brûlé du Soleil, plein d'esprit & de feu, toujours amoureux, faisant des Vers, aimant la Musique, inventant tous les jours des Fêtes, des Danses & des Tournois. Permettez-moi de vous dire, Madame, repliquai je, que vous ne connoissez guère bien les Habitans de Vénus. Nos Mores Grenadins n'auroient été auprès d'eux que des Lapons & des Groënlandois pour la froideur & pour la stupidité.

Mais que sera-ce des Habitans de Mercure? Ils sont plus de deux fois plus proche du Soleil que nous. Il faut qu'ils

soient foux à force de vivacité. Je crois qu'ils n'ont point de mémoire, non plus que la plupart des Nègres; qu'ils ne font jamais de réflexion sur rien; qu'ils n'agissent qu'à l'aventure, & par des mouvemens subits, & qu'enfin c'est dans Mercure que sont les Petites-Maisons de l'Univers. Ils voient le Soleil neuf fois plus grand que nous ne le voyons; il leur envoie une lumière si forte, que s'ils étoient ici, ils ne prendroient nos plus beaux jours que pour de très-foibles crépuscules, & peut-être n'y pourroient-ils pas distinguer les objets; & la chaleur à laquelle ils sont accoutumés est si excessive, que celle qu'il fait ici au fond de l'Afrique les glaceroit. Apparemment notre fer, notre argent, notre or se fondroient chez eux, & on ne les y verroit qu'en liqueur, comme on ne voit ici ordinairement l'eau qu'en liqueur, quoiqu'en de certains temps ce soit un Corps fort solide. Les Gens de Mercure ne soupçonneroient pas que dans un autre Monde ces liqueurs-là, qui sont peut-être leurs rivières, sont des Corps des plus durs que l'on connoisse. Leur année n'est que de trois mois. La durée de leur jour ne nous est point connue;

parce que Mercure est si petit & si proche du Soleil, dans les rayons duquel il est presque toujours perdu, qu'il échappe à toute l'adresse des Astronomes, & qu'on n'a pu encore avoir assez de prise sur lui, pour observer le mouvement qu'il doit avoir sur son centre: mais ces Habitans ont besoin qu'il achève ce tour en peu de temps; car apparemment, brûlés comme ils sont par un grand poële ardent suspendu sur leurs têtes, ils soupirent après la nuit. Ils sont éclairés pendant ce temps-là de Vénus & de la Terre, qui leur doivent paroître assez grandes. Pour les autres Planètes, comme elles sont au-delà de la Terre, vers le Firmament, ils les voient plus petites que nous ne les voyons, & n'en reçoivent que bien peu de lumière.

Je ne suis pas si touchée, dit la Marquise, de cette perte-là que font les Habitans de Mercure, que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excès de la chaleur. Je voudrois bien que nous les soulageassions un peu. Donnons à Mercure de longues & d'abondantes pluies qui le rafraîchissent, comme on dit qu'il en tombe ici dans les Pays chauds pendant des quatre mois entiers, justement dans les saisons les plus chaudes.

Cela se peut, repris-je, & même nous pouvons rafraîchir encore Mercure d'une autre façon. Il y a des Pays dans la Chine qui doivent être très-chauds par leur situation, & où il fait pourtant de grands froids pendant les mois de Juillet & d'Août, jusques-là que les rivières se gèlent. C'est que ces contrées-là ont beaucoup de salpêtre; les exhalaisons en sont fort froides, & la force de la chaleur les fait sortir de la Terre en grande abondance. Mercure sera, si vous voulez, une petite Planète toute de salpêtre, & le Soleil tirera d'elle-même le remède au mal qu'il lui pourroit faire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la Nature ne sauroit faire vivre les Gens qu'où ils peuvent vivre, & que l'habitude, jointe à l'ignorance de quelque chose de meilleur, survient, & les y fait vivre agréablement. Ainsi, on pourroit même se passer dans Mercure du salpêtre & des pluies.

Après Mercure, vous savez qu'on trouve le Soleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'Habitans. Le *pourquoi non* nous manque-là. Nous jugeons par la Terre qui est habitée, que les autres Corps de la même espèce qu'elle, doivent l'être aussi: mais le Soleil n'est point un Corps,

de la même espèce que la Terre, ni que les autres Planètes. Il est la source de toute cette lumière que les Planètes ne font que se renvoyer les unes aux autres, après l'avoir reçue de lui. Elles en peuvent faire, pour ainsi dire, des échanges entr'elles; mais elles ne la peuvent produire. Lui seul tire de soi-même cette précieuse substance; il la pousse avec force de tous côtés: de-là elle revient à la rencontre de tout ce qui est solide; & d'une Planète à l'autre, il s'épand de longues & vastes traînées de lumière qui se croisent, se traversent & s'entre-lacent en mille façons différentes, & forment d'admirables tissus de la plus riche matière qui soit au monde. Aussi le Soleil est-il placé dans le centre, qui est le lieu le plus commode d'où il puisse la distribuer également, & animer tout par sa chaleur. Le Soleil est donc un Corps particulier: mais quelle sorte de Corps? on est bien embarrassé à le dire. On avoit toujours cru que c'étoit un feu très-pur; mais on s'en désabusa au commencencement de ce siècle, qu'on apperçut des taches sur sa surface. Comme on avoit découvert peu de temps auparavant de nouvelles Planètes dont je vous parlerai, que tout le Monde Philosophe

ſophe n'avoit l'eſprit rempli d'autre hoſe, & qu'enfin les nouvelles Planètes étoient miſes à la mode, on jugea uſſi-tôt que ces taches en étoient; u'elles avoient un mouvement autour u Soleil, & qu'elles nous en cachoient éceſſairement quelque partie, en tournant leur moitié obſcure vers nous. Déjà les Savans faiſoient leur cour de es prétendues Planètes aux Princes de Europe. Les uns leur donnoient le om d'un Prince, les autres d'un autre, t peut-être il y auroit eu querelle en-'eux à qui ſeroit demeuré le maître es taches pour les nommer comme il ût voulu.

Je ne trouve point cela bon, interompit la Marquiſe. Vous me diſiez autre jour qu'on avoit donné aux différentes parties de la Lune des noms de avans & d'Aſtronomes, & j'en étois ort contente. Puiſque les Princes prenent pour eux la Terre, il eſt juſte que s Savans ſe réſervent le Ciel, & y ominent : mais ils n'en devroient point ermettre l'entrée à d'autres. Souffrez, épondis-je, qu'ils puiſſent du moins, n cas de beſoin, engager aux Princes uelqu'Aſtre, ou quelque partie de la une. Quant aux taches du Soleil, ils

n'en purent faire aucun usage. Il se trouva que ce n'étoit point des Planètes, mais des nuages, des fumées, des écumes qui s'élèvent sur le Soleil. Elles sont tantôt en grande quantité, tantôt en petit nombre, tantôt elles disparoissent toutes; quelquefois elles se mettent plusieurs ensemble, quelquefois elles se séparent, quelquefois elles sont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des temps où l'on en voit beaucoup; il y en a d'autres, & même assez longs, où il n'en paroît aucune. On croiroit que le Soleil est une matière liquide, quelques-uns disent de l'or fondu, qui bouillonne incessamment, & produit des impuretés, que la force de son mouvement rejette sur sa surface; elles s'y consument, & puis il s'en produit d'autres. Imaginez-vous quels Corps étrangers ce sont-là. Il y en a tel qui est dix-sept cent fois plus gros que la Terre; car vous saurez qu'elle est plus d'un million de fois plus petite que le Globe du Soleil. Jugez par-là quelle est la quantité de cet or fondu, ou l'étendue de cette grande mer de lumière & de feu. D'autres disent, & avec assez d'apparence, que les taches, du moins pour la plu-

part, ne ſont point des productions nouvelles, & qui ſe diſſipent au bout de quelque temps; mais de groſſes maſſes ſolides, de figure fort irrégulière, toujours ſubſiſtantes, qui tantôt flottent ſur le Corps liquide du Soleil, tantôt s'y enfoncent ou entièrement ou en partie, & nous préſentent différentes pointes ou éminences, ſelon qu'elles s'enfoncent plus ou moins, & qu'elles ſe tournent vers nous de différens côtés. Peut-être ſont-elles partie de quelque grand amas de matière ſolide qui ſert d'aliment au feu du Soleil. Enfin, quoi que ce puiſſe être que le Soleil, il ne paroît nullement propre à être habité. C'eſt pourtant dommage; l'habitation ſeroit belle: on ſeroit au centre de tout, on verroit toutes les Planètes tourner régulièrement autour de ſoi; au lieu que nous voyons dans leurs cours une infinité de bizarreries, qui n'y paroiſſent que parce que nous ne ſommes pas dans le lieu propre pour en bien juger, c'eſt-à-dire, au centre de leur mouvement. Cela n'eſt-il pas pitoyable? Il n'y a qu'un lieu dans le Monde, d'où l'étude des Aſtres puiſſe être extrêmement facile; & juſtement dans ce lieu-là, il n'y a perſonne. Vous n'y ſongez pas

dit la Marquise. Qui seroit dans le Soleil ne verroit rien, ni Planètes, ni Etoiles fixes. Le Soleil n'efface-t-il pas tout? Ce seroient ses Habitans qui seroient bien fondés à se croire seuls dans toute la Nature.

J'avoue que je m'étois trompé, répondis-je; je ne songeois qu'à la situation où est le Soleil, & non à l'effet de sa lumière : mais vous qui me redressez si à propos, vous voulez bien que je vous dise que vous vous êtes trompée aussi; les Habitans du Soleil ne les verroient seulement pas. Ou ils ne pourroient soutenir la force de sa lumière, ou ils ne la pourroient recevoir*, faute d'en être à quelque distance; & tout bien considéré, le Soleil ne seroit qu'un séjour d'Aveugles. Encore un coup, il n'est pas fait pour être habité : mais voulez-vous que nous poursuivions notre voyage des Mondes? Nous sommes arrivés au centre, qui est toujours le lieu le plus bas dans tout ce qui est rond; & je vous dirai en passant, que pour aller d'ici-là, nous avons fait un chemin de trente-trois millions de lieues. Il faudroit présentement retourner sur nos pas, & remonter. Nous retrouverons Mercure, Vénus, la Terre, la Lune,

toutes Planètes que nous avons visitées. Ensuite c'est Mars qui se présente. Mars n'a rien de curieux que je sache; ses jours sont de plus d'une demi-heure plus longs que les nôtres, & ses années valent deux de nos années, à un mois & demi près. Il est cinq fois plus petit que la Terre; il voit le Soleil un peu moins grand & moins vif que nous ne le voyons : enfin, Mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arrête. Mais la jolie chose que Jupiter avec ses quatre Lunes ou Satellites! Ce sont quatre petites Planètes, qui, tandis que Jupiter tourne autour du Soleil en douze ans, tournent autour de lui comme notre Lune autour de nous. Mais, interrompit la Marquise, pourquoi y a-t-il des Planètes qui tournent autour d'autres Planètes, qui ne valent pas mieux qu'elles ? Sérieusement, il me paroîtroit plus régulier & plus uniforme que toutes les Planètes, & grandes & petites, n'eussent que le même mouvement autour du Soleil.

Ah ! Madame, repliquai je, si vous saviez ce que c'est que les Tourbillons de Descartes, ces Tourbillons dont le nom est si terrible & l'idée si agréable, vous ne parleriez pas comme vous faites. La tête me dût elle tourner, dit-

elle en riant, il eſt beau de ſavoir ce que c'eſt que les Tourbillons. Achevez de me rendre folle ; je ne me ménage plus; je ne connois plus de retenue ſur la la Philoſophie: laiſſons parler le monde, & donnons-nous aux Tourbillons. Je ne vous connoiſſois pas de pareils emportemens, repris-je; c'eſt dommage qu'ils n'aient que les Tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon, c'eſt un amas de matière dont les parties ſont détachées les unes des autres, & ſe meuvent toutes en un même ſens; permis à elles d'avoir pendant ce temps-là quelques petits mouvemens particuliers, pourvu qu'elles ſuivent toujours le mouvement général. Ainſi, un tourbillon de vent, c'eſt une infinité de petites parties d'Air, qui tournent toutes en rond enſemble, & enveloppent ce qu'elles rencontrent. Vous ſavez que les Planètes ſont portées dans la matière céleſte, qui eſt d'une ſubtilité & d'une agitation prodigieuſe. Tout ce grand amas de matière céleſte, qui eſt depuis le Soleil juſqu'aux Etoiles fixes, tourne en rond, & emportant avec ſoi les Planètes, les fait tourner toutes en un même ſens autour du Soleil qui occupe le centre ; mais en des temps plus ou moins longs, ſelon qu'elles en ſont

plus ou moins éloignées. Il n'y a pas jusqu'au Soleil qui ne tourne ſur lui-même, parce qu'il eſt juſtement au milieu de toute cette matière céleſte; vous remarquerez en paſſant que quand la Terre ſeroit dans la place où il eſt, elle ne pourroit encore faire moins que de tourner ſur elle-même.

Voilà quel eſt le grand Tourbillon dont le Soleil eſt comme le maître; mais en même temps les Planètes ſe compoſent de petits Tourbillons particuliers, à l'imitation de celui du Soleil. Chacune d'elles, en tournant autour du Soleil, ne laiſſe pas de tourner autour d'elle-même, & fait tourner auſſi autour d'elle en même ſens une certaine quantité de cette matière céleſte, qui eſt toujours prête à ſuivre tous les mouvemens qu'on lui veut donner, s'ils ne la détournent pas de ſon mouvement général. C'eſt-là le Tourbillon particulier de la Planète, & elle le pouſſe auſſi loin que la force de ſon mouvement ſe peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans ce petit Tourbillon quelque Planète moindre que celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, & forcée indiſpenſablement à tourner autour d'elle, & le tout enſemble; la grande Planète, la petite, & le Tourbillon qui les

renferme n'en tournent pas moins autour du Soleil. C'est ainsi qu'au commencement du Monde, nous nous fîmes suivre par la Lune, parce qu'elle se trouva dans l'étendue de notre Tourbillon, & tout-à-fait à notre bienséance. Jupiter, dont je commençois à vous parler, fut plus heureux ou plus puissant que nous. Il y avoit dans son voisinage quatre petites Planètes; il se les assujettit toutes quatre : & nous qui sommes une Planète principale, croyez-vous que nous l'eussions été, si nous nous fussions trouvés proche de lui? Il est mille fois plus gros que nous; il nous auroit engloutis sans peine dans son Tourbillon, & nous ne serions qu'une Lune de sa dépendance, au lieu que nous en avons une qui est dans la nôtre; tant il est vrai que le seul hasard de la situation décide souvent de toute la fortune qu'on doit avoir!

Et qui nous assure, dit la Marquise, que nous demeurerons toujours où nous sommes? Je commence à craindre que nous ne fassions la folie de nous approcher d'une Planète aussi entreprenante que Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous pour nous absorber; car il me paroît que dans ce grand mouvement où

vous

vous dites qu'est la matière céleste, elle devroit agiter les Planètes irrégulièrement, tantôt les approcher, tantôt les éloigner les unes des autres. Nous pourrions aussitôt y gagner qu'y perdre, répondis-je; peut-être irions-nous soumettre à notre domination Mercure ou Mars, qui sont de plus petites Planètes, & qui ne nous pourroient résister. Mais nous n'avons rien à espérer, ni à craindre; les Planètes se tiennent où elles sont, & les nouvelles conquêtes leur sont défendues, comme elles l'étoient autrefois aux Rois de la Chine. Vous savez bien que quand on met de l'huile avec de l'eau, l'huile surnage. Qu'on mette sur ces deux liqueurs un corps extrêmement léger, l'huile le soutiendra, & il n'ira pas jusqu'à l'eau. Qu'on y mette un autre corps plus pesant, & qui soit justement d'une certaine pesanteur, il passera au travers de l'huile, qui sera trop foible pour l'arrêter, & tombera, jusqu'à ce qu'il rencontre l'eau qui aura la force de le soutenir. Ainsi, dans cette liqueur, composée de deux liqueurs qui ne se mêlent point, deux corps inégalement pesans se mettent à deux places différentes, & jamais l'un ne montera, ni l'autre ne descendra. Qu'on mette encore d'autres

liqueurs qui ſe tiennent ſéparées, & qu'on y plonge d'autres corps, il arrivera la même choſe. Repréſentez-vous que la matière céleſte qui remplit ce grand Tourbillon, a différentes couches qui s'enveloppent les unes les autres, & dont les peſanteurs ſont différentes, comme celles de l'huile & de l'eau, & des autres liqueurs. Les Planètes ont auſſi différentes peſanteurs; chacune d'elles par conſéquent s'arrête dans la couche qui a préciſément la force néceſſaire pour la ſoutenir, & qui lui fait équilibre, & vous voyez bien qu'il n'eſt pas poſſible qu'elle en ſorte jamais.

Je conçois, dit la Marquiſe, que ces peſanteurs-là règlent fort bien les rangs. Plût à Dieu qu'il y eût quelque choſe de pareil qui les réglât parmi nous, & qui fixât les gens dans les places qui leur ſont naturellement convenables! Me voilà fort en repos du côté de Jupiter. Je ſuis bien-aiſe qu'il nous laiſſe dans notre petit Tourbillon avec notre Lune unique. Je ſuis d'humeur à me borner aiſément, & je ne lui envie point les quatre qu'il a.

Vous auriez tort de les lui envier, repris-je; il n'en a point plus qu'il ne

lui en faut. Il eſt cinq fois plus éloigné du Soleil que nous, c'eſt à-dire, qu'il en eſt à cent ſoixante-cinq millions de lieues, & par conſéquent ſes Lunes ne reçoivent & ne lui renvoient qu'une lumiere aſſez foible. Le nombre ſupplée au peu d'effet de chacune. Sans cela, comme Jupiter tourne ſur lui-même en dix heures, & que ſes nuits qui n'en durent que cinq, ſont fort courtes, quatre Lunes ne paroîtroient pas ſi néceſſaires. Celle qui eſt la plus proche de Jupiter fait ſon cercle autour de lui en quarante-deux heures, la ſeconde en trois jours & demi, la troiſième en ſept, la quatrième en dix-ſept, & par l'inégalité même de leurs cours elles s'accordent à lui donner les plus jolis ſpectacles du monde. Tantôt elles ſe lèvent toutes quatre enſemble, & puis ſe ſéparent preſque dans le moment; tantôt elles ſont toutes à leur Midi rangées l'une au-deſſus de l'autre; tantôt on les voit toutes quatre dans le Ciel à des diſtances égales; tantôt, quand deux ſe lèvent, deux autres ſe couchent: ſur tout j'aimerois à voir ce jeu perpétuel d'Eclipſes qu'elles font; car il ne ſe paſſe point de jour qu'elles ne s'éclipſent les unes les autres, ou qu'elles

n'éclipſent le Soleil; & aſſurément les Eclipſes s'étant rendues ſi familières en ce monde-là, elles y ſont un ſujet de divertiſſement, & non pas de frayeur, comme en celui-ci.

Et vous ne manquerez pas, dit la Marquiſe, à faire habiter ces quatre Lunes, quoique ce ne ſoient que de petites Planètes ſubalternes, deſtinées ſeulement à en éclairer une autre pendant ſes nuits? N'en doutez nullement, répondis-je; ces Planètes n'en ſont pas moins dignes d'être habitées, pour avoir le malheur d'être aſſervies à tourner autour d'une autre plus importante.

Je voudrois donc, reprit-elle, que les Habitans des quatre Lunes de Jupiter fuſſent comme des Colonies de Jupiter; qu'elles euſſent reçu de lui, s'il étoit poſſible, leurs Loix & leurs Coutumes; que par conſéquent elles lui rendiſſent quelque ſorte d'hommage, & ne regardaſſent la grande Planète qu'avec reſpect. Ne faudroit-il point auſſi, lui dis-je, que les quatre Lunes envoyaſſent de temps en temps des Députés dans Jupiter, pour lui prêter ſerment de fidélité? Pour moi, je vous avoue que le peu de ſupériorité que nous avons ſur les Gens de notre Lune,

me fait douter que Jupiter en ait beaucoup ſur les Habitans des ſiennes, & je crois que l'avantage auquel il puiſſe le plus raiſonnablement prétendre, c'eſt de leur faire peur. Par exemple, dans celle qui eſt la plus proche de lui, ils le voient ſeize cents fois plus grand que notre Lune ne nous paroît. Quelle monſtrueuſe Planète ſuſpendue ſur leurs têtes! En vérité, ſi les Gaulois craignoient anciennement que le Ciel ne tombât ſur eux, & ne les écrasât, les Habitans de cette Lune auroient bien plus de ſujet de craindre une chûte de Jupiter. C'eſt peut-être là auſſi la frayeur qu'ils ont, dit-elle, au lieu de celle des Eclipſes dont vous m'avez aſſuré qu'ils ſont exempts, & qu'il faut bien remplacer par quelqu'autre ſottiſe. Il le faut de néceſſité abſolue, répondis-je. L'inventeur du troiſième Syſtême dont je vous parlois l'autre jour, le célèbre Ticho-Brahé, un des plus grands Aſtronomes qui furent jamais, n'avoit garde de craindre les Eclipſes, comme le vulgaire les craint; il paſſoit ſa vie avec elles. Mais croiriez-vous bien ce qu'il craignoit en leur place? Si en ſortant de ſon logis, la première perſonne qu'il rencontroit étoit une vieille, ſi un

lièvre traversoit son chemin, Ticho-Brahé croyoit que la journée devoit être malheureuse, & retournoit promptement se renfermer chez lui, sans oser commencer la moindre chose.

Il ne seroit pas juste, reprit-elle, après que cet homme-là n'a pu se délivrer impunément de la crainte des Eclipses, que les Habitans de cette Lune de Jupiter, dont nous parlions, en fussent quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons pas de quartier: ils subiront la Loi commune; & s'ils sont exempts d'une erreur, ils donneront dans quelqu'autre; mais comme je ne me pique pas de la pouvoir deviner, éclaircissez-moi, je vous prie, une autre difficulté qui m'occupe depuis quelques momens. Si la Terre est si petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il? Je crains que nous ne lui soyions inconnus.

De bonne foi, je crois que cela est ainsi, répondis-je. Il faudroit qu'il vît la Terre cent fois plus petite que nous ne le voyons. C'est trop peu; il ne la voit point. Voici seulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il y aura dans Jupiter des Astronomes, qui, après avoir bien pris de la

peine à composer des Lunettes excellentes, après avoir choisi les plus belles nuits pour observer, auront enfin découvert dans les Cieux une très-petite Planète qu'ils n'avoient jamais vue. D'abord le Journal des Savans de ce Pays-là en parle; le Peuple de Jupiter, ou n'en entend point parler, ou n'en fait que rire; les Philosophes, dont cela détruit les opinions, forment le dessein de n'en rien croire; il n'y a que les Gens très-raisonnables qui en veulent bien douter. On observe encore: on revoit la petite Planète; on s'assure bien que ce n'est point une vision; on commence même à soupçonner qu'elle a un mouvement autour du Soleil: on trouve au bout de mille observations que ce mouvement est d'une année; & enfin, grace à toutes les peines que se donnent les Savans, on sait dans Jupiter que notre Terre est au monde. Les Curieux vont la voir au bout d'une Lunette, & la vue à peine peut-elle encore l'attraper.

Si ce n'étoit, dit la Marquise, qu'il n'est point trop agréable de savoir qu'on ne nous peut découvrir de dedans Jupiter qu'avec des Lunettes d'approche, je me représenterois avec plaisir ces

Lunettes de Jupiter dreſſées vers nous, comme les nôtres le ſont vers lui, & cette curioſité mutuelle avec laquelle les Planètes s'entre-conſidèrent, & demandent l'une de l'autre: *Quel Monde eſt-ce là? quels Gens l'habitent?*

Cela ne va pas ſi vîte que vous penſez, repliquai-je. Quand on verroit notre Terre de dedans Jupiter, quand on l'y connoîtroit, notre Terre ce n'eſt pas nous: on n'a pas le moindre ſoupçon qu'elle puiſſe être habitée. Si quelqu'un vient à ſe l'imaginer, Dieu ſait comme tout Jupiter ſe moque de lui. Peut-être même ſommes-nous cauſe qu'on y a fait le procès à des Philoſophes qui ont voulu ſoutenir que nous étions. Cependant, je croirois plus volontiers que les Habitans de Jupiter ſont aſſez occupés à faire des découvertes ſur leur Planète, pour ne ſonger point du tout à nous. Elle eſt ſi grande, que s'ils navigent, aſſurément leurs Chriſtophe Colomb ne ſauroient manquer d'emploi. Il faut que les Peuples de ce Monde là ne connoiſſent pas ſeulement de réputation la centième partie des autres Peuples; au lieu que dans Mercure, qui eſt fort petit, ils ſont tous voiſins les uns des autres; ils vivent familièrement enſemble,

& ne comptent que pour une promenade de faire le tour de leur Monde. Si on ne nous voit point dans Jupiter, vous jugez bien qu'on y voit encore moins Vénus, qui eft plus éloignée de lui, & encore moins Mercure, qui eft & plus petit & plus éloigné. En récompenfe, fes Habitans voient leurs quatre Lunes, & Saturne avec les fiennes, & Mars. Voilà affez de Planètes pour embarraffer ceux d'entr'eux qui font Aftronomes ; la Nature a eu la bonté de leur cacher ce qui en refte dans l'Univers.

Quoi, dit la Marquife, vous comptez cela pour une grace ? Sans doute, répondis-je: il y a dans tout ce grand Tourbillon feize Planètes. La Nature, qui veut nous épargner la peine d'étudier tous leurs mouvemens, ne nous en montre que fept : n'eft-ce pas là une affez grande faveur ? Mais nous qui n'en fentons pas le prix, nous faifons fi bien, que nous attrapons les neuf autres qui avoient été cachées; auffi en fommes-nous punis par les grands travaux que l'Aftronomie demande préfentement.

Je vois, reprit-elle, par ce nombre de feize Planètes, qu'il faut que Saturne ait cinq Lunes. Il les a auffi, repli-

quai-je; & avec d'autant plus de justice; que comme il tourne en trente ans autour du Soleil, il a des pays où la nuit dure quinze ans, par la même raison que sur la Terre qui tourne en un an, il y a des nuits de six mois sous les Poles. Mais Saturne étant deux fois plus éloigné du Soleil que Jupiter, & par conséquent dix fois plus que nous, ses cinq Lunes si foiblement éclairées lui donneroient-elles assez de lumière pendant ses nuits? Non, il a encore une ressource singulière & unique dans tout l'Univers connu. C'est un grand Cercle & un grand Anneau assez large qui l'environne, & qui étant assez élevé pour être presque entièrement hors de l'ombre du corps de cette Planète, réfléchit la lumière du Soleil dans des lieux qui ne le voient point, & la réfléchit de plus près, & avec plus de force que toutes les cinq Lunes, parce qu'il est moins élevé que la plus basse.

En vérité, dit la Marquise, de l'air d'une personne qui rentroit en elle-même avec étonnement, tout cela est d'un grand ordre; il paroît bien que la Nature a eu en vue les besoins de quelques Etres vivans, & que la distribution des Lunes n'a pas été faite au hasard. Il

n'en eſt tombé en partage qu'aux Planètes éloignées du Soleil, à la Terre, à Jupiter, à Saturne; car ce n'étoit pas la peine d'en donner à Vénus & à Mercure, qui ne reçoivent que trop de lumière, dont les nuits ſont fort courtes, & qui les comptent apparemment pour de plus grands bienfaits de la Nature que leurs jours mêmes. Mais attendez; il me ſemble que Mars, qui eſt encore plus éloigné du Soleil que la Terre, n'a point de Lune. On ne peut pas vous le diſſimuler, répondis-je; il n'en a point, & il faut qu'il ait pour ſes nuits des reſſources que nous ne ſavons pas. Vous avez vu des phoſphores de ces matières liquides ou sèches, qui, en recevant la lumière du Soleil, s'en imbibent & s'en pénètrent, & enſuite jettent un aſſez grand éclat dans l'obſcurité. Peut-être Mars a-t-il de grands rochers fort élevés, qui ſont des phoſphores naturels, & qui prennent pendant le jour une proviſion de lumière qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne ſauriez nier que ce ne fût un ſpectacle aſſez agréable de voir tous ces rochers s'allumer de toutes parts, dès que le Soleil ſeroit couché, & faire, ſans aucun Art, des illuminations magnifiques, qui ne pourroient

incommoder par leur chaleur. Vous savez encore qu'il y a en Amérique des Oiseaux qui sont si lumineux dans les ténèbres, qu'on s'en peut servir pour lire. Que savons-nous si Mars n'a point un grand nombre de ces Oiseaux, qui, dès que la nuit est venue, se dispersent de tous côtés, & vont répandre un nouveau jour?

Je ne me contente, reprit-elle, ni de vos rochers, ni de vos Oiseaux. Cela ne laisseroit pas d'être joli: mais puisque la Nature a donné tant de Lunes à Saturne & à Jupiter, c'est une marque qu'il faut des Lunes. J'eusse été bien aise que tous les Mondes éloignés du Soleil en eussent eu, si Mars ne nous fût point venu faire une exception désagréable. Ah! vraiment, repliquai-je, si vous vous mêliez de Philosophie plus que vous ne faites, il faudroit bien que vous vous accoutumassiez à voir des exceptions dans les meilleurs Systêmes. Il y a toujours quelque chose qui y convient le plus juste du monde, & puis quelque chose aussi qu'on y fait convenir comme on peut, ou qu'on laisse-là, si on désespère d'en pouvoir venir à bout. Usons-en de même pour Mars, puisqu'il ne nous est point favo-

rable, & ne parlons point de lui. Nous ſerions bien étonnés, ſi nous étions dans Saturne, de voir ſur nos têtes pendant la nuit ce grand Anneau qui iroit en forme de demi-cercle d'un bout à l'autre de l'Horiſon, & qui nous renvoyant la lumière du Soleil, feroit l'effet d'une Lune continue. Et ne mettrons-nous point d'Habitans dans ce grand Anneau, interrompit-elle en riant? Quoique je ſois d'humeur, répondis-je, à en envoyer par-tout aſſez hardiment, je vous avoue que je n'oſerois en mettre là; cet anneau me paroît une habitation trop irrégulière. Pour les cinq petites Lunes, on ne peut pas ſe diſpenſer de les peupler. Si cependant l'Anneau n'étoit, comme quelques-uns le ſoupçonnent, qu'un Cercle de Lunes qui ſe ſuiviſſent de fort près, & euſſent un mouvement égal, & que les cinq petites Lunes fuſſent cinq échappées de ce grand Cercle, que de mondes dans le tourbillon de Saturne! Quoi qu'il en ſoit, les Gens de Saturne ſont aſſez miſérables, même avec le ſecours de l'Anneau. Il leur donne la lumière; mais quelle lumière dans l'éloignement où il eſt du Soleil! Le Soleil même qu'ils voient cent fois plus petit que

nous ne le voyons, n'eſt pour eux qu'une petite Etoile blanche & pâle, qui n'a qu'un éclat & une chaleur bien foible; & ſi vous les mettiez dans nos Pays les plus froids, dans la Groënlande, ou dans la Laponie, vous les verriez ſuer à groſſes gouttes, & expirer de chaud. S'ils avoient de l'eau, ce ne ſeroit point de l'eau pour eux; mais une pierre polie, un marbre; & l'eſprit-de-vin qui ne gèle jamais ici, ſeroit dur comme nos diamans.

Vous me donnez une idée de Saturne qui me glace, dit la Marquiſe, au lieu que tantôt vous m'échauffiez en me parlant de Mercure. Il faut bien, repliquai-je, que les deux Mondes qui ſont aux extrémités de ce grand Tourbillon, ſoient oppoſés en toutes choſes.

Ainſi, reprit-elle, on eſt bien ſage dans Saturne; car vous m'avez dit que tout le monde étoit fou dans Mercure. Si on n'eſt pas bien ſage dans Saturne, repris-je, du moins, ſelon toutes les apparences, on y eſt bien flegmatique. Ce ſont des gens qui ne ſavent ce que c'eſt que de rire, qui prennent toujours un jour pour répondre à la moindre queſtion qu'on leur fait, & qui euſſent trouvé Caton d'Utique trop badin & trop folâtre.

Il me vient une pensée, dit-elle. Tous les Habitans de Mercure sont vifs, tous ceux de Saturne sont lents. Parmi nous, les uns sont vifs, les autres lents: cela ne viendroit-il point de ce que notre Terre étant justement au milieu des autres Mondes, nous participons des extrémités? Il n'y a point pour les Hommes de caractère fixe & déterminé; les uns sont faits comme les Habitans de Mercure, les autres comme ceux de Saturne, & nous sommes un mélange de toutes les espèces qui se trouvent dans les autres Planètes. J'aime assez cette idée, repris-je: nous formons un assemblage si bizarre, qu'on pourroit croire que nous serions ramassés de plusieurs Mondes différens. A ce compte, il est assez commode d'être ici: on y voit tous les autres Mondes en abrégé.

Du moins, reprit la Marquise, une commodité fort réelle qu'a notre Monde par sa situation, c'est qu'il n'est ni si chaud que celui de Mercure ou de Vénus, ni si froid que celui de Jupiter ou de Saturne. De plus, nous sommes justement dans un endroit de la Terre où nous ne sentons l'excès ni du chaud, ni du froid. En vérité, si un certain Philosophe rendoit grace à la Nature

d'être Homme & non pas Bête, Grec & non pas Barbare; moi je veux lui rendre grace d'être ſur la Planète la plus tempérée de l'Univers, & dans un des lieux les plus tempérés de cette Planète.

Si vous m'en croyez, Madame, répondis-je, vous lui rendrez grace d'être jeune, & non pas vieille; jeune & belle, & non pas jeune & laide; jeune & belle Françoiſe, & non pas jeune & belle Italienne. Voilà bien d'autres ſujets de reconnoiſſance que ceux que vous tirez de la ſituation de votre Tourbillon, ou de la température de votre Pays.

Mon Dieu! repliqua-t-elle, laiſſez-moi avoir de la reconnoiſſance ſur tout, juſques ſur le Tourbillon où je ſuis placée. La meſure de bonheur qui nous a été donnée eſt aſſez petite; il n'en faut rien perdre, & il eſt bon d'avoir pour les choſes les plus communes & les moins conſidérables, un goût qui les mette à profit. Si on ne vouloit que des plaiſirs vifs, on en auroit peu; on les attendroit long-temps, & on les payeroit bien. Vous me promettez donc, repliquai-je, que ſi on vous propoſoit de ces plaiſirs vifs, vous vous ſouviendriez des Tourbillons & de moi, & que vous ne nous négligeriez pas tout-

à-fait?

à-fait ? Oui, répondit-elle ; mais faites que la Philoſophie me fourniſſe toujours des plaiſirs nouveaux. Du moins pour demain, répondis-je, j'eſpère qu'ils ne vous manqueront pas. J'ai des Etoiles fixes qui paſſent tout ce que vous avez vu juſqu'ici.

CINQUIEME SOIR.

Que les Etoiles fixes ſont autant de Soleils, dont chacun éclaire un Monde.

LA Marquiſe ſentit une vraie impatience de ſavoir ce que les Etoiles fixes deviendroient. Seront-elles habitées comme les Planètes, me dit-elle? Ne le feront-elles pas? Enfin, qu'en ferons-nous? Vous le devineriez peut-être, ſi vous en aviez bien envie, répondis-je. Les Etoiles fixes ne ſauroient être moins éloignées de la Terre que de vingt-ſept mille ſix cents ſoixante fois la diſtance d'ici au Soleil, qui eſt de trente-trois millions de lieues; & ſi vous fâchiez un Aſtronome, il les mettroit encore plus loin. La diſtance du Soleil à Saturne, qui eſt la Planète la plus éloignée, n'eſt que de trois cents trente millions de lieues; ce n'eſt rien par rapport à la diſtance du Soleil ou de la Terre aux Etoiles fixes, & on ne prend pas la peine de la compter. Leur lumière, comme vous voyez, eſt aſſez vive & aſſez éclatante. Si elles la rece-

voient du Soleil, il faudroit qu'elles la reçussent déjà bien foible après un si épouvantable trajet; il faudroit que par une réflexion qui l'affoibliroit encore beaucoup, elles nous la renvoyassent à cette même distance. Il seroit impossible qu'une lumière qui auroit essuyé une réflexion, & fait deux fois un semblable chemin, eût cette force & cette vivacité qu'a celle des Etoiles fixes. Les voilà donc lumineuses par elles-mêmes, & toutes en un mot, autant de Soleils.

Ne me trompé-je point, s'écria la Marquise, ou si je vois où vous me voulez mener? M'allez-vous dire: *Les Etoiles fixes sont autant de Soleils; notre Soleil est le centre d'un Tourbillon qui tourne autour de lui: pourquoi chaque Etoile fixe ne sera-t-elle pas aussi le centre d'un Tourbillon que aura un mouvement autour d'elle? Notre Soleil a des Planètes qu'il éclaire; pourquoi chaque Etoile fixe n'en aura-t-elle pas aussi qu'elle éclairera?* Je n'ai à vous répondre, lui dis-je, que ce que répondit Phèdre à Enone: *C'est toi qui l'as nommé.*

Mais, reprit elle, voilà l'Univers si grand que je m'y perds; je ne sais plus où je suis; je ne suis plus rien. Quoi,

tout ſera diviſé en Tourbillons jettés confuſément les uns parmi les autres? Chaque Etoile ſera le centre d'un Tourbillon, peut-être auſſi grand que celui où nous ſommes? Tout cet eſpace immenſe qui comprend notre Soleil & nos Planètes, ne ſera qu'une petite parcelle de l'Univers? Autant d'eſpaces pareils que d'Etoiles fixes? Cela me confond, me trouble, m'épouvante. Et moi, répondis-je, cela me met à mon aiſe. Quand le Ciel n'étoit que cette voûte bleue où les Etoiles étoient clouées, l'Univers me paroiſſoit petit & étroit; je m'y ſentois comme oppreſſé. Préſentement qu'on a donné infiniment plus d'étendue & de profondeur à cette voûte, en la partageant en mille & mille Tourbillons, il me ſemble que je reſpire avec plus de liberté, & que je ſuis dans un plus grand Air, & aſſurément l'Univers a toute une autre magnificence. La Nature n'a rien épargné en le produiſant; elle a fait une profuſion de richeſſes tout-à-fait digne d'elle. Rien n'eſt ſi beau à ſe repréſenter que ce nombre prodigieux de Tourbillons, dont le milieu eſt occupé par un Soleil qui fait tourner des Planètes autour de lui. Les Habitans d'une Planète d'un

de ces Tourbillons infinis, voient de tous côtés les Soleils des Tourbillons dont ils ſont environnés; mais ils n'ont garde d'en voir les Planètes, qui n'ayant qu'une lumière foible, empruntée de leur Soleil, ne la pouſſent point au-delà de leur Monde.

Vous m'offrez, dit-elle, une eſpèce de perſpective ſi longue, que la vûe n'en peut attraper le bout. Je vois clairement les Habitans de la Terre; enſuite vous me faites voir ceux de la Lune & des autres Planètes de notre Tourbillon aſſez clairement à la vérité, mais moins que ceux de la Terre. Après eux viennent les Habitans des Planètes des autres Tourbillons. Je vous avoue qu'ils ſont tout-à-fait dans l'enfoncement, & que quelque effort que je faſſe pour les voir, je ne les apperçois preſque point. Et en effet, ne ſont-ils pas preſque anéantis par l'expreſſion même dont vous êtes obligé de vous ſervir en parlant d'eux? Il faut que vous les appelliez les Habitans d'une des Planètes de l'un de ces Tourbillons, dont le nombre eſt infini. Nous-mêmes, à qui la même expreſſion convient, avouez que vous ne ſauriez preſque plus nous démêler au milieu de tant de Mondes. Pour moi,

je commence à voir la Terre si effroyablement petite, que je ne crois pas avoir désormais d'empressement pour aucune chose. Assurément, si on a tant d'ardeur de s'agrandir, si on fait desseins sur desseins, si on se donne tant de peine, c'est que l'on ne connoît pas les Tourbillons. Je prétends bien que ma paresse profite de mes nouvelles lumières; & quand on me reprochera mon indolence, je répondrai: *Ah! si vous saviez ce que c'est que les Etoiles fixes!* Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas su, repliquai-je; car un certain Auteur, qui tient que la Lune est habitée, dit fort sérieusement qu'il n'étoit pas possible qu'Aristote ne fût dans une opinion si raisonnable (comment une vérité eût-elle échappé à Aristote?); mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au désespoir de voir un Monde qu'il n'eût pas pu conquérir. A plus forte raison lui eût-on fait mystère des Tourbillons des Etoiles fixes, quand on les eût connus en ce temps-là; c'eût été faire trop mal sa cour que de lui en parler. Pour moi, qui les connois, je suis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connoissance que j'en ai. Ils ne guérissent tout au plus,

ſelon votre raiſonnement, que de l'ambition & de l'inquiétude, & je n'ai point ces maladies-là. Un peu de foibleſſe pour ce qui eſt beau, voilà mon mal, & je ne crois pas que les Tourbillons y puiſſent rien. Les autres Mondes vous rendent celui-ci petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux ou une belle bouche ; cela vaut toujours ſon prix, en dépit de tous les Mondes poſſibles.

C'eſt une étrange choſe que l'Amour, répondit-elle en riant ; il ſe ſauve de tout, & il n'y a point de Syſtême qui lui puiſſe faire de mal. Mais auſſi, parlez-moi franchement, votre Syſtême eſt-il bien vrai ? Ne me déguiſez rien ; je vous garderai le ſecret. Il me ſemble qu'il n'eſt appuyé que ſur une petite convenance bien légère. Une Etoile fixe eſt lumineuſe d'elle-même comme le Soleil ; par conſéquent il faut qu'elle ſoit comme le Soleil le centre & l'ame d'un Monde, & qu'elle ait ſes Planètes qui tournent autour d'elle. Cela eſt-il d'une néceſſité bien abſolue ? Ecoutez, Madame, répondis-je, puiſque nous ſommes en humeur de mêler toujours des folies de galanterie à nos diſcours les plus ſérieux, les raiſonnemens de

Mathématiques sont faits comme l'Amour. Vous ne sauriez accorder si peu de chose à un Amant, que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage ; & à la fin, cela va loin. De même accordez à un Mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conséquence qu'il faudra que vous lui accordiez aussi, & de cette conséquence encore une autre ; & malgré vous-même, il vous mène si loin, qu'à peine le pouvez-vous croire. Ces deux sortes de Gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne. Vous convenez que quand deux choses sont semblables en tout ce qui me paroît, je les puis croire aussi semblables en ce qui ne me paroît point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De-là j'ai tiré que la Lune étoit habitée, parce qu'elle ressemble à la Terre; les autres Planetes, parce qu'elles ressemblent à la Lune. Je trouve que les Etoiles fixes ressemblent à notre Soleil; je leur attribue tout ce qu'il a. Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer ; il faut franchir le pas de bonne grace. Mais, dit-elle, sur le pied de cette ressemblance que vous mettez entre les Etoiles fixes & notre Soleil, il faut que les

Gens

Gens d'un autre grand Tourbillon ne le voyent que comme une petite Etoile fixe, qui se montre à eux seulement pendant leurs nuits.

Cela est hors de doute, répondis-je. Notre Soleil est si proche de nous, en comparaison des Soleils des autres Tourbillons, que sa lumière doit avoir infiniment plus de force sur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que lui quand nous le voyons, & il efface tout: mais dans un autre grand Tourbillon, c'est un autre Soleil qui y domine; & il efface à son tour le nôtre, qui n'y paroît que pendant les nuits avec le reste des autres Soleils étrangers, c'est-à-dire, des Etoiles fixes. On l'attache avec elles à cette grande voûte du Ciel, & il y fait partie de quelque Ourse, ou de quelque Taureau. Pour les Planètes qui tournent autour de lui, notre Terre par exemple, comme on ne les voit point de si loin, on n'y songe seulement pas. Ainsi tous les Soleils sont Soleils de jour pour le Tourbillon où ils sont placés, & Soleils de nuit pour tous les autres Tourbillons. Dans leur Monde ils sont uniques en leur espèce; par-tout ailleurs ils ne servent qu'à faire nombre. Ne faut-il

pas pourtant, reprit-elle, que les Mondes, malgré cette égalité, diffèrent en mille choses ? car un fonds de ressemblance ne laisse pas de porter des différences infinies.

Assurément, repris-je; mais la difficulté est de deviner. Que sais-je ? Un Tourbillon a plus de Planètes qui tournent autour de son Soleil, un autre en a moins. Dans l'un, il y a des Planètes subalternes qui tournent autour de Planètes plus grandes ; dans l'autre il n'y en a point. Ici elles sont toutes ramassées autour de leur Soleil, & font comme un petit peloton, au-delà duquel s'étend un grand espace vuide qui va jusqu'aux Tourbillons voisins ; ailleurs elles prennent leur cours vers les extrémités du Tourbillon, & laissent le milieu vuide. Je ne doute pas même qu'il ne puisse y avoir quelques Tourbillons déserts & sans Planètes ; d'autres dont le Soleil n'étant pas au centre ait un véritable mouvement, & emporte ses Planètes avec soi ; d'autres dont les Planètes s'élèvent ou s'abaissent à l'égard de leur Soleil par le changement de l'équilibre qui les tient suspendues. Enfin, que voudriez-vous ? En voilà bien assez pour un

homme qui n'eſt jamais ſorti de ſon Tourbillon.

Ce n'en eſt guère, répondit-elle, pour la quantité des Mondes. Ce que vous dites ne ſuffit que pour cinq ou ſix, & j'en vois d'ici des milliers.

Que ſeroit-ce donc, repris-je, ſi je vous diſois qu'il y a bien d'autres Etoiles fixes que celles que vous voyez; qu'avec des lunettes on en découvre un nombre infini qui ne ſe montrent point aux yeux; & que dans une ſeule Conſtellation où l'on en comptoit peut-être douze ou quinze, il s'en trouve autant que l'on en voyoit auparavant dans le Ciel ?

Je vous demande grace, s'écria-t-elle; je me rends; vous m'accablez de Mondes & de Tourbillons. Je ſais bien, ajoutai-je, ce que je vous garde. Vous voyez cette blancheur qu'on appelle la Voie de Lait. Vous figureriez-vous bien ce que c'eſt ? Une infinité de petites Etoiles inviſibles aux yeux à cauſe de leur petiteſſe, & ſemées ſi près les unes des autres, qu'elles paroiſſent former une lueur continue. Je voudrois que vous viſſiez avec des Lunettes cette fourmillière d'Aſtres, & cette graine de Mondes. Ils reſſemblent en quelque

forte aux Isles Maldives, à ces douze mille petites Iles ou Bancs de sable, séparés seulement par des Canaux de Mer que l'on sauteroit presque comme des fossés. Ainsi les petits Tourbillons de la Voie de Lait sont si serrés, qu'il me semble que d'un Monde à l'autre on pourroit se parler, ou même se donner la main. Du moins je crois que les Oiseaux d'un Monde passent aisément dans un autre, & que l'on y peut dresser des Pigeons à porter des Lettres, comme ils en portent ici dans le Levant d'une Ville à une autre. Ces petits Mondes sortent apparemment de la règle générale, par laquelle un Soleil dans son Tourbillon efface, dès qu'il paroît, tous les Soleils étrangers. Si vous êtes dans un des petits Tourbillons de la Voie de Lait, votre Soleil n'est presque pas plus proche de vous, & n'a pas sensiblement plus de force sur vos yeux, que cent mille autres Soleils des petits Tourbillons voisins. Vous voyez donc votre Ciel briller d'un nombre infini de feux qui sont fort proches les uns des autres, & peu éloignés de vous. Lorsque vous perdez de vue votre Soleil particulier, il vous en reste encore assez; & votre nuit n'est pas

moins éclairée que le jour : du moins la différence ne peut pas être ſenſible; & pour parler plus juſte, vous n'avez jamais de nuit. Ils ſeroient bien étonnés, les Gens de ces Mondes-là, accoutumés comme ils ſont à une clarté perpétuelle, ſi on leur diſoit qu'il y a des malheureux qui ont de véritables nuits, qui tombent dans des ténèbres profondes, & qui, quand ils jouiſſent de la lumière, ne voient même qu'un ſeul Soleil. Ils nous regarderoient comme des Êtres diſgraciés de la Nature, & notre condition les feroit frémir d'horreur.

Je ne vous demande pas, dit la Marquiſe, s'il y a des Lunes dans les Mondes de la Voie de Lait; je vois bien qu'elles n'y ſeroient de nul uſage aux Planètes principales qui n'ont point de nuit, & qui d'ailleurs marchent dans des eſpaces trop étroits pour s'embarraſſer de cet attirail de Planètes ſubalternes. Mais ſavez-vous bien qu'à force de me multiplier les Mondes ſi libéralement, vous me faites naître une véritable difficulté? Les Tourbillons dont nous voyons les Soleils, touchent le Tourbillon où nous ſommes. Les Tourbillons ſont ronds, n'eſt-il pas

vrai ? Et comment tant de Boules en peuvent-elles toucher une ſeule ? Je veux m'imaginer cela, & je ſens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'eſprit, répondis-je, à avoir cette difficulté-là, & même à ne la pouvoir réſoudre ; car elle eſt très-bonne en ſoi, & de la manière dont vous la concevez, elle eſt ſans réponſe ; & c'eſt avoir bien peu d'eſprit que de trouver des réponſes à ce qui n'en a point. Si notre Tourbillon étoit de la figure d'un Dé, il auroit ſix faces plates, & ſeroit bien éloigné d'être rond ; mais ſur chacune de ces faces on y pourroit mettre un Tourbillon de la même figure. Si au lieu de ſix faces plates, il en avoit vingt, cinquante, mille, il y auroit juſqu'à mille Tourbillons qui pourroient poſer ſur lui, chacun ſur une face ; & vous concevez bien que plus un corps a de faces plates qui le terminent au dehors, plus il approche d'être rond : en ſorte qu'un Diamant taillé à facettes de tous côtés, ſi les facettes étoient fort petites, ſeroit quaſi auſſi rond qu'une Perle de même grandeur. Les Tourbillons ne ſont ronds que de cette manière-là. Ils ont une infinité de faces en dehors,

dont chacune porte un autre Tourbillon. Ces faces sont fort inégales ; ici elles sont plus grandes, là plus petites. Les plus petites de notre Tourbillon, par exemple, répondent à la Voie de Lait, & soutiennent tous ces petits Mondes. Que deux Tourbillons qui sont appuyés sur deux faces voisines, laissent quelque vuide entr'eux par en-bas, comme cela doit arriver très-souvent, aussi-tôt la Nature qui ménage bien le terrein, vous remplit ce vuide par un petit Tourbillon ou deux, peut-être par mille, qui n'incommodent point les autres, & ne laissent pas d'être un, ou deux, ou mille Mondes de plus. Ainsi, nous pouvons voir beaucoup plus de Mondes que notre Tourbillon n'a de faces pour en porter. Je gagerois que quoique ces petits Mondes n'aient été faits que pour être jettés dans des coins de l'Univers qui fussent demeurés inutiles, quoiqu'ils soient inconnus aux autres Mondes qui les touchent, ils ne laissent pas d'être fort contens d'eux-mêmes. Ce sont eux sans doute dont on ne découvre les petits Soleils qu'avec des Lunettes d'approche, & qui sont en une quantité si prodigieuse. Enfin tous ces Tourbillons

s'ajustent les uns avec les autres le mieux qu'il est possible ; & comme il faut que chacun tourne autour de son Soleil sans changer de place, chacun prend la manière de tourner qui est la plus commode & la plus aisée dans la situation où il est. Ils s'engrènent en quelque façon les uns dans les autres comme les roues d'une Montre, & aident mutuellement leurs mouvemens. Il est pourtant vrai qu'ils agissent aussi les uns contre les autres. Chaque Monde, à ce qu'on dit, est comme un ballon qui s'étendroit si on le laissoit faire; mais il est aussi-tôt repoussé par les Mondes voisins, & il rentre en lui-même, après quoi il recommence à s'enfler, & ainsi de suite : & quelques Philosophes prétendent que les Etoiles fixes ne nous envoient cette lumière tremblante, & ne paroissent briller à reprises, que parce que leurs Tourbillons poussent perpétuellement le nôtre, & en sont perpétuellement repoussés.

J'aime fort toutes ces idées-là, dit la Marquise. J'aime ces ballons qui s'enflent & se désenflent à chaque moment, & ces Mondes qui se combattent toujours ; & sur-tout j'aime à voir comment ce combat fait entr'eux un

commerce de lumière, qui apparemment est le seul qu'ils puissent avoir.

Non, non, repris-je, ce n'est pas le seul: Les Mondes voisins nous envoient quelquefois visiter, & même assez magnifiquement. Il nous en vient des Comètes qui sont ornées, ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe vénérable, ou d'une queue majestueuse.

Ah! quels Députés, dit-elle en riant! On se passeroit bien de leur visite, elle ne sert qu'à faire peur. Ils ne font peur qu'aux enfans, repliquai-je, à cause de leur équipage extraordinaire; mais les enfans sont en grand nombre. Les Comètes ne sont que des Planètes qui appartiennent à un Tourbillon voisin. Elles avoient leur mouvement vers ses extrémités; mais ce Tourbillon étant peut-être différemment pressé par ceux qui l'environnent, est plus rond par en-haut, & plus plat par en-bas, & c'est par en-bas qu'il nous regarde. Ces Planètes qui auront commencé vers le haut à se mouvoir en cercle, ne prévoyoient pas qu'en bas le Tourbillon leur manqueroit, parce qu'il est là comme écrasé; & pour continuer leur mouvement circulaire, il faut nécessai-

rement qu'elles entrent dans un autre Tourbillon, que je ſuppoſe qui eſt le nôtre, & qu'elles en occupent les extrémités. Auſſi ſont-elles toujours fort élevées à notre égard; on peut croire qu'elles marchent au-deſſus de Saturne. Il eſt néceſſaire, vû la prodigieuſe diſtance des Etoiles fixes, que depuis Saturne juſqu'aux extrémités de notre Tourbillon, il y ait un grand eſpace vuide & ſans Planètes. Nos ennemis nous reprochent l'inutilité de ce grand eſpace. Qu'ils ne s'inquiètent plus, nous en avons trouvé l'uſage; c'eſt l'appartement des Planètes étrangères qui entrent dans notre Monde.

J'entends, dit-elle. Nous ne leur permettons pas d'entrer juſques dans le cœur de notre Tourbillon, & de ſe mêler avec nos Planètes; nous les recevons comme le Grand Seigneur reçoit les Ambaſſadeurs qu'on lui envoie. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Conſtantinople, mais ſeulement dans un Fauxbourg de la Ville. Nous avons encore cela de commun avec les Ottomans, repris-je, qu'ils reçoivent des Ambaſſadeurs ſans en renvoyer, & que nous ne renvoyons point de nos Planètes aux Mondes voiſins.

A en juger par toutes ces choſes, repliqua-t-elle, nous ſommes bien fiers. Cependant je ne ſais pas trop encore ce que j'en dois croire. Ces Planètes étrangères ont un air bien menaçant avec leurs queues & leurs barbes, & peut-être on nous les envoie pour nous inſulter; au lieu que les nôtres, qui ne ſont pas faites de la même manière, ne feroient pas ſi propres à ſe faire craindre quand elles iroient dans les autres Mondes.

Les queues & les barbes, répondis-je, ne ſont que de pures apparences. Les Planètes étrangères ne diffèrent en rien des nôtres; mais en entrant dans notre Tourbillon, elles prennent la queue ou la barbe par une certaine ſorte d'illumination qu'elles reçoivent du Soleil, & qui entre nous n'a pas encore été trop bien expliquée: mais toujours on eſt ſûr qu'il ne s'agit que d'une eſpèce d'illumination; on la devinera quand on pourra. Je voudrois donc bien, reprit-elle, que notre Saturne allât prendre une queue ou une barbe dans quelqu'autre Tourbillon, & y répandre l'effroi; & qu'enſuite ayant mis bas cet accompagnement terrible, il revînt ſe ranger ici avec les autres

Planètes à ses fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour lui, répondis-je, qu'il ne sorte point de notre Tourbillon. Je vous ai dit le choc qui se fait à l'endroit où deux Tourbillons se poussent & se repoussent l'un l'autre ; je crois que dans ce pays-là une pauvre Planète est agitée assez rudement, & que ses Habitans ne s'en portent pas mieux. Nous croyons, nous autres, être bien malheureux quand il nous paroît une Comète ; c'est la Comète elle-même qui est bien malheureuse. Je ne le crois point, dit la Marquise ; elle nous apporte tous ses Habitans en bonne santé. Rien n'est si divertissant que de changer ainsi de Tourbillon. Nous qui ne sortons jamais du nôtre, nous menons une vie assez ennuyeuse. Si les Habitans d'une Comète ont assez d'esprit pour prévoir le temps de leur passage dans notre Monde, ceux qui ont déjà fait le voyage, annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirez bientôt une Planète qui a un grand anneau autour d'elle, disent-ils peut être, en parlant de Saturne. Vous en verrez un autre qui en a quatre petites qui la suivent. Peut-être même y a-t-il des gens destinés à observer le mo-

ment où ils entrent dans notre Monde, & qui crient aussi-tôt, *Nouveau Soleil, Nouveau Soleil*, comme ces Matelots qui crient *Terre, Terre.*

Il ne faut donc plus songer, lui dis-je, à vous donner de la pitié pour les Habitans d'une Comète; mais j'espère du moins que vous plaindrez ceux qui vivent dans un Tourbillon dont le Soleil vient à s'éteindre, & qui demeurent dans une nuit éternelle. Quoi, s'écria-t-elle, des Soleils s'éteignent ? Oui, sans doute, répondis-je. Les Anciens ont vu dans le Ciel des Etoiles fixes que nous n'y voyons plus. Ces Soleils ont perdu leur lumière : grande désolation assurément dans tout le Tourbillon, mortalité générale sur toutes les Planètes; car que faire sans Soleil ? Cette idée est trop funeste, reprit-elle. N'y auroit-il pas moyen de me l'épargner ? Je vous dirai, si vous voulez, répondis-je, ce que disent de fort habiles gens, que les Etoiles fixes qui ont disparu ne sont pas pour cela éteintes; que ce sont des Soleils qui ne le sont qu'à demi, c'est-à dire, qui ont une moitié obscure, & l'autre lumineuse; que comme ils tournent sur eux-mêmes, tantôt ils nous présentent la moitié lumineuse, tantôt

la moitié obſcure, & qu'alors nous ne les voyons plus. Selon toutes les apparences, la cinquième Lune de Saturne eſt faite ainſi; car pendant une partie de ſa révolution, on la perd abſolument de vue, & ce n'eſt pas qu'elle ſoit alors plus éloignée de la Terre; au contraire elle en eſt quelquefois plus proche que dans d'autres temps où elle ſe laiſſe voir: & quoique cette Lune ſoit une Planète qui naturellement ne tire pas à conſéquence pour un Soleil, on peut fort bien imaginer un Soleil qui ſoit en partie couvert de taches fixes, au lieu que le nôtre n'en a que de paſſagères. Je prendrois bien, pour vous obliger, cette opinion-là, qui eſt plus douce que l'autre: mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines Etoiles qui ont des temps réglés pour paroître & pour diſparoître, ainſi qu'on a commencé à s'en appercevoir; autrement les demi-Soleils ne peuvent pas ſubſiſter. Mais que dirons-nous des Etoiles qui diſparoiſſent, & ne ſe remontrent pas après le temps pendant lequel elles auroient dû aſſurément achever de tourner ſur elles-mêmes? Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce ſoient des demi-Soleils; cependant je ferai

encore un effort en votre faveur. Ces Soleils ne se seront pas éteints; ils se seront seulement enfoncés dans la profondeur immense du Ciel, & nous ne pouvons plus les voir: en ce cas le Tourbillon aura suivi son Soleil, & tout s'y portera bien. Il est vrai que la plus grande partie des Etoiles fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous; car en d'autres temps elles devroient s'en rapprocher, & nous les verrions tantôt plus grandes, tantôt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous supposerons qu'il n'y a que quelques petits Tourbillons plus légers & plus agiles qui se glissent entre les autres, & font de certains tours, au bout desquels ils reviennent, tandis que le gros des Tourbillons demeure immobile; mais voici un étrange malheur. Il y a des Etoiles fixes qui passent beaucoup de temps à ne faire que paroître & disparoître, & enfin disparoissent entièrement. Des demi-Soleils reparoîtroient dans des temps réglés; des Soleils qui s'enfonceroient dans le Ciel, ne disparoîtroient qu'une fois, pour ne reparoître de long-temps. Prenez votre résolution, Madame, avec courage; il faut que ces Etoiles soient des Soleils qui s'obs-

curciſſent aſſez pour ceſſer d'être viſibles à nos yeux, & enſuite ſe rallument, & à la fin s'éteignent tout-à-fait. Comment un Soleil peut-il s'obſcurcir & s'éteindre, dit la Marquiſe, lui qui eſt en lui même une ſource de lumière? Le plus aiſément du monde, ſelon Deſcartes, répondis-je. Il ſuppoſe que les taches de notre Soleil étant ou des écumes ou des brouillards, elles peuvent s'épaiſſir, ſe mettre pluſieurs enſemble, s'accrocher les unes aux autres; enſuite elles iront juſqu'à former autour du Soleil une croûte qui s'augmentera toujours, & adieu le Soleil. Si le Soleil eſt un feu attaché à une matière ſolide qui le nourrit, nous n'en ſommes pas mieux; la matière ſolide ſe conſumera. Nous l'avons déjà même échappé belle, dit-on. Le Soleil a été très-pâle pendant des années entières, pendant celle, par exemple, qui ſuivit la mort de Céſar. C'étoit la croûte qui commençoit à ſe faire; la force du Soleil la rompit & la diſſipa: mais ſi elle eût continué, nous étions perdus. Vous me faites trembler, dit la Marquiſe. Préſentement que je ſais les conſéquences de la pâleur du Soleil; je crois qu'au lieu d'aller voir les matins à mon miroir ſi je ne ſuis point pâle, j'irai voir

voir au Ciel ſi le Soleil ne l'eſt point lui-même. Ah! Madame, répondis-je, raſſurez-vous; il faut du temps pour ruiner un Monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du temps. Je vous l'avoue repris-je. Toute cette maſſe immenſe de matière qui compoſe l'Univers, eſt dans un mouvement perpétuel, dont aucune de ſes parties n'eſt entièrement exempte; & dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiez point: il faut qu'il arrive des changemens, ſoit lents, ſoit prompts, mais toujours dans des temps proportionnés à l'effet. Les Anciens étoient plaiſans de s'imaginer que les Corps céleſtes étoient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avoient pas encore vu changer. Avoient-ils eu le loiſir de s'en aſſurer par l'expérience? Les Anciens étoient jeunes auprès de nous. Si les roſes qui ne durent qu'un jour faiſoient des hiſtoires, & ſe laiſſoient des mémoires les unes aux autres, les premières auroient fait le portrait de leur Jardinier d'une certaine façon, & de plus de quinze mille âges de roſes; les autres qui l'auroient encore laiſſé à celles qui les devoient ſuivre, n'y auroient rien changé. Sur cela elles diroient: *Nous avons toujours vu le même Jardinier;*

de mémoire de rose on n'a vu que lui ; il a toujours été fait comme il est : assurément il ne meurt point comme nous, il ne change seulement pas. Le raisonnement des roses seroit-il bon ? Il auroit pourtant plus de fondement que celui que faisoient les Anciens sur les Corps célestes ; & quand même il ne seroit arrivé aucun changement dans les Cieux jusqu'à aujourd'hui, quand ils paroîtroient marquer qu'ils seroient faits pour durer toujours sans aucune altération, je ne les en croirois pas encore ; j'attendrois une plus longue expérience. Devons-nous établir notre durée, qui n'est que d'un instant, pour la mesure de quelqu'autre ? Seroit-ce à dire que ce qui auroit duré cent mille fois plus que nous, dût toujours durer ? On n'est pas si aisément éternel. Il faudroit qu'une chose eût passé bien des âges d'hommes mis bout à bout, pour commencer à donner quelque signe d'immortalité. Vraiment, dit la Marquise, je vois les Mondes bien éloignés d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferois seulement pas l'honneur de les comparer à ce Jardinier qui dure tant à l'égard des roses ; ils ne sont que comme les roses même qui naissent & qui meurent dans un jardin les unes après les autres : car je m'attends bien que s'il dis-

paroît des Etoiles anciennes, il en paroît de nouvelles ; il faut que l'eſpèce ſe répare. Il n'eſt pas à craindre qu'elle périſſe, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne ſont que des Soleils qui ſe rapprochent de nous, après avoir été long-temps perdus pour nous dans la profondeur du Ciel. D'autres vous diront que ce ſont des Soleils qui ſe ſont dégagés de cette croûte obſcure qui commençoit à les environner. Je crois aiſément que tout cela peut être, mais je crois auſſi que l'Univers peut avoir été fait de ſorte qu'il s'y formera de temps en temps des Soleils nouveaux. Pourquoi la matière propre à faire un Soleil ne pourra-t-elle pas, après avoir été diſperſée en pluſieurs endroits différens, ſe ramaſſer à la longue en un certain lieu, & y jetter les fondemens d'un nouveau Monde ? J'ai d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions, qu'elles répondent mieux à la haute idée que j'ai des Ouvrages de la Nature. N'auroit-elle le pouvoir que de faire naître & mourir des Planètes ou des Animaux par une révolution continuelle? Je ſuis perſuadé, & vous l'êtes déjà auſſi, qu'elle met en uſage ce même pouvoir ſur les Mondes, & qu'il

ne lui en coûte pas davantage. Mais nous avons ſur cela plus que de ſimples conjectures. Le fait eſt que depuis près de cent ans que l'on voit avec les Lunettes un Ciel tout nouveau, & inconnu aux Anciens, il n'y a pas beaucoup de Conſtellations où il ne ſoit arrivé quelque changement ſenſible; & c'eſt dans la voie de lait qu'on en remarque le plus, comme ſi dans cette fourmillière de petits Mondes il régnoit plus de mouvement & d'inquiétude. De bonne foi, dit la Marquiſe, je trouve à préſent les Mondes, les Cieux & les Corps céleſtes ſi ſujets au changement, que m'en voilà tout-à-fait revenue. Revenons-en encore mieux, ſi vous m'en croyez, repliquai-je; n'en parlons plus: auſſi-bien, vous voilà arrivée à la dernière voûte des Cieux; & pour vous dire s'il y a encore des Etoiles au-delà, il faudroit être plus habile que je ne ſuis. Mettez-y encore des Mondes, n'y en mettez pas, cela dépend de vous. C'eſt proprement l'Empire des Philoſophes, que ces grands Pays inviſibles qui peuvent être ou n'être pas ſi on veut, ou être tels que l'on veut. Il me ſuffit d'avoir mené votre eſprit auſſi loin que vont vos yeux.

Quoi s'écria-t-elle, j'ai dans la tête

tout le syſtême de l'Univers! Je ſuis ſavante! Oui, repliquai-je; vous l'êtes aſſez raiſonablement, & vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit, dès que l'envie vous en prendra. Je vous demande ſeulement pour récompenſe de mes peines, de ne voir jamais le Soleil, ni le Ciel, ni les Etoiles, ſans ſonger à moi.

Puiſque j'ai rendu compte de ces Entretiens au Public, je crois ne lui devoir plus rien cacher ſur cette matière. Je publierai un nouvel Entretien qui vint long-temps après les autres, mais qui fut préciſément de la même eſpèce. Il portera le nom de Soir, puiſque les autres l'ont porté; il vaut mieux que tout ſoit ſous le même titre.

SIXIEME SOIR.

Nouvelles pensées qui confirment celles des Entretiens précédens. Dernières Découvertes qui ont été faites dans le Ciel.

Il y avoit long-temps que nous ne parlions plus des Mondes, Madame L. M. D. G. & moi, & nous commencions même à oublier que nous en eussions jamais parlé, lorsque j'allai un jour chez elle, & y entrai justement comme deux hommes d'esprit & assez connus dans le Monde en sortoient. Vous voyez bien, me dit-elle aussi-tôt qu'elle me vit, quelle visite je viens de recevoir; je vous avouerai qu'elle m'a laissée avec quelque soupçon que vous pourriez bien m'avoir gâté l'esprit. Je serois bien glorieux, lui répondis-je, d'avoir eu tant de pouvoir sur vous; je ne crois pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. Je crains pourtant que vous ne l'ayiez fait, reprit-elle. Je ne sais comment la conversation s'est tournée sur les Mondes, avec ces deux hommes qui viennent de sortir; peut-être ont-ils

amené ce discours malicieusement. Je n'ai pas manqué de leur dire aussi-tôt que toutes les Planètes étoient habitées. L'un d'eux m'a dit qu'il étoit fort persuadé que je ne le croyois pas: moi, avec toute la naïveté possible, je lui ai soutenu que je le croyois; il a toujours pris cela pour une feinte d'une personne qui vouloit se divertir, & j'ai cru que ce qui le rendoit si opiniâtre à ne me pas croire moi-même sur mes sentimens, c'est qu'il m'estimoit trop pour s'imaginer que je fusse capable d'une opinion si extravagante. Pour l'autre qui ne m'estime pas tant, il m'a cru sur ma parole. Pourquoi m'avez-vous entêtée d'une chose que les gens qui m'estiment ne peuvent pas croire que je soutienne sérieusement? Mais, Madame, lui répondis-je, pourquoi la souteniez-vous sérieusement avec des gens que je suis sûr qui n'entreroient dans aucun raisonnement qui fût un peu sérieux? Est-ce ainsi qu'il faut commettre les Habitans des Planètes? Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui les croyons, & ne divulguons pas nos mystères dans le Peuple. Comment, s'écria-t-elle, appellez-vous Peuple les deux hommes qui sortent d'ici? Ils ont bien de l'esprit,

repliquai-je, mais ils ne raiſonnent jamais. Les raiſonneurs qui ſont gens durs, les appelleront Peuple ſans difficulté. D'autre part, ces gens-ci s'en vengent en tournant les raiſonneurs en ridicule; & c'eſt, ce me ſemble, un ordre très-bien établi que chaque eſpèce mépriſe ce qui lui manque. Il faudroit, s'il étoit poſſible, s'accommoder à chacune; il eût bien mieux valu plaiſanter des Habitans des Planètes avec ces deux hommes que vous venez de voir, puiſqu'ils ſavent plaiſanter, que d'en raiſonner, puiſqu'ils ne le ſavent pas faire. Vous en ſeriez ſortie avec leur eſtime, & les Planètes n'y auroient pas perdu un ſeul de leurs Habitans. Trahir la vérité! dit la Marquiſe; vous n'avez point de conſcience. Je vous avoue, répondis-je, que je n'ai pas un grand zèle pour ces vérités-là, & que je les ſacrifie volontiers aux moindres commodités de la ſociété. Je vois, par exemple, à quoi il tient, & à quoi il tiendra toujours que l'opinion des Habitans des Planètes ne paſſe pour auſſi vraiſemblable qu'elle l'eſt. Les Planètes ſe préſentent toujours aux yeux comme des Corps qui jettent de la lumière, & non point comme de grandes campagnes ou de grandes

grandes prairies. Nous croirions bien que des prairies & des campagnes seroient habitées; mais des Corps lumineux, il n'y a pas moyen. La raison a beau venir nous dire qu'il y a dans les Planètes de campagnes, des prairies; la raison vient trop tard, le premier coup-d'œil a fait son effet sur nous avant elle; nous ne la voulons plus écouter. Les Planètes ne sont que des Corps lumineux; & puis comment seroient faits leurs Habitans? Il faudroit que notre imagination nous représentât aussi-tôt leurs figures, elle ne le peut pas; c'est le plus court de croire qu'ils ne sont point. Voudriez vous que pour établir les Habitans des Planètes, dont les intérêts me touchent d'assez loin, j'allasse attaquer ces redoutables Puissances qu'on appelle les sens & l'imagination? Il faudroit bien du courage pour cette entreprise; on ne persuade pas facilement aux hommes de mettre leur raison en la place de leurs yeux. Je vois quelquefois bien des gens assez raisonnables pour vouloir bien croire, après mille preuves, que les Planètes sont des Terres; mais ils ne le croient pas de la même façon qu'ils le croiroient, s'ils ne les avoient pas vues sous une appa-

rence différente ; il leur ſouvient toujours de la premiere idée qu'ils en ont priſe, & ils n'en reviennent pas bien. Ce ſont ces gens-là qui, en croyant notre opinion, ſemblent cependant lui faire grace, & ne la favoriſer qu'à cauſe d'un certain plaiſir que leur fait ſa ſingularité.

Eh quoi! interrompit-elle, n'en eſt-ce pas aſſez pour une opinion qui n'eſt que vraiſemblable? Vous ſeriez bien étonnée, repris je, ſi je vous diſois que le terme de vraiſemblance eſt aſſez modeſte. Eſt-il ſimplement vraiſemblable qu'Alexandre ait été? Vous vous en tenez fort ſûre, & ſur quoi eſt fondée cette certitude? Sur ce que vous en avez toutes les preuves que vous pouvez ſouhaiter en pareille matière, & qu'il ne ſe préſente pas le moindre ſujet de douter, qui ſuſpende & qui arrête votre eſprit; car du reſte vous n'avez jamais vu Alexandre, & vous n'avez pas de démonſtration mathématique qu'il ait dû être. Mais que direz-vous, ſi les Habitans des Planètes étoient à-peu-près dans le même cas? On ne ſauroit vous les faire voir, & vous ne pouvez pas demander qu'on vous les démontre comme l'on feroit une affaire de mathématique : mais

toutes les preuves qu'on peut souhaiter d'une pareille chose, vous les avez; la ressemblance entière des Planètes avec la Terre qui est habitée, l'impossibilité d'imaginer aucun autre usage pour lequel elles eussent été faites, la fécondité & la magnificence de la Nature, de certains égards qu'elle paroît avoir eus pour les besoins de leurs Habitans, comme d'avoir donné des Lunes aux Planètes éloignées du Soleil, & plus de Lunes aux plus éloignées : &, ce qui est très-important, tout est de ce côté-là, & rien du tout de l'autre; & vous ne sauriez imaginer le moindre sujet de doute, si vous ne reprenez les yeux & l'esprit du Peuple. Enfin supposé qu'ils soient, ces Habitans des Planètes, ils ne sauroient se déclarer par plus de marques, & par des marques plus sensibles; & après cela, c'est à vous à voir si vous ne les voulez traiter que de chose purement vraisemblable. Mais vous ne voudriez pas, reprit-elle, que cela me parût aussi certain qu'il me le paroît qu'Alexandre a été? Non pas tout-à-fait, répondis-je; car quoique nous ayons sur les Habitans des Planètes autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la

ſituation où nous ſommes, le nombre de ces preuves n'eſt pourtant pas grand. Je m'en vais renoncer aux Habitans des Planètes, interrompit-elle, car je ne ſais plus en quel rang les mettre dans mon eſprit : ils ne ſont pas tout-à-fait certains, ils ſont plus que vraiſemblables; cela m'embarraſſe trop. Ah! Madame, repliquai-je, ne vous découragez pas. Les Horloges les plus communes & les plus groſſières marquent les heures ; il n'y a que celles qui ſont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De même les eſprits ordinaires ſentent bien la différence d'une ſimple vraiſemblance à une certitude entière ; mais il n'y a que les eſprits fins qui ſentent le plus ou le moins de certitude ou de vraiſemblance, & qui en marquent, pour ainſi dire, les minutes par leur ſentiment. Placez les Habitans des Planètes un peu au-deſſous d'Alexandre, mais au-deſſus de je ne ſais combien de points d'hiſtoires qui ne ſont pas tout-à fait prouvés : je crois qu'ils ſeront bien là. J'aime l'ordre, dit-elle, & vous me faites plaiſir d'arranger mes idées ; mais pourquoi n'avez-vous pas déja pris ce ſoin-là ? Parce que, quand vous croirez les Habitans des

Planètes un peu plus ou un peu moins qu'ils ne méritent, il n'y aura pas grand mal, répondis-je. Je suis sûr que vous ne croyez pas le mouvement de la Terre autant qu'il devroit être cru ; en êtes-vous beaucoup à plaindre ? Oh ! pour cela, reprit-elle, j'en fais bien mon devoir, vous n'avez rien à me reprocher ; je crois fermement que la Terre tourne. Je ne vous ai pourtant pas dit la meilleure raison qui le prouve, repliquai-je. Ah ! s'écria-t-elle, c'est une trahison de m'avoir fait croire les choses avec de foibles preuves. Vous ne me jugiez donc pas digne de croire sur de bonnes raisons ? Je ne vous prouvois les choses, répondis-je, qu'avec de petits raisonnemens doux, & accommodés à votre usage ; en eussé-je employé d'aussi solides & d'aussi robustes, que si j'avois eu à attaquer un Docteur ? Oui, dit-elle ; prenez-moi présentement pour un Docteur, & voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la Terre.

Volontiers, repris-je ; la voici. Elle me plaît fort, peut-être parce que je crois l'avoir trouvée ; cependant elle est si bonne & si naturelle, que je n'oserois m'assurer d'en être l'Inventeur. Il

eſt toujours ſûr qu'un Savant entêté qui y voudroit répondre, ſeroit réduit à parler beaucoup ; ce qui eſt la ſeule manière dont un Savant puiſſe être confondu. Il faut, ou que tous les Corps céleſtes tournent en vingt-quatre heures autour de la Terre, ou que la Terre, tournant ſur elle-même en vingt-quatre heures, attribue ce mouvement à tous les Corps céleſtes. Mais qu'ils aient réellement cette révolution de vingt-quatre heures autour de la Terre, c'eſt bien la choſe du monde où il y a le moins d'apparence, quoique l'abſurdité n'en ſaute pas d'abord aux yeux. Toutes les Planètes font certainement leurs grandes révolutions autour du Soleil : mais ces révolutions ſont inégales entr'elles, ſelon les diſtances où les Planètes ſont du Soleil ; les plus éloignées font leurs cours en plus de temps, ce qui eſt fort naturel. Cet ordre s'obſerve même entre les petites Planètes ſubalternes qui tournent autour d'une grande. Les quatre Lunes de Jupiter, les cinq de Saturne, font leurs cercles en plus ou moins de temps autour de leur grande Planète, ſelon qu'elles en ſont plus ou moins éloignées. De plus, il eſt ſûr que les Planètes ont des mouve-

mens sur leurs propres centres; ces mouvemens sont encore inégaux : on ne sait pas bien sur quoi se règle cette inégalité; si c'est ou sur la différente grosseur des Planètes, ou sur leur différente solidité, ou sur la différente vîtesse des Tourbillons particuliers qui les enferment, & des matières liquides où elles sont portées : mais enfin l'inégalité est très-certaine; & en général tel est l'ordre de la Nature, que tout ce qui est commun à plusieurs choses, se trouve en même temps varié par des différences particulières.

Je vous entends, interrompit la Marquise, & je crois que vous avez raison. Oui, je suis de votre avis : si les Planètes tournoient autour de la Terre, elles tourneroient en des temps inégaux selon leurs distances, ainsi qu'elles font autour du Soleil; n'est-ce pas ce que vous voulez me dire ? Justement, Madame, repris-je; leurs distances inégales à l'égard de la Terre, devroient produire des différences dans ce mouvement prétendu autour de la Terre; & les Etoiles fixes, qui sont si prodigieusement éloignées de nous, si fort élevées au-dessus de tout ce qui pourroit prendre autour de nous un mouvement général, du moins situées en lieu où ce

mouvement devroit être fort affoibli ; n'y auroit-il pas bien de l'apparence qu'elles ne tourneroient pas autour de nous en vingt-quatre heures, comme la Lune qui en eſt ſi proche ? Les Comètes qui ſont étrangères dans notre Tourbillon, qui y tiennent des routes ſi différentes les unes des autres, qui ont auſſi des vîteſſes ſi différentes, ne devroient-elles pas être diſpenſées de tourner toutes autour de nous dans ce même temps de vingt-quatre heures ? Mais non ; Planètes, Etoiles fixes, Comètes, tout tournera en vingt-quatre heures autour de la Terre. Encore, s'il y avoit dans ces mouvemens quelques minutes de différence, on pourroit s'en contenter : mais ils feront tous de la plus exacte égalité, ou plutôt de la ſeule égalité exacte qui ſoit au monde ; pas une minute de plus ou de moins. En vérité, cela doit être étrangement ſuſpect.

Oh ! dit la Marquiſe, puiſqu'il eſt poſſible que cette grande égalité ne ſoit que dans notre imagination, je me tiens fort ſûre qu'elle n'eſt point hors de là. Je ſuis bien aiſe qu'une choſe qui n'eſt point du génie de la Nature, retombe entièrement ſur nous, & qu'elle

en ſoit déchargée, quoique ce ſoit à nos dépens. Pour moi, repris-je, je ſuis ſi ennemi de l'égalité parfaite, que je ne trouve pas bon que tous les tours que la Terre fait chaque jour ſur elle-même, ſoient préciſément de vingt-quatre heures, & toujours égaux les uns aux autres; j'aurois aſſez d'inclination à croire qu'il y a des différences. Des différences! s'écria-t-elle; & nos Pendules ne marquent-elles pas une entière égalité? Oh! répondis-je, je récuſe les Pendules; elles ne peuvent pas elles-mêmes être tout-à-fait juſtes; & quelquefois qu'elles le feront en marquant qu'un tour de vingt-quatre heures ſera plus long ou plus court qu'un autre, on aimera mieux les croire déréglées, que de ſoupçonner la Terre de quelque irrégularité dans ſes révolutions. Voilà un plaiſant reſpect qu'on a pour elle; je ne me fierois guère plus à la Terre qu'à une Pendule: les mêmes choſes à-peu-près qui dérégleront l'une, dérégleront l'autre; je crois ſeulement qu'il faut plus de temps à la Terre qu'à une Pendule pour ſe dérégler ſenſiblement; c'eſt tout l'avantage qu'on lui peut accorder. Ne pourroit-elle pas peu-à-peu s'approcher du So-

leil ? Et alors se trouvant dans un endroit où la matière seroit plus agitée & le mouvement plus rapide, elle feroit en moins de temps sa double révolution & autour du Soleil, & autour d'elle-même. Les années seroient plus courtes, & les jours aussi ; mais on ne pourroit s'en appercevoir, parce qu'on ne laisseroit pas de partager toujours les années en trois cents soixante-cinq jours, & les jours en vingt-quatre heures. Ainsi sans vivre plus que nous ne vivons présentement, on vivroit plus d'années; & au contraire, que la Terre s'éloigne du Soleil, on vivra moins d'années que nous, & on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'apparence, dit-elle, que quand cela seroit, de longues suites de siècles ne produiroient que de bien petites différences. J'en conviens, répondis-je; la conduite de la Nature n'est pas brusque, & sa méthode est d'amener tout par des degrés qui ne sont sensibles que dans les changemens fort prompts & fort aisés. Nous ne sommes presque capables de nous appercevoir que de celui des Saisons ; pour les autres qui se font avec une certaine lenteur, ils ne manquent guère de nous échapper. Cependant tout est

dans un branle perpétuel, & par conséquent tout change; & il n'y a pas jusqu'à une certaine Demoiselle que l'on a vue dans la Lune avec des Lunettes, il y a peut-être quarante ans, qui ne soit considérablement vieillie. Elle avoit un assez beau visage; ses joues se sont enfoncées, son nez s'est alongé, son front & son menton se sont avancés, de sorte que tous ses agrémens sont évanouis, & que l'on craint même pour ses jours.

Que me contez-vous là, interrompit la Marquise? Ce n'est point une plaisanterie, repris-je. On appercevoit dans la Lune une figure particulière, qui avoit de l'air d'une tête de femme qui sortoit d'entre des Rochers, & il est arrivé du changement dans cet endroit-là. Il est tombé quelques morceaux de Montagnes, & ils ont laissé à découvert trois pointes qui ne peuvent plus servir qu'à composer un front, un nez & un menton de vieille. Ne semble-t-il pas, dit-elle, qu'il y ait une destinée malicieuse qui en veuille particulièrement à la beauté? Ç'a été justement cette tête de Demoiselle, qu'elle a été attaquer sur toute la Lune. Peut-être qu'en récompense, repliquai-je, les change-

mens qui arrivent ſur notre Terre embelliſſent quelque viſage que les gens de la Lune y voient : j'entends quelque viſage à la manière de la Lune ; car chacun tranſporte ſur les objets les idées dont il eſt rempli. Nos Aſtronomes voient ſur la Lune des viſages de Demoiſelles ; il pourroit être que des Femmes qui obſerveroient, y verroient de beaux viſages d'Hommes. Moi, Madame, je ne ſais ſi je ne vous y verrois point. J'avoue, dit-elle, que je ne pourrois pas me défendre d'être obligée à qui me trouveroit-là : mais je retourne à ce que vous me diſiez tout à-l'heure ; arrive-t-il ſur la Terre des changemens conſidérables ?

Il y a beaucoup d'apparence, répondis-je, qu'il y en eſt arrivé. Pluſieurs Montagnes élevées & fort éloignées de la Mer, ont de grands lits de coquillages, qui marquent néceſſairement que l'eau les a autrefois couvertes. Souvent aſſez loin encore de la Mer, on trouve des pierres où ſont des Poiſſons pétrifiés. Qui peut les avoir mis là, ſi la Mer n'y a pas été ? Les Fables diſent qu'Hercule ſépara avec ſes deux mains deux Montagnes nommées Calpé & Abila, qui étant ſituées entre

l'Afrique & l'Espagne, arrêtoient l'Océan; & qu'aussi-tôt la Mer entra avec violence dans les Terres, & fit ce grand Golfe qu'on appelle la Méditerranée. Les Fables ne sont point tout-à-fait des Fables; ce sont des Histoires des temps reculés, mais qui ont été défigurées, ou par l'ignorance des Peuples, ou par l'amour qu'ils avoient pour le merveilleux, très-anciennes maladies des Hommes. Qu'Hercule ait séparé deux Montagnes avec ses deux mains, cela n'est pas trop croyable: mais que du temps de quelque Hercule, car il y en a cinquante, l'Océan ait enfoncé deux Montagnes plus foibles que les autres, peut-être à l'aide de quelque tremblement de Terre, & se soit jetté entre l'Europe & l'Afrique, je le croirois sans beaucoup de peine. Ce fut alors une belle Tache que les Habitans de la Lune virent paroître tout-à-coup sur notre Terre; car vous savez, Madame, que les Mers sont des Taches. Du moins l'opinion commune est que la Sicile a été séparée de l'Italie, & Cypre de la Syrie; il s'est quelquefois formé de nouvelles Isles dans la Mer; des tremblemens de Terre ont abymé des Montagnes, en ont fait naître d'autres, & ont changé le cours

des Rivières. Les Philosophes nous font craindre que le Royaume de Naples & la Sicile, qui sont des Terres appuyées sur de grandes voûtes souterreines remplies de soufre, ne fondent quelque jour, quand les voûtes ne seront plus assez fortes pour résister aux feux qu'elles renferment, & qu'elles exhalent présentement par des soupiraux tels que le Vésuve & l'Etna. En voilà assez pour diversifier un peu le Spectacle que nous donnons aux Gens de la Lune.

J'aimerois bien mieux, dit la Marquise, que nous les ennuyassions en leur donnant toujours le même, que de les divertir par des Provinces abymées.

Cela ne seroit encore rien, repris-je, en comparaison de ce qui se passe dans Jupiter. Il paroît sur sa surface comme des bandes dont il seroit enveloppé, & que l'on distingue les unes des autres, ou des intervalles qui sont entr'elles, par des différens degrés de clarté ou d'obscurité. Ce sont des Terres & des Mers, ou enfin de grandes parties de la surface de Jupiter, aussi différentes entr'elles. Tantôt ces bandes s'étrécissent, tantôt elles s'élargissent; elles s'interrompent quelquefois, & se réu-

nissent ensuite ; il s'en forme de nouvelles en divers endroits, & il s'en efface : & tous ces changemens, qui ne sont sensibles qu'à nos meilleures Lunettes, sont en eux-mêmes beaucoup plus considérables, que si notre Océan inondoit toute la Terre ferme, & laissoit en sa place de nouveaux Continens. A moins que les Habitans de Jupiter ne soient Amphibies, & qu'ils ne vivent également sur la Terre & dans l'Eau, je ne sais pas trop bien ce qu'ils deviennent. On voit aussi sur la surface de Mars de grands changemens, & même d'un mois à l'autre. En aussi peu de temps, des Mers couvrent de grands Continents, ou se retirent par un flux & reflux infiniment plus violent que le nôtre ; ou du moins c'est quelque chose d'équivalent. Notre Planète est bien tranquille auprès de ces deux là, & nous avons grand sujet de nous en louer, & encore plus s'il est vrai qu'il y ait eu dans Jupiter des Pays grands comme toute l'Europe embrasés. Embrasés ! s'écria la Marquise. Vraiment ce seroit-là une nouvelle considérable ! Très-considérable, répondis-je. On a vu dans Jupiter, il y a peut-être vingt ans, une longue lumière plus éclatante

que le reste de la Planète. Nous avons eu ici des Déluges, mais rarement; peut-être que dans Jupiter ils ont rarement aussi de grands Incendies, sans préjudice des Déluges qui y sont communs. Mais quoi qu'il en soit, cette lumière de Jupiter n'est nullement comparable à une autre, qui, selon les apparences, est aussi ancienne que le Monde, & que l'on n'avoit pourtant jamais vue. Comment une lumière fait-elle pour se cacher, dit-elle? il faut pour cela une adresse singulière.

Celle-là, repris-je, ne paroît que dans le temps des Crépuscules, de sorte que le plus souvent ils sont assez longs & assez forts pour la couvrir; & que quand ils peuvent la laisser paroître, ou les vapeurs de l'horison la dérobent, ou elle est si peu sensible, qu'à moins que d'être fort exact, on la prend pour les Crépuscules mêmes. Mais enfin depuis trente ans on l'a démêlée sûrement, & elle a fait quelque temps les délices des Astronomes, dont la curiosité avoit besoin d'être réveillée par quelque chose d'une espèce nouvelle. Ils eussent eu beau découvrir de nouvelles Planètes subalternes, ils n'en étoient presque plus touchés. Les deux dernières Lunes

de

de Saturne, par exemple, ne les ont pas charmés ni ravis, comme avoient fait les Satellites ou les Lunes de Jupiter ; on s'accoutume à tout. On voit donc un mois devant & après l'Equinoxe de Mars, lorſque le Soleil eſt couché & le Crépuſcule fini, une certaine lumière blanchâtre qui reſſemble à une queue de Comète. On la voit avant le lever du Soleil & avant le Crépuſcule vers l'Equinoxe de Septembre, & on la voit ſoir & matin vers le Solſtice d'Hiver. Hors de là elle ne peut, comme je viens de vous dire, ſe dégager des Crépuſcules, qui ont trop de force & de durée ; car on ſuppoſe qu'elle ſubſiſte toujours, & l'apparence y eſt toute entière. On commence à conjecturer qu'elle eſt produite par quelque grand amas de matière un peu épaiſſe qui environne le Soleil juſqu'à une certaine étendue. La plupart de ſes rayons percent cette enceinte, & viennent à nous en ligne droite ; mais il y en a qui allant donner contre la ſurface intérieure de cette matière, en ſont renvoyés vers nous, & y arrivent lorſque les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus y arriver le ſoir. Comme ces

rayons réfléchis partent de plus haut que les rayons directs, nous devons les avoir plutôt, & les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de ce que je vous avois dit, que la Lune ne devoit point avoir de Crépuscules, faute d'être environnée d'un air épais ainsi que la Terre. Elle n'y perdra rien; ses Crépuscules lui viendront de cette espèce d'Air épais qui environne le Soleil, & qui en renvoie les rayons dans des lieux où ceux qui partent directement de lui ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas aussi, dit la Marquise, des Crépuscules assurés pour toutes les Planètes, qui n'auront pas besoin d'être enveloppées chacune d'un Air grossier, puisque celui qui enveloppe le Soleil seul peut faire cet effet-là pour tout ce qu'il y a de Planètes dans le Tourbillon? Je croirois assez volontiers que la Nature, selon le penchant que je lui connois à l'économie, ne se seroit servie que de ce seul moyen. Cependant, repliquai-je, malgré cette économie, il y auroit à l'égard de notre Terre deux causes de Crépuscules, dont l'une, qui est l'Air épais du Soleil, seroit assez inutile, & ne pourroit être qu'un objet de curiosité pour les Habitans de l'Ob-

servatoire. Mais il faut tout dire : il se peut qu'il n'y ait que la Terre qui pousse hors de soi des vapeurs & des exhalaisons assez grossières pour produire des Crépuscules ; & la Nature aura eu raison de pourvoir par un moyen général aux besoins de toutes les autres Planetes, qui seront, pour ainsi dire, plus pures, & dont les évaporations seront plus subtiles. Nous sommes peut être ceux d'entre tous les Habitans des Mondes de notre Tourbillon, à qui il falloit donner à respirer l'Air le plus grossier & le plus épais. Avec quel mépris nous regarderoient les Habitans des autres Planètes, s'ils savoient cela ?

Ils auroient tort, dit la Marquise; on n'est pas à mépriser pour être enveloppé d'un Air épais, puisque le Soleil lui-même en a un qui l'enveloppe. Dites-moi, je vous prie, cet Air n'est-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avez dit autrefois qui sortoient du Soleil, & ne sert-il point à rompre la première force des rayons, qui auroit peut-être été excessive ? Je conçois que le Soleil pourroit être naturellement voilé, pour être plus proportionné à nos usages. Voilà, Madame, répondis-

je, un petit commencement de Syſtême que vous avez fait aſſez heureuſement. On y pourroit ajouter que ces vapeurs produiroient des eſpèces de pluies qui retomberoient dans le Soleil pour le rafraîchir, de la même manière que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu eſt trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive préſumer de l'adreſſe de la Nature; mais elle a une autre ſorte d'adreſſe toute particulière pour ſe dérober à nous, & on ne doit pas s'aſſurer aiſément d'avoir deviné ſa manière d'agir, ni ſes deſſeins. En fait de découvertes nouvelles, il ne ſe faut pas trop preſſer de raiſonner, quoiqu'on en ait toujours aſſez d'envie; & les vrais Philoſophes ſont comme les Eléphans, qui en marchant ne poſent jamais le ſecond pied à terre, que le premier ne ſoit bien affermi. La comparaiſon me paroît d'autant plus juſte, interrompit-elle, que le mérite de ces deux eſpèces, Eléphans & Philoſophes, ne conſiſte nullement dans les agrémens extérieurs. Je conſens que nous imitions le jugement des uns & des autres; apprenez-moi encore quelques-unes des dernières Découvertes, & je vous promets de ne point faire de Syſtême précipité.

Je viens de vous dire, répondis-je, toutes les nouvelles que je ſais du Ciel, & je ne crois pas qu'il y en ait de plus fraîches. Je ſuis bien fâché qu'elles ne ſoient pas auſſi ſurprenantes & auſſi merveilleuſes que quelques Obſervations que je liſois l'autre jour dans un Abrégé des Annales de la Chine, écrit en Latin. On voit des mille Etoiles à la fois qui tombent du Ciel dans la Mer avec un grand fracas, ou qui ſe diſſolvent & s'en vont en pluie. Cela n'a pas été vu pour une fois à la Chine ; j'ai trouvé cette Obſervation en deux temps aſſez éloignés, ſans compter une Etoile qui s'en va crever vers l'Orient comme une fuſée, toujours avec grand bruit. Il eſt fâcheux que ces ſpectacles-là ſoient réſervés pour la Chine, & que ces Pays-ci n'en aient jamais eu leur part. Il n'y a pas long-temps que tous nos Philoſophes ſe croyoient fondés en expérience, pour ſoutenir que les Cieux & tous les Corps céleſtes étoient incorruptibles & incapables de changement ; & pendant ce temps-là d'autres hommes à l'autre bout de la Terre voyoient des Etoiles ſe diſſoudre par milliers : cela eſt aſſez différent. Mais, dit-elle, n'ai je pas toujours oui-dire que les Chinois étoient de ſi grands

Aſtronomes? Il eſt vrai, repris-je; mais les Chinois y ont gagné à être ſéparés de nous par un long eſpace de Terre, comme les Grecs & les Romains à être ſéparés par une longue ſuite de ſiècles; tout éloignement eſt en droit de nous en impoſer. En vérité, je crois toujours de plus en plus qu'il y a un certain Génie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui du moins ne s'en eſt pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui eſt pas permis de ſe répandre dans une grande étendue de Terre à la fois, & que quelque fatalité lui preſcrit des bornes aſſez étroites. Jouiſſons-en tandis que nous le poſſédons: ce qu'il y a de meilleur, c'eſt qu'il ne ſe renferme pas dans les ſciences & dans les ſpéculations ſéches; il s'étend avec autant de ſuccès juſqu'aux choſes d'agrément, ſur leſquelles je doute qu'aucun Peuple nous égale. Ce ſont celles-là, Madame, auxquelles il vous appartient de vous occuper, & qui doivent compoſer toute votre Philoſophie.

HISTOIRE
DES
ORACLES.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

Il y a long-temps qu'il me tomba entre les mains un Livre Latin sur les Oracles des Payens, composé depuis peu par Monsieur Van-Dale, Docteur en Médecine, & imprimé en Hollande. Je trouvai que cet Auteur détruisoit avec assez de force ce que l'on croit communément des Oracles rendus par les Démons, & de leur cessation entière à la venue de Jésus-Christ; & tout l'Ouvrage me parut plein d'une grande connoissance de l'Antiquité, & d'une érudition très-étendue. Il me vint en pensée de le traduire, afin que les Femmes, & ceux même d'entre les Hommes qui ne lisent pas volontiers du Latin, ne fussent point privés d'une lecture si agréable & si utile. Mais je fis réflexion qu'une traduction de ce Livre ne seroit pas bonne pour l'effet que je prétendois. Monsieur Van-Dale n'a écrit que pour les Savans, & il a eu raison de négliger des agrémens dont ils ne feroient aucun cas. Il rapporte

un grand nombre de Passages qu'il cite très-fidellement, & dont il fait des Versions d'une exactitude merveilleuse lorsqu'il les prend du Grec ; il entre dans la discussion de beaucoup de points de Critique, quelquesfois peu nécessaires, mais toujours curieux. Voilà ce qu'il faut aux Gens doctes ; qui leur égayeroit tout cela par des réflexions, par des traits ou de Morale, ou même de Plaisanterie, ce seroit un soin dont ils n'auroient pas grande reconnoissance. De plus, Monsieur Van-Dale ne fait nulle difficulté d'interrompre très souvent le fil de son discours, pour y faire entrer quelqu'autre chose qui se présente ; & dans cette parenthèse-là il y enchâsse une autre parenthèse, qui même n'est peut-être pas la dernière. Il a encore raison ; car ceux pour qui il a prétendu écrire, sont faits à la fatigue en matière de lecture, & ce désordre savant ne les embarrasse pas. Mais ceux pour qui j'aurois fait une Traduction, ne s'en fussent guère accommodés, si elle eût été en cet état. Les Dames, & pour ne rien dissimuler, la plupart des Hommes de ce Pays-ci, sont bien aussi sensibles à l'agrément ou du tour, ou des expressions, ou des pensées, qu'à la solide beauté des recherches les plus exactes, ou

des discussions les plus profondes. Sur-tout, comme on est fort paresseux, on veut de l'ordre dans un Livre, pour être d'autant moins obligé à l'attention. Je n'ai donc plus songé à traduire, & j'ai cru qu'il valoit mieux, en conservant le fonds & la matière principale de l'Ouvrage, lui donner toute une autre forme. J'avoue qu'on ne peut pas pousser cette liberté plus loin que j'ai fait; j'ai changé toute la disposition du Livre; j'ai retranché tout ce qui m'a paru avoir peu d'utilité en soi, ou trop peu d'agrément pour récompenser le peu d'utilité; j'ai ajouté non-seulement tous les ornemens dont j'ai pu m'aviser, mais encore assez de choses qui prouvent ou qui éclaircissent ce qui est en question. Sur les mêmes Faits & sur les mêmes Passages que me fournissoit Monsieur Van-Dale, j'ai quelquefois raisonné autrement que lui; je ne me suis point fait un scrupule d'insérer beaucoup de raisonnemens qui ne sont que de moi; enfin j'ai refondu tout l'Ouvrage, pour le remettre dans le même état où je l'eusse mis d'abord selon mes vues particulières, si j'avois eu autant de savoir que Monsieur Van-Dale. Comme j'en suis extrêmement éloigné, j'ai pris sa Science, & j'ai hasardé de me servir de

mon esprit tel qu'il est ; je n'eusse pas manqué sans doute de prendre le sien, si j'avois eu affaire aux mêmes Gens que lui. Au cas que ceci vienne à sa connoissance, je le supplie de me pardonner la licence dont j'ai usé ; elle servira à faire voir combien son Livre est excellent, puisqu'assurément ce qui lui appartient ici paroîtra encore tout-à-fait beau, quoiqu'il ait passé par mes mains.

Au reste, j'apprends depuis peu deux choses qui ont rapport à ce Livre. La première, que j'ai prise dans les Nouvelles de la République des Lettres, est que Monsieur Moëbius, Doyen des Professeurs en Théologie à Leipsic, a entrepris de réfuter Monsieur Van-Dale. Véritablement il lui passe que les Oracles n'ont pas cessé à la venue de Jésus-Christ, ce qui est effectivement incontestable quand on a examiné la question ; mais il ne lui peut accorder que les Démons n'aient pas été les Auteurs des Oracles. C'est déja faire une brêche très-considérable au Systême ordinaire, que de laisser les Oracles s'étendre au-delà du temps de la venue de Jésus-Christ ; & c'est un grand préjugé qu'ils n'ont pas été rendus par des Démons, si le Fils de Dieu ne leur a pas imposé silence. Il est certain

que selon la liaison que l'opinion commune a mise entre ces deux choses, ce qui détruit l'une ébranle beaucoup l'autre, ou même la ruine entièrement ; & peut-être après la lecture de ce Livre entrera-t-on encore mieux dans cette pensée : mais ce qui est plus remarquable, c'est que par l'Extrait de la République des Lettres, il paroît qu'une des plus fortes raisons de Monsieur Moëbius contre Monsieur Van-Dale, est que Dieu défendit aux Israëlites de consulter les Devins & les Esprits de Pithon ; d'où l'on conclut que Pithon, c'est-à-dire les Démons, se méloient des Oracles, & apparemment l'Histoire de l'apparition de Samuël vient à la suite. Monsieur Van-Dale répondra ce qu'il jugera à propos ; pour moi, je déclare que sous le nom d'Oracle je ne prétends pas comprendre la magie dont il est indubitable que le Démon se mêle : aussi n'est elle nullement comprise dans ce que nous entendons ordinairement par ce mot, non pas même selon le sens des anciens Payens, qui d'un côté regardoient les Oracles avec respect comme une partie de leur Religion, & de l'autre avoient la magie en horreur aussi-bien que nous. Aller consulter un Nécromancien, ou quelqu'une de ces Sorcières de Thessalie, pareille à l'E-

ricto de Lucain, cela ne s'appelloit pas aller à l'Oracle; & s'il faut marquer encore cette distinction, même selon l'opinion commune, on prétend que les Oracles ont cessé à la venue de Jésus-Christ, & cependant on ne peut pas prétendre que la magie ait cessé. Ainsi l'objection de M. Moëbius ne fait rien contre moi, s'il laisse le mot d'Oracle dans sa signification ordinaire & naturelle, tant ancienne que moderne.

La seconde chose que j'ai à dire, c'est que l'on m'a averti que le R. P. Thomassin, Prêtre de l'Oratoire, fameux par tant de beaux Livres, où il a accordé une piété solide avec une profonde érudition, avoit enlevé à ce Livre-ci l'honneur de la nouveauté du Paradoxe, en traitant les Oracles de pures fourberies dans sa Méthode d'étudier & d'enseigner chrétiennement les Poëtes. J'avoue que j'en ai été un peu fâché; cependant je me suis consolé par la lecture du Chapitre XXI du Livre II de cette Méthode, où je n'ai trouvé que dans l'Article XIX en assez peu de paroles, ce qui me pouvoit être commun avec lui. Voici comme il parle: La véritable raison du silence imposé aux Oracles, étoit que par l'Incarnation du Verbe Divin la Vérité éclairoit le Monde, & y répandoit une abondance de lumières toute autre

qu'auparavant. Ainsi on se détrompoit des illusions des Augures, des Astrologues, des observations des entrailles des bêtes, & de la plupart des Oracles, qui n'étoient effectivement que des impostures où les hommes se trompoient les uns les autres par des paroles obscures & à double sens. Enfin, s'il y avoit des Oracles où les Démons donnoient des réponses, l'avénement de la Vérité incarnée avoit condamné à un silence éternel le Pere du mensonge. Il est au moins bien certain qu'on consultoit les Démons lorsqu'on avoit recours aux enchantemens & à la magie, comme Lucain le rapporte du jeune Pompée, & comme l'Ecriture l'assure de Saül. *Je conviens que dans un gros Traité où l'on ne parle des Oracles que par occasion, très-brièvement & sans aucun dessein d'approfondir la matière, c'est bien en dire assez que d'attribuer la plupart des Oracles à l'imposture des hommes, de révoquer en doute s'il y en a eu où les Démons aient eu part, de ne donner une fonction certaine aux Démons que dans les enchantemens & dans la magie, & enfin de faire cesser les Oracles, non pas précisément parce que le Fils de Dieu leur imposa silence tout*

d'un coup, mais parce que les Esprits plus éclairés par la publication de l'Evangile se désabuserent; ce qui suppose encore des fourberies humaines, & ne s'est pu faire si promptement. Cependant il me paroît qu'une question décidée en si peu de paroles peut être traitée de nouveau dans toute son étendue naturelle, sans que le Public ait droit de se plaindre de la répétition; c'est lui remettre en grand ce qu'il n'a vu qu'en petit, & tellement en petit, que les objets en étoient quasi imperceptibles.

Je ne sais s'il m'est permis d'alonger encore ma Préface par une petite observation sur le style dont je me suis servi. Il n'est que de conversation; je me suis imaginé que j'entretenois mon Lecteur. J'ai pris cette idée d'autant plus aisément, qu'il falloit en quelque sorte disputer contre lui; & les matières que j'avois en main étant le plus souvent assez susceptibles de ridicule, m'ont invité à une manière d'écrire fort éloignée du sublime. Il me semble qu'il ne faudroit donner dans le sublime qu'à son corps défendant; il est si peu naturel! J'avoue que le style bas est encore quelque chose de pis: mais il y a un milieu, & même plusieurs; c'est ce qui fait l'embarras: on a bien de la peine à prendre juste le ton que l'on veut, & à n'en point sortir.

B. Picart inv.   C. Duflos Sculp.

HISTOIRE

DES

ORACLES.

Mon dessein n'est pas de traiter directement l'Histoire des Oracles ; je ne me propose que de combattre l'opinion commune qui les attribue aux Démons, & les fait cesser à la venue de JÉSUS-CHRIST : mais en la combattant, il faudra nécessairement que je fasse toute l'Histoire des Oracles, & que j'explique leur origine, leurs progrès, les différentes manières dont ils se rendoient, & enfin leur décadence, avec la même exactitude que si je suivois dans ces matières l'ordre naturel & historique.

Il n'est pas surprenant que les effets de la Nature donnent bien de la peine aux Philosophes. Les principes en sont

ſi cachés, que la raiſon humaine ne peut preſque ſans témérité ſonger à les découvrir : mais quand il n'eſt queſtion que de ſavoir ſi les Oracles ont pu être un jeu & un artifice des Prêtres Payens, où peut-être la difficulté ? Nous qui ſommes hommes, ne ſavons-nous pas bien juſqu'à quel point d'autres hommes ont pu être ou impoſteurs, ou dupes ? Sur-tout quand il n'eſt queſtion que de ſavoir en quel temps les Oracles ont ceſſé, d'où peut naître le moindre ſujet de douter ? Tous les Livres ſont pleins d'Oracles. Voyons en quel temps ont été rendus les derniers dont nous ayions connoiſſance.

Mais nous n'avons garde de permettre que la déciſion des choſes ſoit ſi facile : nous y faiſons entrer des préjugés qui y forment des embarras bien plus grands que ceux qui s'y fuſſent trouvés naturellement ; & ces difficultés, qui ne viennent que de notre part, ſont celles dont nous avons nous-mêmes le plus de peine à nous démêler.

L'affaire des Oracles n'en auroit pas, à ce que je crois, de bien conſidérables, ſi nous ne les y avions miſes. Elle étoit de ſa nature une affaire de Religion chez

les Payens ; elle en est devenue une sans nécessité chez les Chrétiens, & de toutes parts on l'a chargée de préjugés qui ont obscurci des vérités fort claires.

J'avoue que les préjugés ne sont pas communs d'eux-mêmes à la vraie & aux fausses Religions. Ils règnent nécessairement dans celles qui ne sont l'ouvrage que de l'esprit humain : mais dans la vraie, qui est un ouvrage de Dieu seul, il ne s'y en trouveroit jamais aucun, si ce même esprit humain pouvoit s'empêcher d'y toucher & d'y méler quelque chose du sien. Tout ce qu'il y ajoute de nouveau, que seroit-ce que des préjugés sans fondement ? Il n'est pas capable d'ajouter rien de réel & de solide à l'ouvrage de Dieu.

Cependant ces préjugés qui entrent dans la vraie Religion, trouvent, pour ainsi dire, le moyen de se faire confondre avec elle, & de s'attirer un respect qui n'est dû qu'à elle seule. On n'ose les attaquer, de peur d'attaquer en même temps quelque chose de sacré. Je ne reproche point cet excès de Religion à ceux qui en sont capables ; au contraire, je les en loue : mais enfin, quelque louable que soit cet excès, on

ne peut disconvenir que le juste milieu ne vaille encore mieux, & qu'il ne soit plus raisonnable de démêler l'erreur d'avec la vérité, que de respecter l'erreur mêlée avec la vérité.

Le Christianisme a toujours été par lui même en état de se passer de fausses preuves : mais il y est encore présentement plus que jamais, par les soins que de grands Hommes de ce siècle ont pris de l'établir sur ses véritables fondemens, avec plus de force que les Anciens n'avoient jamais fait. Nous devons être remplis sur notre Religion d'une confiance, qui nous fasse rejetter de faux avantages qu'un autre parti que le nôtre pourroit ne pas négliger.

Sur ce pied-là, j'avance hardiment que les Oracles, de quelque nature qu'ils aient été, n'ont point été rendus par les Démons, & qu'ils n'ont point cessé à la venue de Jésus-Christ. Chacun de ces deux points mérite bien une Dissertation.

PREMIERE DISSERTATION.

Que les Oracles n'ont point été rendus par les Démons.

Il est constant qu'il y a des Démons, des Génies mal-faisans, & condamnés à des tourmens éternels ; la Religion nous l'apprend. La raison nous apprend ensuite que ces Démons ont pu rendre des Oracles, si Dieu le leur a permis. Il n'est question que de savoir s'ils ont reçu de Dieu cette permission.

Ce n'est donc qu'un point de fait dont il s'agit ; &, comme ce point de fait a uniquement dépendu de la volonté de Dieu, il étoit de nature à nous devoir être révélé, si la connoissance nous en eût été nécessaire.

Mais l'Ecriture Sainte ne nous apprend en aucune manière que les Oracles aient été rendus par des Démons ; & dès-lors nous sommes en liberté de prendre parti sur cette matière ; elle est

du nombre de celles que la ſageſſe divine a jugées aſſez indifférentes pour les abandonner à nos diſputes.

Cependant les avis ne ſont point partagés ; tout le monde tient qu'il y a eu quelque choſe de ſurnaturel dans les Oracles. D'où vient cela ? La raiſon en eſt bien aiſée à trouver pour ce qui regarde le temps préſent. On a cru dans les premiers ſiècles du Chriſtianiſme, que les Oracles étoient rendus par des Démons ; il ne nous en faut pas davantage pour le croire aujourd'hui. Tout ce qu'ont dit les Anciens, ſoit bon, ſoit mauvais, eſt ſujet à être bien répété ; & ce qu'ils n'ont pu eux-mêmes prouver par des raiſons ſuffiſantes, ſe prouve à préſent par leur autorité ſeule. S'ils ont prévu cela, ils ont bien fait de ne ſe pas donner toujours la peine de raiſonner ſi exactement.

Mais pourquoi tous les premiers Chrétiens ont-ils cru que les Oracles avoient quelque choſe de ſurnaturel ? Recherchons-en préſentement les raiſons ; nous verrons enſuite ſi elles étoient aſſez ſolides.

CHAPITRE PREMIER.

Première Raiſon pourquoi les anciens Chrétiens ont cru que les Oracles étoient rendus par les Démons. Les Hiſtoires ſurprenantes qui couroient ſur le fait des Oracles & des Génies.

L'ANTIQUITÉ eſt pleine de je ne ſais combien d'Hiſtoires ſurprenantes & d'Oracles qu'on croit ne pouvoir attribuer qu'à des Génies. Nous n'en rapporterons que quelques exemples, qui repréſenteront tout le reſte.

Tout le monde ſait ce qui arriva au Pilote Thamus. Son vaiſſeau étant un ſoir vers de certaines Iſles de la mer Egée, le vent ceſſa tout-à-fait. Tous les gens du vaiſſeau étoient bien éveillés; la plupart même paſſoient le temps à boire les uns avec les autres, lorſqu'on entendit tout d'un coup une voix qui venoit des Iſles, & qui appelloit Thamus. Thamus ſe laiſſa appeller deux fois ſans ré-

pondre, mais à la troisième il répondit. La voix lui commanda que quand il seroit arrivé à un certain lieu, il criât que le grand Pan étoit mort. Il n'y eut personne dans le navire qui ne fût saisi de frayeur & d'épouvante. On délibéroit si Thamus devoit obéir à la voix: mais Thamus conclut que si, quand ils seroient arrivés au lieu marqué, il faisoit assez de vent pour passer outre, il ne falloit rien dire; mais que si un calme les arrêtoit-là, il falloit s'acquitter de l'ordre qu'il avoit reçu. Il ne manqua point d'être surpris d'un calme à cet endroit-là, & aussi-tôt il se mit à crier de toute sa force que le grand Pan étoit mort. A peine avoit-il cessé de parler, que l'on entendit de tous côtés des plaintes & des gémissemens, comme d'un grand nombre de personnes surprises & affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui étoient dans le vaisseau furent témoins de l'aventure. Le bruit s'en répandit en peu de temps jusqu'à Rome; & l'Empereur Tibère ayant voulu voir Thamus lui-même, assembla des gens savans dans la Théologie payenne, pour apprendre d'eux qui étoit ce grand Pan; & il fut conclu que c'étoit le Fils de Mercure &

de Pénélope. C'eſt ainſi que dans le Dialogue où Plutarque traite des Oracles qui ont ceſſé, Cléombrote conte cette Hiſtoire, & dit qu'il la tient d'Epitherſés ſon Maître de Grammaire, qui étoit dans le vaiſſeau de Thamus lorſque la choſe arriva.

Thulis (1) fut un Roi d'Egypte dont l'Empire s'étendoit juſqu'à l'Océan. C'eſt lui, à ce qu'on dit, qui donna le nom de Thulé à l'Iſle qu'on appelle préſentement Iſlande. Comme ſon Empire alloit apparemment juſques-là, il étoit d'une belle étendue. Ce Roi, enflé de ſes ſuccès & de ſa proſpérité, alla à l'Oracle de Serapis, & lui dit :

Toi qui es le maître du feu & qui gouvernes le cours du Ciel, dis-moi la vérité. Y a-t-il jamais eu & y aura-t-il jamais quelqu'un auſſi puiſſant que moi ?

L'Oracle lui répondit :

Premièrement Dieu, enſuite la Parole & l'Eſprit avec eux, tous s'aſſemblant en un, dont le pouvoir ne peut finir. Sors d'ici promptement, Mortel, dont la vie eſt toujours incertaine.

Au ſortir de-là, Thulis fut égorgé.

(1) Suidas.

Eusebe a tiré des Ecrits mêmes de Porphyre, ce grand ennemi des Chrétiens, les Oracles suivans.

1. *Gémissez, Trépiés. Apollon vous quitte; il vous quitte, forcé par une lumière céleste. Jupiter a été; il est, & il sera. O grand Jupiter! hélas! mes fameux Oracles ne sont plus.*

2. *La voix ne peut revenir à la Prêtresse. Elle est déja condamnée au silence depuis long-temps. Faites toujours à Apollon des sacrifices dignes d'un Dieu.*

3. *Malheureux Prêtre*, disoit Apollon à son Prêtre, *ne m'interroge plus sur le divin Père, ni sur son Fils unique, ni sur l'Esprit qui est l'ame de toutes choses. C'est cet Esprit qui me chasse à jamais de ces lieux.*

Auguste (1) déja vieux, & songeant à se choisir un successeur, alla consulter l'Oracle de Delphes. L'Oracle ne répondoit point, quoiqu'Auguste n'épargnât pas les sacrifices. A la fin cependant il en tira cette réponse:

L'Enfant Hébreu, à qui tous les Dieux obéissent, me chasse d'ici, & me renvoie dans les Enfers. Sors de ce Temple sans parler..

Il est aisé de voir que sur de pareilles

(1) Suidas, Nicephore, Cedrenus.

Hiſtoires, on n'a pas pu douter que les Démons ne ſe mêlaſſent des Oracles. Ce grand Pan qui meurt ſous Tibère, auſſi-bien que Jéſus-Chriſt, eſt le Maître des Démons, dont l'Empire eſt ruiné par cette mort d'un Dieu ſi ſalutaire à l'Univers ; ou ſi cette explication ne vous plaît pas, car enfin on peut ſans impiété donner des ſens contraires à une même choſe, quoiqu'elle regarde la Religion, ce grand Pan eſt Jéſus-Chriſt lui-même, dont la mort cauſe une douleur & une conſternation générales parmi les Démons, qui ne peuvent plus exercer leur tyrannie ſur les hommes. C'eſt ainſi qu'on a trouvé moyen de donner à ce grand Pan deux faces bien différentes.

L'Oracle rendu au Roi Thulis, un Oracle ſi poſitif ſur la ſainte Trinité, peut-il être une fiction humaine ? Comment le Prêtre de Serapis auroit-il deviné un ſi grand Myſtère, inconnu alors à toute la Terre, & aux Juifs mêmes ?

Si ces autres Oracles euſſent été rendus par des Prêtres impoſteurs, qui obligeoit ces Prêtres à ſe décréditer eux-mêmes, & à publier la ceſſation de leurs Oracles ? N'eſt-il pas viſible que c'étoient des Démons que Dieu même

forçoit à rendre témoignage à la vérité? De plus, pourquoi les Oracles cessoient-ils, s'ils n'étoient rendus que par des Prêtres?

CHAPITRE II.

Secondes Raisons des anciens Chrétiens pour croire les Oracles surnaturels: Convenance de cette opinion avec le Systême du Christianisme.

LES Démons étant une fois constants par le Christianisme, il a été assez naturel de leur donner le plus d'emploi qu'on pouvoit, & de ne les pas épargner pour les Oracles, & les autres miracles payens qui sembloient en avoir besoin. Par-là on se dispensoit d'entrer dans la discussion des faits, qui eût été longue & difficile; & tout ce qu'ils avoient de surprenant & d'extraordinaire, on l'attribuoit à ces Démons que l'on avoit en main. Il sembloit qu'en leur rapportant ces événements, on con-

firmât leur existence, & la Religion même qui nous la révèle.

De plus, il est certain que vers le temps de la naissance de Jésus-Christ, il est souvent parlé de la cessation des Oracles, même dans les Auteurs profanes. Pourquoi ce temps-là plutôt qu'un autre avoit-il été destiné à leur anéantissement? Rien n'étoit plus aisé à expliquer selon le systême de la Religion Chrétienne. Dieu avoit fait son Peuple du Peuple Juif, & avoit abandonné l'Empire du reste de la Terre aux Démons jusqu'à l'arrivée de son Fils: mais alors il les dépouille du pouvoir qu'il leur avoit laissé prendre; il veut que tout fléchisse sous Jésus-Christ, & que rien ne fasse obstacle à l'établissement de son Royaume sur les Nations. Il y a je ne sais quoi de si heureux dans cette pensée, que je ne m'étonne pas qu'elle ait eu beaucoup de cours; c'est une de ces choses à la vérité desquelles l'on est bien aise d'aider, & qui persuadent parce qu'on y est favorable.

CHAPITRE III.

Troisième Raison des anciens Chrétiens. Convenance de leur opinion avec la Philosophie de Platon.

JAMAIS Philosophie n'a été plus à la mode qu'y fut celle de Platon chez les Chrétiens pendant les premiers siècles de l'Eglise. Les Payens se partageoient encore entre les différentes Sectes de Philosophes : mais la conformité que l'on trouva qu'avoit le Platonisme avec la Religion, mit dans cette seule Secte presque tous les Chrétiens savans. Delà vient l'estime prodigieuse dont on s'entêta pour Platon ; on le regardoit comme une espèce de Prophète, qui avoit deviné plusieurs points importans du Christianisme, sur-tout la sainte Trinité, que l'on ne peut guère nier qui ne soit assez clairement contenue dans ses écrits. Aussi ne manqua-t-on pas de prendre ses Ouvrages pour des Com-

mentaires de l'Ecriture, & de concevoir la Nature du Verbe comme il l'avoit conçue. Il se figuroit Dieu tellement élevé au-dessus des Créatures, qu'il ne croyoit pas qu'elles pussent être sorties immédiatement de ses mains; & il mettoit entre elles & lui ce Verbe, comme un degré par lequel l'action de Dieu pût passer jusqu'à elles. Les Chrétiens prirent cette même idée de Jésus-Christ; & c'est-là peut-être la cause pourquoi jamais hérésie n'a été ni plus généralement embrassée, ni soutenue avec plus de chaleur que l'Arianisme.

Ce Platonisme donc, qui sembloit faire honneur à la Religion Chrétienne lorsqu'il lui étoit favorable, se trouva tout plein de Démons; & de-là ils se répandirent aisément dans le systême que les Chrétiens imaginèrent sur les Oracles.

Platon veut que les Démons soient d'une nature moyenne entre celle des Dieux & celle des Hommes; que ce soient des Génies aëriens destinés à faire tout le commerce des Dieux & de nous; que quoiqu'ils soient proche de nous, nous ne les puissions voir; qu'ils pénètrent dans toutes nos pensées; qu'ils

aient de l'amour pour les bons, & de la haine pour les méchans ; & que ce ſoit en leur honneur qu'on a établi tant de ſortes de ſacrifices, & tant de cérémonies différentes.

Il ne paroît point par-là que Platon reconnût de mauvais Démons, auxquels on pût donner le ſoin des fourberies des Oracles. Plutarque (1) cependant aſſure qu'il en reconnoiſſoit ; & à l'égard des Platoniciens, la choſe eſt hors de doute. Euſebe, dans ſa Préparation Evangélique (2), rapporte quantité de paſſages de Porphyre, où ce Philoſophe Payen aſſure que les mauvais Démons ſont les auteurs des enchantemens, des philtres & des maléfices ; qu'ils ne font que tromper nos yeux par des ſpectres & par des fantômes ; que le menſonge eſt eſſentiel à leur nature ; qu'ils excitent en nous la plupart de nos paſſions ; qu'ils ont l'ambition de vouloir paſſer pour des Dieux ; que leurs corps aëriens & ſpirituels ſe nourriſſent de ſuffumigation, de ſang répandu, & de la graiſſe des ſacrifices ; qu'il n'y a qu'eux qui

(1) *Dialogue des Oracles qui ont ceſſé.*
(2) *Liv.* 4, 5, 6.

se mêlent de rendre des Oracles, & à qui cette fonction pleine de tromperie soit tombée en partage; & enfin à la tête de cette troupe de mauvais Démons, il met Hecate & Serapis.

Jamblique, autre Platonicien, en dit autant; & comme la plupart de ces choses-là sont vraies, les Chrétiens reçurent le tout avec joie, & y ajoutèrent même un peu du leur (1); par exemple, que les Démons déroboient dans les écrits des Prophètes quelque connoissance de l'avenir, & puis s'en faisoient honneur dans leurs Oracles.

Ce systême des Chrétiens avoit cela de commode, qu'il découvroit aux Payens, par leurs propres principes, l'origine de leur faux culte, & la source de l'erreur où ils avoient toujours été. Ils étoient persuadés qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans leurs Oracles, & les Chrétiens qui avoient à disputer contre eux, ne songeoient point à leur ôter cette pensée. Les Démons dont on convenoit de part & d'autre, servoient à expliquer tout ce surnaturel. On reconnoissoit cette espèce de

(1) *Tertullien, dans son Apologetique.*

miracle ordinaire qui s'étoit fait dans la Religion des Payens : mais on leur en faisoit perdre tout l'avantage par les Auteurs auxquels on l'attribuoit ; & cette voie étoit bien plus courte & plus aisée que celle de contester le miracle même par une longue suite de recherches & de raisonnemens.

Voilà comment s'établit dans les premiers siècles de l'Eglise, l'opinion qu'on y prit sur les Oracles des Payens. Je pourrois aux trois raisons que j'ai apportées en ajouter une quatrième, aussi bonne peut-être que toutes les autres; c'est que dans le systême des Oracles rendus par les Démons, il y a du merveilleux ; & si l'on a un peu étudié l'esprit humain, on sait quelle force le merveilleux a sur lui. Mais je ne prétends pas m'étendre sur cette réflexion : ceux qui y entreront m'en croiront bien, sans que je me mette en peine de la prouver; & ceux qui n'y entreront pas, ne m'en croiroient pas peut-être après toutes mes preuves.

Examinons présentement l'une après l'autre les raisons qu'on a eues de croire les Oracles surnaturels.

CHAPITRE IV.

Que les Histoires surprenantes qu'on débite sur les Oracles doivent être fort suspectes.

IL seroit difficile de rendre raison des Histoires & des Oracles que nous avons rapportés, sans avoir recours aux Démons; mais aussi tout cela est-il bien vrai? Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des Gens qui courent naturellement à la cause, & passent par-dessus la vérité du fait; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques Savans d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en étoit venu une d'or à la place d'une de ses

grosses dents. Horstius, Professeur en Médecine dans l'Université de Helmstad, écrivit en 1595 l'Histoire de cette dent, & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuse, & qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet enfant, pour consoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, & quel rapport de cette dent aux Chrétiens, ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'Historiens, Rullandus en écrit encore l'Histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre Savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, & Rullandus fait aussi-tôt une belle & docte replique. Un autre grand homme nommé Libavius ramasse tout ce qui avoit été dit de la dent, & y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquoit autre chose à tant de beaux Ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un Orfévre l'eut examinée, il se trouva que c'étoit une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse; mais on commença par faire des livres, & puis on consulta l'Orfévre.

Rien n'eſt plus naturel que d'en faire autant ſur toutes ſortes de matières. Je ne ſuis pas ſi convaincu de notre ignorance par les choſes qui ſont, & dont la raiſon nous eſt inconnue, que par celles qui ne ſont point, & dont nous trouvons la raiſon. Cela veut dire que non-ſeulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent très-bien avec le faux.

De grands Phyſiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux ſouterreins ſont chauds en hiver, & froids en été : de plus grands Phyſiciens ont trouvé depuis peu que cela n'étoit pas.

Les diſcuſſions hiſtoriques ſont encore plus ſuſceptibles de cette ſorte d'erreur. On raiſonne ſur ce qu'ont dit les Hiſtoriens ; mais ces Hiſtoriens n'ont-ils été ni paſſionnés, ni crédules, ni mal inſtruits, ni négligens ? Il en faudroit trouver un qui eût été ſpectateur de toutes choſes, indifférent, & appliqué.

Sur-tout quand on écrit des faits qui ont liaiſon avec la Religion, il eſt aſſez difficile que ſelon le parti dont on eſt, on ne donne à une fauſſe Religion des

avantages qui ne lui ſont point dûs, ou qu'on ne donne à la vraie de faux avantages dont elle n'a pas beſoin. Cependant on devroit être perſuadé qu'on ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui eſt vraie, ni en donner à celles qui ſont fauſſes.

Quelques Chrétiens des premiers ſiècles, faute d'être inſtruits ou convaincus de cette maxime, ſe ſont laiſſés aller à faire en faveur du Chriſtianiſme des ſuppoſitions aſſez hardies, que la plus ſaine partie des Chrétiens ont enſuite déſavouées. Ce zèle inconſidéré a produit une infinité de livres apocryphes, auxquels on donnoit des noms d'Auteurs Payens ou Juifs; car comme l'Egliſe avoit affaire à ces deux ſortes d'ennemis, qu'y avoit-il de plus commode que de les battre avec leurs propres armes, en leur préſentant des livres, qui quoique faits, à ce qu'on prétendoit, par des gens de leur parti, fuſſent néanmoins très-avantageux au Chriſtianiſme? Mais à force de vouloir tirer de ces Ouvrages ſuppoſés un grand effet pour la Religion, on les a empêchés d'en faire aucun. La clarté dont ils ſont les trahit, & nos myſtè-

res y sont si nettement développés, que le Prophètes de l'Ancien & du Nouveau Testament n'y auroient rien entendu auprès de ces Auteurs Juifs & Payens. De quelque côté qu'on se puisse tourner pour sauver ces livres, on trouvera toujours dans ce trop de clarté une difficulté insurmontable. Si quelques Chrétiens étoient bien capables de supposer des livres aux Payens ou aux Juifs, les Hérétiques ne faisoient point de façon d'en supposer aux Orthodoxes. Ce n'étoient que faux Evangiles, fausses Epîtres d'Apôtres, fausses Histoires de leurs vies; & ce ne peut être que par un effet de la Providence Divine, que la vérité s'est démêlée de tant d'Ouvrages apocryphes qui l'étouffoient.

Quelques grands Hommes de l'Eglise ont été quelquefois trompés, soit aux suppositions des Hérétiques contre les Orthodoxes, soit à celles des Chrétiens contre les Payens ou les Juifs, mais plus souvent à ces derniers. Ils n'ont pas toujours examiné d'assez près ce qui leur sembloit favorable à la Religion; l'ardeur avec laquelle ils combattoient pour une si bonne cause, ne

leur laiſſoit pas toujours la liberté de choiſir aſſez bien leurs armes. C'eſt ainſi qu'il leur arrive quelquefois de ſe ſervir des livres des Sibylles, ou de ceux d'Hermès Triſmegiſte, Roi d'Egypte.

On ne prétend point par-là affoiblir l'autorité, ni attaquer le mérite de ces grands Hommes. Après qu'on aura remarqué toutes les mépriſes où ils peuvent être tombés ſur un certain nombre de faits, il leur reſtera une infinité de raiſonnemens ſolides, & de belles découvertes, ſur quoi on ne les peut aſſez admirer. Si avec les vrais titres de notre Religion ils nous en ont laiſſé d'autres qui peuvent être ſuſpects, c'eſt à nous à ne recevoir d'eux que ce qui eſt légitime, & à pardonner à leur zèle de nous avoir fourni plus de titres qu'il ne nous en faut.

Il n'eſt pas ſurprenant que ce même zèle les ait perſuadés de la vérité de je ne ſais combien d'Oracles avantageux à la Religion, qui coururent dans les premiers ſiècles de l'Egliſe. Les Auteurs des livres des Sibylles & de ceux d'Hermès ont bien pu l'être auſſi de ces Oracles; du moins il étoit plus

ni[illegible] d'en ſuppoſer que des livres entiers. L'Hiſtoire de Thamus eſt Payenne d'origine, mais Euſebe & d'autres grands Hommes lui ont fait l'honneur de la croire. Cependant elle eſt immédiatement ſuivie dans Plutarque d'un autre conte ſi ridicule, qu'il ſuffiroit pour la décréditer entiérement. Démétrius dit dans cet endroit, que la plupart des Iſles qui ſont vers l'Angleterre ſont déſertes, & conſacrées à des Démons & à des Héros; qu'ayant été envoyé par l'Empereur pour les reconnoître, il aborda à une de celles qui étoient habitées; que peu de temps après qu'il y fut arrivé, il y eut une tempête & des tonnerres effroyables; qui firent dire aux gens du Pays, qu'aſſurément quelqu'un des principaux Démons venoit de mourir, parce que leur mort étoit toujours accompagnée de quelque choſe de funeſte. A cela, Démétrius ajoute, que l'une de ces Iſles eſt la priſon de Saturne, qui y eſt gardé par Briaré, & enſeveli dans un ſommeil perpétuel, ce qui rend, ce me ſemble, le Géant aſſez inutile pour ſa garde; & qu'il eſt environné d'une infinité de

Démons, qui sont à ses pieds comme ses esclaves.

Ce Démétrius ne faisoit-il pas des relations bien curieuses de ses Voyages ? Et n'est-il pas beau de voir un Philosophe comme Plutarque nous conter froidement ces merveilles ? Ce n'est pas sans raison qu'on a nommé Hérodote le Père de l'Histoire. Toutes les Histoires Grecques, qui à ce compte-là sont ses filles, tiennent beaucoup de son génie ; elles ont peu de vérité, mais beaucoup de merveilleux & de choses amusantes. Quoi qu'il en soit, l'histoire de Thamus seroit presque suffisamment réfutée, quand elle n'auroit point d'autre défaut que celui de se trouver dans un même Traité avec les Démons de Démétrius.

Mais de plus, elle ne peut recevoir un sens raisonnable. Si ce grand Pan étoit un Démon, les Démons ne pouvoient-ils se faire savoir sa mort les uns aux autres, sans y employer Thamus ? N'ont-ils point d'autres voies pour s'envoyer des nouvelles ? & d'ailleurs sont-ils si imprudens, que de réveler aux hommes leurs malheurs & la foiblesse de leur nature ? Dieu les y for-

ce, direz-vous. Dieu avoit donc un dessein ; mais voyons ce qui s'en ensuivit. Il n'y eut personne qui se désabusât du Paganisme, pour avoir appris la mort du grand Pan. Il fut arrêté que c'étoit le fils de Mercure & de Pénélope, & non pas celui que l'on reconnoissoit en Arcadie pour le Dieu de *Tout*, ainsi que son nom le porte. Quoique la voix eût nommé le grand Pan, cela s'entendit pourtant du petit Pan; sa mort ne tira guère à conséquence, & il ne paroît pas qu'on y ait eu grand regret.

Si ce grand Pan étoit Jésus-Christ, les Démons n'annoncèrent aux hommes une mort si salutaire que parce que Dieu les y contraignoit. Mais qu'en arriva-t-il ? Quelqu'un entendit-il ce mot de Pan dans son vrai sens? Plutarque vivoit dans le second siècle de l'Eglise, & cependant personne ne s'étoit encore avisé de dire que Pan fût Jésus-Christ mort en Judée.

L'Histoire de Thulis est rapportée par Suidas, Auteur qui ramasse beaucoup de choses, mais qui ne les choisit guère. Son Oracle de Serapis pèche de la même manière que les livres des

Sibylles, par le trop de clarté [illegible]
Mystères : mais de plus, ce Thulis, Roi d'Egypte, n'étoit pas assurément un des Ptolomées. Et que deviendra tout l'Oracle, s'il faut que Serapis soit un Dieu qui n'ait été amené en Egypte que par un Ptolomée, qui le fit venir de Pont, comme beaucoup de Savans le prétendent sur des apparences très-fortes ? Du moins il est certain qu'Hérodote, qui aime tant à discourir sur l'ancienne Egypte, ne parle point de Serapis, & que Tacite conte tout au long comment & pourquoi un des Ptolomées fit venir de Pont le Dieu Serapis, qui n'étoit alors connu que là.

L'Oracle rendu à Auguste sur l'enfant Hébreu, n'est point du tout recevable. Cedrenus le cite d'Eusebe, & aujourd'hui il ne s'y trouve point. Il ne seroit pas impossible que Cedrenus citât à faux, ou citât quelque Ouvrage faussement attribué à Eusebe. Il est bien homme à vous rapporter sur la foi de certains faux actes de S. Pierre, qui couroient encore de son temps, que Simon le Magicien avoit à sa porte un gros dogue, qui dévoroit ceux que son Maître ne vouloit pas laisser entrer ; que

[illegible]rre voulant parler à Simon, ordonna à ce chien de lui aller dire, en langage humain, que Pierre, Serviteur de Dieu, le demandoit; que le chien s'acquitta de cet ordre, au grand étonnement de ceux qui étoient alors avec Simon: mais que Simon, pour leur faire voir qu'il n'en savoit pas moins que Saint Pierre, ordonna au chien à son tour d'aller lui dire qu'il entrât, ce qui fut exécuté aussi-tôt. Voilà ce qui s'appelle chez les Grecs écrire l'Histoire. Cedrenus vivoit dans un siècle ignorant, où la licence d'écrire impunément des fables, se joignoit encore à l'inclination générale qui y porte les Grecs.

Mais quand Eusebe, dans quelque Ouvrage qui ne seroit pas venu jusqu'à nous, auroit effectivement parlé de l'Oracle d'Auguste, Eusebe lui-même se trompoit quelquefois, & on en a des preuves constantes. Les premiers défenseurs du Christianisme, Justin, Tertullien, Théophile, Tatien, auroient-ils gardé le silence sur un Oracle si favorable à la Religion? Etoient-ils assez peu zélés pour négliger cet avantage? Mais ceux (1) même qui nous donnent

(1) *Cedrenus, Suidas, Nicephore.*

cet Oracle le gâtent, en y [illegible] qu'Auguste, de retour à Rome, fit éle-ver dans le Capitole un Autel avec cette Inſcription : *C'eſt ici l'Autel du Fils unique* ou *aîné de Dieu.* Où avoit-il pris cette idée d'un Fils unique de Dieu, dont l'Oracle ne parle point ?

Enfin, ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'Auguſte, depuis le voyage qu'il fit en Grèce dix-neuf ans avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt, n'y retourna jamais ; & même, lorſqu'il en revint, il n'étoit guère dans la diſpoſition d'élever des Autels à d'autres Dieux qu'à lui : car il ſouffrit non-ſeulement (1) que les Villes d'Aſie lui en élevaſſent & lui célébraſſent des Jeux ſacrés, mais même qu'à Rome on conſacrât un Autel à la Fortune qui étoit de retour, *Fortunæ reduci* ; c'eſt-à-dire à lui-même, & que l'on mît le jour d'un retour ſi heureux entre les jours de Fête.

Les Oracles qu'Euſebe rapporte de Porpyhre, paroiſſent plus embarraſſans que tous les autres. Euſebe n'aura pas ſuppoſé à Porphyre des Oracles qu'il ne citoit point ; & Porphyre, qui étoit

(1) Tacite, Dion Caſſius.

si [illegible]é au Paganiſme, n'aura pas cité de faux Oracles ſur la ceſſation des Oracles même, & à l'avantage de la Religion Chrétienne. Voici, ce ſemble, le cas où le témoignage d'un ennemi a tant de force.

Mais auſſi, d'un autre côté, Porphyre n'étoit pas aſſez mal-habile homme pour fournir aux Chrétiens des armes contre le Paganiſme, ſans y être néceſſairement engagé par la ſuite de quelque raiſonnement; & c'eſt ce qui ne paroît point ici. Si ces Oracles euſſent été allégués par les Chrétiens, & que Porphyre, en convenant qu'ils avoient été effectivement rendus, ſe fût défendu des conſéquences qu'on en vouloit tirer, il eſt ſûr qu'ils feroient d'un très-grand poids: mais c'eſt de Porphyre même que les Chrétiens, ſelon qu'il paroît par l'exemple d'Euſebe, tiennent ces Oracles; c'eſt Porphyre qui prend plaiſir à ruiner ſa Religion, & à établir la nôtre. En vérité, cela eſt ſuſpect de ſoi-même, & le devient encore davantage par l'excès où il pouſſe la choſe; car on nous rapporte de lui-même je ne ſais combien d'autres Oracles très-clairs & très-poſitifs

ſur la perſonne de Jéſus-Chriſt [illegible] ſa Réſurrection, ſur ſon Aſcenſion; enfin, le plus entêté & le plus habile des Payens nous accable de preuves du Chriſtianiſme. Défions-nous de cette générosité.

Euſebe a cru que c'étoit un aſſez grand avantage de pouvoir mettre le nom de Porphyre à la tête de tant d'Oracles ſi favorables à la Religion. Il nous les donne dépouillés de tout ce qui les accompagnoit dans les Ecrits de Porphyre. Que ſavons nous s'il ne les réfutoit pas? Selon l'intérêt de ſa cauſe, il le devoit faire; & s'il ne l'a pas fait, aſſurément il avoit quelque intention cachée.

On ſoupçonne que Porphyre étoit aſſez méchant pour faire de faux Oracles, & les préſenter aux Chrétiens, à deſſein de ſe moquer de leur crédulité, s'ils les recevoient pour vrais, & appuyoient leur Religion ſur de pareils fondemens. Il en eût tiré des conſéquences pour des choſes bien plus importantes, que ces Oracles, & eût attaqué tout le Chriſtianiſme par cet exemple, qui, au fond, n'eût pourtant rien conclu.

[illegible] toujours certain que ce même Porphyre qui nous fournit tous ces Oracles, ſoutenoit, comme nous avons vu, que les Oracles étoient rendus par des Génies menteurs. Il ſe pourroit donc bien faire qu'il eût mis en Oracles tous les Myſtères de notre Religion, exprès pour tâcher à les détruire, & pour les rendre ſuſpects de fauſſeté, parce qu'ils auroient été atteſtés par de faux témoins. Je ſais bien que les Chrétiens ne le prenoient pas ainſi : mais comment euſſent-ils jamais prouvé par raiſonnement, que les Démons étoient quelquefois forcés à dire la vérité ? Ainſi Porphyre demeuroit toujours en état de ſe ſervir de ſes Oracles contre eux ; & ſelon le tour de cette diſpute, ils devoient nier que ces Oracles euſſent jamais été rendus, comme nous le nions préſentement. Cela, ce me ſemble, explique pourquoi Porphyre étoit ſi prodigue d'Oracles favorables à notre Religion, & quel tour avoit pu prendre le grand procès d'entre les Chrétiens & les Payens. Nous ne faiſons que le deviner, car toutes les pièces n'en ſont pas venues juſqu'à nous. C'eſt ainſi qu'en examinant un peu les choſes de près,

on trouve que ces Oracles, qu[illegible]-ſent ſi merveilleux, n'ont jamais été. Je n'en rapporterai point d'autres exemples, tout le reſte eſt de la même nature.

CHAPITRE V.

Que l'opinion commune ſur les Oracles ne s'accorde pas ſi bien qu'on penſe avec la Religion.

Le ſilence de l'Ecriture ſur ces Démons que l'on prétend qui préſident aux Oracles, ne nous laiſſe pas ſeulement en liberté de n'en rien croire, mais il nous y porte aſſez naturellement. Seroit-il poſſible que l'Ecriture n'eût point appris aux Juifs & aux Chrétiens une choſe qu'ils ne pouvoient jamais deviner ſûrement par leur raiſon naturelle, & qu'il leur importoit extrêmement de ſavoir, pour n'être pas ébranlés par ce qu'ils verroient arriver de ſurprenant dans les autres Religions ? Car je conçois que Dieu n'a parlé aux hommes que pour ſuppléer à la foibleſſe de leurs

connoissances, qui ne suffisoient pas à leurs besoins, & que tout ce qu'il ne leur a pas dit est de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mêmes, ou qu'il n'est pas nécessaire qu'ils le sachent. Ainsi si les Oracles eussent été rendus par de mauvais Démons, Dieu nous l'eût appris pour nous empêcher de croire qu'il les rendît lui-même, & qu'il y eût quelque chose de divin dans des Religions fausses.

David reproche aux Payens des Dieux qui ont une bouche & n'ont point de parole, & souhaite à leurs Adorateurs pour toute punition, de devenir semblables à ce qu'ils adorent : mais si ces Dieux eussent eu non-seulement l'usage de la parole, mais encore la connoissance des choses futures, je ne vois pas que David eût pu faire ce reproche aux Payens, ni qu'ils eussent dû être fâchés de ressembler à leurs Dieux.

Quand les Saints Peres s'emportent avec tant de raison contre le culte des Idoles, ils supposent toujours qu'elles ne peuvent rien ; & si elles eussent parlé, si elles eussent prédit l'avenir, il ne falloit pas attaquer avec mépris leur impuissance ; il falloit désabuser les Peu-

ples du pouvoir extraordinaire [illegible]-roiſſoit en elles. En effet, auroit-on eu tant de tort d'adorer ce qu'on croyoit être animé d'une vertu divine, ou tout au moins d'une vertu plus qu'humaine ? Il eſt vrai que ces Démons étoient ennemis de Dieu ; mais les Payens pouvoient-ils le deviner ? Si les Démons demandoient des cérémonies barbares & extravagantes, les Payens les croyoient bizarres ou cruels ; mais ils ne laiſſoient pas pour cela de les croire plus puiſſans que les hommes, & ils ne ſavoient pas que le vrai Dieu leur offroit ſa protection contr'eux. Ils ne ſe ſoumettoient le plus ſouvent à leurs Dieux que comme à des ennemis redoutables, qu'il falloit appaiſer à quelque prix que ce fût; & cette ſoumiſſion & cette crainte n'étoient pas ſans fondement, ſi en effet les Démons donnoient des preuves de leur pouvoir, qui fuſſent au-deſſus de la Nature. Enfin le Paganiſme, ce culte ſi abominable aux yeux de Dieu, n'eût été qu'une erreur involontaire & excuſable.

Mais, direz-vous, ſi les faux Prêtres ont toujours trompé les Peuples, le Paganiſme n'a été non plus qu'une ſim-

pl[illegible]ur où tomboient les Peuples crédules, qui au fond avoient dessein d'honorer un Être supérieur.

La différence est bien grande. C'est aux hommes à se précautionner contre les erreurs où ils peuvent être jettés par d'autres hommes ; mais ils n'ont nul moyen de se précautionner contre celles où ils seroient jettés par des Génies qui sont au-dessus d'eux. Mes lumières suffisent pour examiner si une Statue parle, ou ne parle pas ; mais du moment qu'elle parle, rien ne me peut plus désabuser de la Divinité que je lui attribue. En un mot, Dieu n'est obligé par les loix de sa bonté, qu'à me garantir des surprises dont je ne puis me garantir moi-même ; pour les autres, c'est à ma raison à faire son devoir.

Aussi voyons-nous que quand Dieu a permis aux Démons de faire des prodiges, il les a en même temps confondus par des prodiges plus grands. Pharaon eût pu être trompé par ses Magiciens ; mais Moïse étoit-là plus puissant que les Magiciens de Pharaon. Jamais les Démons n'ont eu tant de pouvoir, ni n'ont fait tant de choses surprenantes, que du temps de Jésus-Christ & des Apôtres.

Cela n'empêche pas que le Paganiſme n'ait toujours été appellé avec juſtice le culte des Démons. Premièrement, l'idée qu'on y prend de la Divinité, ne convient nullement au vrai Dieu, mais à ces Génies réprouvés & éternellement malheureux.

Secondement, l'intention des Payens n'étoit pas tant d'adorer le premier Être, la ſource de tous les biens, que ces Êtres malfaiſans, dont ils craignoient la colère ou le caprice. Enfin les Démons, qui ont ſans contredit le pouvoir de tenter les hommes & de leur tendre des pièges, favoriſoient, autant qu'il étoit en eux, l'erreur groſſière des Payens, & leur fermoient les yeux ſur des impoſtures viſibles. De-là vient qu'on dit que le Paganiſme rouloit, non pas ſur les prodiges, mais ſur les preſtiges des Démons; ce qui ſuppoſe qu'en tout ce qu'ils faiſoient il n'y avoit rien de réel ni de vrai.

Il peut être cependant que Dieu ait quelquefois permis aux Démons quelques effets réels. Si cela eſt arrivé, Dieu avoit alors ſes raiſons, & elles ſont toujours dignes d'un profond reſpect; mais à parler en général, la choſe

n'[illegible]int été ainsi. Dieu permit au Diable de brûler les maisons de Job, de désoler ses pâturages, de faire mourir tous ses troupeaux, de frapper son corps de mille plaies; mais ce n'est pas à dire que le Diable soit lâché sur tous ceux à qui les mêmes malheurs arrivent. On ne songe point au Diable quand il est question d'un homme malade ou ruiné. Le cas de Job est un cas particulier; on raisonne indépendamment de cela, & nos raisonnemens généraux n'excluent jamais les exceptions que la toute-puissance de Dieu peut faire à tout.

Il paroît donc que l'opinion commune sur les Oracles ne s'accorde pas bien avec la bonté de Dieu, & qu'elle décharge le Paganisme d'une bonne partie de l'extravagance, & même de l'abomination que les Saints-Pères y ont toujours trouvée. Les Payens devoient dire, pour se justifier, que ce n'étoit pas merveille qu'ils eussent obéi à des Génies qui animoient des Statues, & faisoient tous les jours cent choses extraordinaires; & les Chrétiens, pour leur ôter toute excuse, ne devoient jamais leur accorder ce point. Si toute la Religion Payenne n'avoit été qu'une

imposture des Prêtres ; le Christianisme profitoit de l'excès du ridicule où elle tomboit.

Aussi y a-t-il bien de l'apparence que les disputes des Chrétiens & des Payens étoient en cet état, lorsque Porphyre avouoit si volontiers que les Oracles étoient rendus par de mauvais Démons. Ces mauvais Démons lui étoient d'un double usage. Il s'en servoit, comme nous avons vu, à rendre inutiles, & même désavantageux à la Religion Chrétienne, les Oracles dont les Chrétiens prétendoient se parer ; mais de plus, il rejettoit sur ces Génies cruels & artificieux toute la folie & toute la barbarie d'une infinité de sacrifices que l'on reprochoit sans cesse aux Payens.

C'est donc attaquer Porphyre jusques dans ses derniers retranchemens, & c'est prendre les vrais intérêts du Christianisme, que de soutenir que les Démons n'ont point été les Auteurs des Oracles.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VI.

Que les Démons ne sont pas suffisamment établis par le Paganisme.

DANS les premiers temps la Poésie & la Philosophie étoient la même chose; toute sagesse étoit renfermée dans les Poëmes. Ce n'est pas que par cette alliance la Poésie en valût mieux, mais la Philosophie en valoit beaucoup moins. Homère & Hésiode ont été les premiers Philosophes Grecs, & de-là vient que les autres Philosophes ont toujours pris fort sérieusement ce qu'ils avoient dit, & ne les ont cités qu'avec honneur.

Homère confond le plus souvent les Dieux & les Démons : mais Hésiode distingue quatre espèces de natures raisonnables; les Dieux, les Démons, les Demi-Dieux ou Héros, & les hommes. Il va plus loin, il marque la durée de la vie des Démons; car ce sont des Démons que les Nymphes dont il

parle dans l'endroit que nous allons citer, & Plutarque l'entend ainsi.

Une corneille, dit Hésiode, *vit neuf fois autant qu'un homme ; un cerf quatre fois autant qu'une corneille ; un corbeau trois fois autant qu'un cerf ; le phénix neuf fois autant qu'un corbeau ; & les nymphes enfin dix fois autant que le phénix.*

On ne prendroit volontiers tout ce calcul que pour une pure rêverie poétique, indigne qu'un Philosophe y fasse aucune réflexion, & indigne même qu'un Poëte l'imite ; car l'agrément lui manque autant que la vérité : mais Plutarque n'est pas de cet avis. Comme il voit qu'en supposant la vie de l'homme de 70 ans, ce qui en est la durée ordinaire, les Démons devroient vivre 680,400 ans, & qu'il ne conçoit pas bien qu'on ait pu avoir l'expérience d'une si longue vie dans les Démons, il aime mieux croire qu'Hésiode, par le mot d'âge d'homme, n'a entendu qu'une année. L'interprétation n'est pas trop naturelle ; mais sur ce pied-là on ne compte pour la vie des Démons que 9720 ans, & alors Plutarque n'a plus de peine à concevoir comment on a pu expérimenter que les Démons

vivoient ce temps-là. De plus, il remarque dans le nombre de 9720 de certaines perfections Pythagoriciennes qui le rendent tout-à-fait digne de marquer la durée de la vie des Démons. Voilà les raisonnemens de cette antiquité si vantée.

Des Poëmes d'Homère & d'Hésiode, les Démons ont passé dans la Philosophie de Platon. Il ne peut être trop loué de ce qu'il est celui d'entre les Grecs qui a conçu la plus haute idée de Dieu; mais cela même l'a jetté dans de faux raisonnemens. Parce que Dieu est infiniment élevé au-dessus des hommes, il a cru qu'il devoit y avoir entre lui & nous des espèces moyennes qui fissent la communication de deux extrémités si éloignées & par le moyen desquelles l'action de Dieu passât jusqu'à nous. Dieu, disoit-il, ressemble à un triangle qui a ses trois côtés égaux, les Démons à un triangle qui n'en a que deux égaux, & les hommes à un triangle qui les a inégaux tous trois. L'idée est assez belle, il ne lui manque que d'être mieux fondée.

Mais quoi, ne se trouve-t-il pas après tout que Platon a raisonné juste?

& ne savons-nous pas certainement par l'Ecriture Sainte qu'il y a des Génies Ministres des volontés de Dieu, & ses Messagers auprès des hommes? N'est-il pas admirable que Platon ait découvert cette vérité par ses seules lumières naturelles?

J'avoue que Platon a deviné une chose qui est vraie, & cependant je lui reproche de l'avoir devinée. La révélation nous assure de l'existence des Anges & des Démons, mais il n'est point permis à la raison humaine de nous en assurer. On est embarrassé de cet espace infini qui est entre Dieu & les hommes, & on le remplit de Génies & de Démons; mais de quoi remplira-t-on l'espace infini qui sera entre Dieu & ces Génies, ou ces Démons mêmes? Car de Dieu à quelque créature que ce soit, la distance est infinie. Comme il faut que l'action de Dieu traverse pour ainsi dire ce vuide infini pour aller jusqu'aux Démons, elle pourra bien aller aussi jusqu'aux hommes, puisqu'ils ne sont plus éloignés que de quelques degrés qui n'ont nulle proportion avec ce premier éloignement. Lorsque Dieu traite avec les hommes

par le moyen des Anges, ce n'eſt pas à dire que les Anges ſoient néceſſaires pour cette communication, ainſi que Platon le prétendoit; Dieu les y emploie pour des raiſons que la Philoſophie ne pénétrera jamais, & qui ne peuvent être parfaitement connues que de lui ſeul.

Selon l'idée que donne la comparaiſon des triangles, on voit que Platon avoit imaginé les Démons, afin que de créature plus parfaite en créature plus parfaite on montât enfin juſqu'à Dieu; de ſorte que Dieu n'auroit que quelques degrés de perfection pardeſſus la première des créatures. Mais il eſt viſible que comme elles ſont toutes infiniment imparfaites à ſon égard, parce qu'elles ſont toutes infiniment éloignées de lui, les différences de perfection qui ſont entr'elles, diſparoiſſent dès qu'on les compare avec Dieu; ce qui les élève les unes au-deſſus des autres, ne les approche pourtant pas de lui.

Ainſi, à ne conſulter que la raiſon humaine, on n'a beſoin de Démons, ni pour faire paſſer l'action de Dieu juſqu'aux hommes, ni pour mettre

entre Dieu & nous quelque chose qui approche de lui, plus que nous ne pouvons en approcher.

Peut-être Platon lui-même n'étoit-il pas aussi sûr de l'existence de ses Démons, que les Platoniciens l'ont été depuis. Ce qui me le fait soupçonner, c'est qu'il met l'Amour au nombre des Démons; car il mêle souvent la galanterie avec la Philosophie, & ce n'est pas la galanterie qui lui réussit le plus mal. Il dit que l'Amour est fils du Dieu des Richesses & de la Pauvreté; qu'il tient de son père la grandeur de courage, l'élévation des pensées, l'inclination à donner, la prodigalité, *la confiance en ses propres forces, l'opinion de son mérite, l'envie d'avoir toujours la préférence*; mais qu'il tient de sa mère cette indigence qui fait qu'il demande toujours, cette importunité avec laquelle il demande, cette timidité qui l'empêche quelquefois d'oser demander, cette disposition qu'il a à la servitude, & cette crainte d'être méprisé qu'il ne peut jamais perdre. Voilà à mon sens une des plus jolies fables qui se soient jamais faites. Il est plaisant que Platon en fît quelquefois d'aussi ga-

lantes & d'auſſi agréables qu'avoit pu faire Anacréon lui-même, & quelquefois auſſi ne raiſonnât pas plus ſolidement que n'auroit fait Anacréon. Cette origine de l'Amour explique parfaitement bien toutes les bizarreries de sa nature; mais auſſi on ne ſait plus ce que c'eſt que les Démons, du moment que l'Amour en eſt un. Il n'y a pas d'apparence que Platon ait entendu cela dans un ſens naturel & philoſophique, ni qu'il ait voulu dire que l'Amour fût un Etre hors de nous, qui habitât les airs. Aſſurément il l'a entendu dans un ſens galant, & alors il me ſemble qu'il nous permet de croire que tous ſes Démons ſont de la même eſpèce que l'Amour; & puiſqu'il mêle de gaieté de cœur des fables dans ſon ſyſtême, il ne ſe ſoucie pas beaucoup que le reſte de ſon ſyſtême paſſe pour fabuleux. Juſqu'ici nous n'avons fait que répondre aux raiſons qui ont fait croire que les Oracles avoient quelque choſe de ſurnaturel; commençons préſentement à attaquer cette opinion.

CHAPITRE VII.

Que de grandes Sectes de Philosophes Payens n'ont point cru qu'il y eût rien de surnaturel dans les Oracles.

Si au milieu de la Grèce même, où tout retentissoit d'Oracles, nous avions soutenu que ce n'étoient que des impostures, nous n'aurions étonné personne par la hardiesse de ce paradoxe, & nous n'aurions point eu besoin de prendre des mesures pour le débiter secrétement. La Philosophie s'étoit partagée sur le fait des Oracles ; les Platoniciens & les Stoïciens tenoient leur parti : mais les Cyniques, les Péripatéticiens & les Epicuriens s'en moquoient hautement. Ce qu'il y avoit de miraculeux dans les Oracles, ne l'étoit pas tant, que la moitié des Savans de la Grèce ne fussent encore en liberté de n'en rien croire, & cela malgré le préjugé commun à tous les Grecs,

qui mérite d'être compté pour quelque chose.

Eusebe (1) nous dit que six cents personnes d'entre le Payens avoient écrit contre les Oracles ; mais je crois qu'un certain Œnomaüs, dont il nous parle, & dont il nous a conservé quelques fragmens, est un de ceux dont les Ouvrages méritent le plus d'être regrettés.

Il y a plaisir à voir dans ses fragmens qui nous restent, cet Œnomaüs plein de la liberté cynique, argumenter sur chaque Oracle contre le Dieu qui l'a rendu, & le prendre lui-même à partie. Voici, par exemple, comment il traite le Dieu de Delphes, sur ce qu'il avoit répondu à Crésus :

Crésus en passant le fleuve Halis renversera un grand Empire.

En effet, Crésus en passant le fleuve Halis attaqua Cyrus, qui, comme tout le monde sait, vint fondre sur lui, & le dépouilla de tous ses Etats.

Tu t'étois vanté dans un autre Oracle rendu à Crésus, dit Œnomaüs à Apollon, *que tu savois le nombre des grains de sable : tu t'étois bien fait valoir sur ce que tu voyois*

---

(1) L. 4. de la Prép. Evang.

de Delphes cette tortue que Crésus faisoit cuire en Lydie dans le même moment. Voilà de belles connoissances pour en être si fier ! Quand on te vient consulter sur le succès qu'aura la guerre de Crésus & de Cyrus, tu demeures court ; car si tu lis dans l'avenir ce qui en arrivera, pourquoi te sers-tu de façons de parler qu'on ne peut entendre ! Ne sais-tu point qu'on ne les entendra pas ? Si tu le sais, tu te plais donc à te jouer de nous ? Si tu ne le sais point, apprends de nous qu'il faut parler plus clairement, & qu'on ne t'entend point. Je te dirai même que si tu as voulu te servir d'équivoques, le mot Grec par lequel tu exprimes que Crésus renversera un grand Empire, n'est pas bien choisi, & qu'il ne peut signifier que la victoire de Crésus sur Cyrus. S'il faut nécessairement que les choses arrivent, pourquoi nous amuser avec tes ambiguités ? Que fais-tu à Delphes, malheureux, occupé, comme tu es, à nous chanter des Prophéties inutiles ? Pourquoi tous ces sacrifices que nous te faisons ? Quelle fureur nous possède !

Mais Œnomaüs est encore de plus mauvaise humeur sur cet Oracle que rendit Apollon aux Athéniens, lorsque Xercès fondit sur la Grèce avec toutes les forces de l'Asie. La Pythie leur

donna pour réponse, que Minerve, Protectrice d'Athènes, tâchoit en vain, par toutes sortes de moyens, d'appaiser la colère de Jupiter; que cependant Jupiter, en faveur de sa fille, vouloit bien souffrir que les Athéniens se sauvassent dans des murailles de bois; & que Salamine verroit la perte de beaucoup d'enfans chers à leurs mères, soit quand Cérès seroit dispersée, soit quand elle seroit ramassée.

Sur cela Œnomaüs perd entiérement le respect pour le Dieu de Delphes. *Ce combat du père & de la fille*, dit-il, *sied bien à des Dieux; il est beau qu'il y ait dans le Ciel des inclinations & des intérêts contraires. Jupiter est courroucé contre Athènes, il a fait venir contr'elle toutes les forces de l'Asie: mais s'il n'a pas pu la ruiner autrement, s'il n'avoit plus de foudres, s'il a été réduit à emprunter des forces étrangères, comment a-t il eu le pouvoir de faire venir contre cette Ville toutes les forces de l'Asie? Après cela cependant il permet qu'on se sauve dans des murailles de bois; sur qui donc tombera sa colère? Sur des pierres? Beau Devin, tu ne sais point à qui seront ces enfans dont Salamine verra la perte, s'ils seront Grecs ou Perses; il faut*

bien qu'ils soient de l'une ou de l'autre armée: mais ne sais-tu point du moins qu'on verra que tu ne le sais point? Tu caches le temps de la bataille sous ces belles expressions poëtiques, soit quand Cérès sera dipersée, soit quand elle sera ramassée; *tu veux nous éblouir par ce langage pompeux: mais ne sait-on pas bien qu'il faut qu'une bataille navale se donne au temps des semailles ou de la moisson? Apparemment ce ne sera pas en hiver. Quoi qu'il arrive, tu te tireras d'affaire par le moyen de ce Jupiter que Minerve tâche d'appaiser. Si les Grecs perdent la bataille, Jupiter a été inexorable; s'ils la gagnent, Jupiter s'est enfin laissé fléchir. Tu dis, Apollon, qu'on fuie dans des murs de bois; tu conseilles, tu ne devines pas. Moi qui ne sais point deviner, j'en eusse bien dit autant; j'eusse bien jugé que l'effet de la guerre seroit tombé sur Athènes, & que puisque les Athéniens avoient des vaisseaux, le meilleur pour eux étoit d'abandonner leur Ville, & de se mettre tous sur la mer.*

Telle étoit la vénération que de grandes Sectes de Philosophes avoient pour les Oracles, & pour les Dieux mêmes qu'on en croyoit auteurs. Il est assez plaisant que toute la Religion Payenne ne fût qu'un problême de Phi-

losophie. Les Dieux prennent-ils soin des affaires des hommes? n'en prennent-ils pas soin? Cela est essentiel; il s'agit de savoir si on les adorera, ou si on les laissera-là sans aucun culte: tous les Peuples ont déjà pris le parti d'adorer, on ne voit de tous côtés que Temples, que sacrifices; cependant une grande Secte de Philosophes soutient publiquement que ces sacrifices, ces Temples, ces adorations sont autant de choses inutiles, & que les Dieux, loin de s'y plaire, n'en ont aucune connoissance. Il n'y a point de Grec qui n'aille consulter les Oracles sur ses affaires; mais cela n'empêche pas que dans trois grandes Ecoles de Philosophie on ne traite hautement les Oracles d'impostures.

Qu'il me soit permis de pousser un peu plus loin cette réflexion; elle pourra servir à faire entendre ce que c'étoit que la Religion chez les Payens. Les Grecs en général avoient extrêmement de l'esprit: mais ils étoient fort légers, curieux, inquiets, incapables de se modérer sur rien; &, pour dire tout ce que j'en pense, ils avoient tant d'esprit, que leur raison en souffroit un peu. Les Romains étoient d'un autre

caractère ; gens solides, serieux, appliqués, qui savoient suivre un principe & prévoir de loin une conséquence. Je ne serois pas surpris que les Grecs, sans songer aux suites, eussent traité étourdiment le pour & le contre de toutes choses, qu'ils eussent fait des sacrifices, en disputant si les sacrifices pouvoient toucher les Dieux, & qu'ils eussent consulté les Oracles, sans être assurés que les Oracles ne fussent pas de pures illusions. Apparemment les Philosophes s'intéressoient assez peu au Gouvernement pour ne se pas soucier de choquer la Religion dans leurs disputes, & peut-être le Peuple n'avoit pas assez de foi aux Philosophes pour abandonner la Religion, ni pour y rien changer sur leur parole ; & enfin la passion dominante des Grecs étoit de discourir sur toutes les matières à quelque prix que ce pût être. Mais il est sans doute plus étonnant que les Romains, & les plus habiles d'entre les Romains, & ceux qui savoient le mieux combien la Religion tiroit à conséquence pour la politique, aient osé publier des Ouvrages, où non-seulement ils mettoient leur Re-

ligion en question, mais même la tournoient entiérement en ridicule. Je parle de Cicéron, qui dans ses Livres de la Divination n'a rien épargné de ce qui étoit le plus saint à Rome. Après qu'il a fait voir assez vivement à ceux contre qui il dispute, quelle extrême folie c'étoit de consulter des entrailles d'animaux, il les réduit à répondre que les Dieux qui sont tout-puissans, changent les entrailles dans le moment du sacrifice, afin de marquer par elles leur volonté & l'avenir. Cette réponse étoit de Chrysippe, d'Antipater & de Possidonius, tous grands Philosophes, & Chefs du parti des Stoïciens. *Ah! que dites-vous?* reprend Cicéron; *il n'y a point de vieilles si crédules que vous. Croyez-vous que le même veau ait le foie bien disposé, s'il est choisi pour le sacrifice par une certaine personne; & mal disposé, s'il est choisi par une autre? Cette disposition de foie peut-elle changer en un instant, pour s'accommoder à la fortune de ceux qui sacrifient? Ne voyez vous pas que c'est le hasard qui fait le choix des victimes? l'expérience même ne vous l'apprend-elle? Car souvent les entrailles d'une victime sont tout-à-fait funestes, & celles de la victime qu'on immole*

immédiatement après, sont les plus heureuses du monde. Que deviennent les menaces de ces premières entrailles? ou comment les Dieux se sont-ils appaisés si promptement? Mais vous dites qu'un jour il ne se trouva point de cœur à un bœuf que César sacrifioit, & que comme cet animal ne pouvoit pas pourtant vivre sans en avoir un, il faut nécessairement qu'il se soit retiré dans le moment du sacrifice. Est-il possible que vous ayiez assez d'esprit pour voir qu'un bœuf n'a pu vivre sans cœur, & que vous n'en ayiez pas assez pour voir que ce cœur n'a pu en un moment s'envoler je ne sais où? Et un peu après il ajoute: *Croyez-moi, vous ruinez toute la Physique pour défendre l'Art des Aruspices. Car ce ne sera pas le cours ordinaire de la Nature qui fera naître & mourir toutes choses, & il y aura quelques corps qui viendront de rien, & retourneront dans le néant. Quel Physicien a jamais soutenu cette opinion? Il faut pourtant que les Aruspices la soutiennent.*

Je ne donne ce passage de Cicéron que comme un exemple de l'extrême liberté avec laquelle il insultoit à la Religion qu'il suivoit lui-même; en mille autres endroits, il ne fait pas plus de grace aux poulets sacrés; au

au vol des oiseaux, & à tous les miracles dont les Annales des Pontifes étoient remplies.

Pourquoi ne lui faisoit-on pas son procès sur son impiété? Pourquoi tout le Peuple ne le regardoit-il pas avec horreur? Pourquoi tous les Colléges des Prêtres ne s'élevoient-ils pas contre lui? Il y a lieu de croire que chez les Payens la Religion n'étoit qu'une pratique, dont la spéculation étoit indifférente. Faites comme les autres, & croyez ce qu'il vous plaira. Ce principe est fort extravagant; mais le Peuple qui n'en reconnoissoit pas l'impertinence, s'en contentoit, & les gens d'esprit s'y soumettoient aisément; parce qu'il ne les gênoit guère.

Aussi voit-on que toute la Religion Payenne ne demandoit que des cérémonies, & nuls sentimens du cœur. Les Dieux sont irrités, tous leurs foudres sont prêts à tomber; comment les appaisera-t-on? Faut-il se repentir des crimes qu'on a commis? faut-il rentrer dans les voies de la justice naturelle, qui devroit être entre tous les hommes? Point du tout: il faut seulement prendre un veau de telle cou-

ſeur, né en tel temps, l'égorger avec un tel couteau, & cela déſarmera tous les Dieux : encore vous eſt-il permis de vous moquer en vous-même du ſacrifice, ſi vous voulez; il n'en ira pas plus mal.

Apparemment il en étoit de même des Oracles ; y croyoit qui vouloit, mais on ne laiſſoit pas de les conſulter. La coutume a ſur les hommes une force qui n'a nullement beſoin d'être appuyée de la raiſon.

CHAPITRE VIII.

Que d'autres que des Philoſophes ont auſſi aſſez ſouvent fait peu de cas des Oracles.

LES Hiſtoires ſont pleines d'Oracles, ou mépriſés par ceux qui les recevoient, ou modifiés à leur fantaiſie. Pactias (1), Lydien, & Sujet des Perſes, s'étant refugié à Cumes, Ville Grec-

(1) *Hérodote*, l. 1.

que, les Perſes ne manquèrent pas d'envoyer demander qu'on le leur livrât. Les Cuméens firent auſſi-tôt conſulter l'Oracle des Branchides, pour ſavoir comment ils en devoient uſer. L'Oracle répondit qu'ils livraſſent Pactias. Ariſtodicus, un des premiers de Cumes, qui n'étoit pas de cet avis, obtint par ſon crédit qu'on envoyât une ſeconde fois vers l'Oracle, & même il ſe fit mettre du nombre des Députés. L'Oracle ne lui fit que la réponſe qu'il avoit déjà faite. Ariſtodicus peu ſatisfait, s'aviſa en ſe promenant autour du Temple, d'en faire ſortir de petits oiſeaux qui y faiſoient leurs nids. Auſſitôt il ſortit du Sanctuaire une voix qui lui crioit : *Déteſtable mortel, qui te donne la hardieſſe de chaſſer d'ici ceux qui ſont ſous ma protection? Eh quoi! grand Dieu*, répondit bien vîte Ariſtodicus, *vous nous ordonnez bien de chaſſer Pactias qui eſt ſous la nôtre? Oui, je vous l'ordonne*, reprit le Dieu, *afin que vous qui êtes des impies, vous périſſiez plutôt, & que vous ne veniez plus importuner les Oracles ſur vos affaires.*

Il paroît bien que le Dieu étoit pouſſé à bout, puiſqu'il avoit recours aux injures; il paroît bien auſſi qu'Ariſto-

dicus ne croyoit pas trop que ce fût un Dieu qui rendît ces Oracles, puisqu'il cherchoit à l'attraper par la comparaison des oiseaux; & après qu'il l'eut attrapé en effet, apparemment il le crut moins Dieu que jamais. Les Cuméens eux-mêmes n'en devoient être guère persuadés, puisqu'ils croyoient qu'une seconde députation pouvoit le faire dédire, ou que du moins il penseroit mieux à ce qu'il devoit répondre. Je remarque ici en passant, que, puisqu'Aristodicus tendoit un piége à ce Dieu, il falloit qu'il eût prévu qu'on ne lui laisseroit pas chasser les oiseaux d'un asyle si saint sans en rien dire, & que par conséquent les Prêtres étoient extrêmement jaloux de l'honneur de leurs Temples.

Ceux d'Egine (1) ravageoient les côtes de l'Attique, & les Athéniens se préparoient à une expédition contre Egine, lorsqu'il leur vint de Delphes un Oracle qui les menaçoit d'une ruine entière, s'ils faisoient la guerre aux Eginètes plutôt que dans trente ans: mais, ces trente ans passés, ils

(1) *Hérodote*, *l.* 5.

n'avoient qu'à bâtir un Temple à Eaque, & entreprendre la guerre, & alors tout devoit leur réüssir. Les Athéniens qui brûloient d'envie de se venger, coupèrent l'Oracle par la moitié; ils n'y déférèrent qu'en ce qui regardoit le Temple d'Eaque, & ils le bâtirent sans retardement : mais pour les trente ans, ils s'en moquèrent; ils allèrent aussi-tôt attaquer Egine, & eurent tout l'avantage. Ce n'est point un particulier qui a si peu d'égard pour les Oracles; c'est tout un Peuple, & un Peuple très-superstitieux.

Il n'est pas trop aisé de dire comment les Peuples Payens regardoient leur Religion. Nous avons dit qu'ils se contentoient que les Philosophes se soumissent aux cérémonies ; cela n'est pas tout-à-fait vrai. Je ne sache point que Socrate refusât d'offrir de l'encens aux Dieux, ni de faire son personnage comme les autres dans les Fêtes publiques ; cependant le Peuple lui fit son procès sur les sentimens particuliers qu'on lui imputoit en matière de Religion, & qu'il falloit presque deviner en lui, parce qu'il ne s'en étoit jamais expliqué ouvertement. Le Peu-

ple entroit donc en connoiſſance de ce qui ſe traitoit dans les Ecoles de Philoſophie ; & comment ſouffroit-il qu'on y ſoutînt hautement tant d'opinions contraires au culte établi, & ſouvent à l'exiſtence même des Dieux ? Du moins il ſavoit parfaitement ce qui ſe jouoit ſur les Théâtres. Ces ſpectacles étoient faits pour lui, & il eſt ſûr que jamais les Dieux n'ont été traités avec moins de reſpect que dans les Comédies d'Ariſtophane. Mercure dans le Plutus vient ſe plaindre de ce qu'on a rendu la vue au Dieu des richeſſes, qui auparavant étoit aveugle; & de ce que Plutus commençant à favoriſer également tout le monde, les autres Dieux à qui on ne fait plus de ſacrifices pour avoir du bien, meurent tous de faim. Il pouſſe la choſe juſqu'à demander un emploi, quel qu'il ſoit, dans une maiſon bourgeoiſe pour avoir du moins de quoi manger. Les oiſeaux d'Ariſtophane ſont encore bien libres. Toute la Pièce roule ſur ce qu'une certaine ville des oiſeaux, que l'on a deſſein de bâtir dans les airs, interromproit le commerce qui eſt entre les Dieux & les hommes,

rendroit les oiseaux maîtres de tout, & réduiroit les Dieux à la dernière misère. Je vous laisse à juger si tout cela est bien dévot. Ce fut pourtant ce même Aristophane qui commença à exciter le Peuple contre la prétendue impiété de Socrate. Il y a là je ne sais quoi d'inconcevable, qui se trouve souvent dans les affaires du monde.

Il est toujours constant par ces exemples, & il le seroit encore par une infinité d'autres, s'il en étoit besoin, que le Peuple étoit quelquefois d'humeur à écouter des plaisanteries sur sa Religion. Il en pratiquoit les cérémonies seulement pour se délivrer des inquiétudes qu'il eût pu avoir en ne les pratiquant pas; mais au fond, il ne paroît pas qu'il y eût trop de foi. A l'égard des Oracles, il en usoit de même. Le plus souvent il les consultoit pour n'avoir plus à les consulter; & s'ils ne s'accommodoient pas à ses desseins, il ne se gênoit pas beaucoup pour leur obéir. Ainsi ce n'étoit peut-être pas une chose si constante, même parmi le Peuple, que les Oracles fussent rendus par des Divinités.

Après cela il seroit fort inutile de

rapporter des Hiſtoires de grands Capitaines, qui ne ſe ſont pas fait une affaire de paſſer pardeſſus des Oracles ou des auſpices. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que cela s'eſt pratiqué même dans les premiers ſiècles de la République Romaine, dans ces temps d'une heureuſe groſſiéreté, où l'on étoit ſi ſcrupuleuſement attaché à la Religion, & où, comme dit Tite-Live, dans l'endroit même que nous allons citer de lui, on ne connoiſſoit point encore cette Philoſophie qui apprend à mépriſer les Dieux (1). Papirius faiſoit la guerre aux Samnites, & dans les conjonctures ou l'on étoit, l'armée Romaine ſouhaitoit avec une extrême ardeur que l'on en vînt à un combat. Il fallut auparavant conſulter les poulets ſacrés; & l'envie de combattre étoit ſi générale, que, quoique les poulets ne mangeaſſent point quand on les mit hors de la cage, ceux qui avoient ſoin d'obſerver l'auſpice, ne laiſſèrent pas de rapporter au Conſul qu'ils avoient fort bien mangé. Sur cela le Conſul promet en même temps

(1) *Tite-Live, liv.* 10.

à

à ses soldats & la bataille & la victoire. Cependant il y eut contestation entre les Gardes des poulets sur cet Auspice qu'on avoit rapporté à faux. Le bruit en vint jusqu'à Papirius, qui dit qu'on lui avoit rapporté un Auspice favorable, & qu'il s'en tenoit-là; que si on ne lui avoit pas dit la vérité, c'étoit l'affaire de ceux qui prenoient les Auspices, & que tout le mal devoit tomber sur leur tête. Aussi-tôt il ordonna qu'on mît ces malheureux aux premiers rangs, & avant que l'on eût encore donné le signal de la bataille, un trait partit sans que l'on sût de quel côté, & alla percer le Garde des poulets qui avoit rapporté l'Auspice à faux. Dès que le Consul sut cette nouvelle, il s'écria : *Les Dieux sont ici présens, le criminel est puni, ils ont déchargé toute leur colère sur celui qui la méritoit ; nous n'avons plus que des sujets d'espérances.* Aussi-tôt il fit donner le signal, & il remporta une victoire entière sur les Samnites.

Il y a bien de l'apparence que les Dieux eurent moins de part que Papirius à la mort de ce pauvre Garde de poulets, & que le Général en voulut

tirer un ſujet de raſſurer les ſoldats que le faux Auſpice pouvoit avoir ébranlés. Les Romains ſavoient déja de ces ſortes de tours dans le temps de leur plus grande ſimplicité.

Il faut donc avouer que nous aurions grand tort de croire les Auſpices ou les Oracles plus miraculeux que les Payens ne les croyoient eux-mêmes. Si nous n'en ſommes pas auſſi déſabuſés que quelques Philoſophes & quelques Généraux d'armées, ſoyons-le du moins autant que le Peuple l'étoit quelquefois.

Mais tous les Payens mépriſoient-ils les Oracles ? Non, ſans doute. Eh bien ! quelques Particuliers qui n'y ont point eu d'égard, ſuffiſent-ils pour les décréditer entiérement ? A l'autorité de ceux qui n'y croyoient pas, il ne faut qu'oppoſer l'autorité de ceux qui y croyoient.

Ces deux autorités ne ſont pas égales. Le témoignage de ceux qui croient une choſe déjà établie, n'a point de force pour l'appuyer ; mais le témoignage de ceux qui ne la croient pas, a de la force pour la détruire. Ceux qui croient, peuvent n'être pas inſtruits des raiſons de ne point croire ;

mais il ne ſe peut guère que ceux qui ne croient point, ne ſoient point inſtruits des raiſons de croire.

C'eſt tout le contraire quand la choſe s'établit: le témoignage de ceux qui la croient, eſt de ſoi-même plus fort que le témoignage de ceux qui ne la croient point; car naturellement ceux qui la croient, doivent l'avoir examinée, & ceux qui ne la croient point, peuvent ne l'avoir pas fait.

Je ne veux pas dire que dans l'un ni dans l'autre cas, l'autorité de ceux qui croient ou ne croient point, ſoit de déciſion; je veux dire ſeulement, que ſi on n'a point d'égard aux raiſons ſur leſquelles les deux partis ſe fondent, l'autorité des uns eſt tantôt plus recevable, tantôt celle des autres. Cela vient en général de ce que pour quitter une opinion commune, ou pour en recevoir une nouvelle, il faut faire quelque uſage de ſa raiſon, bon ou mauvais; mais il n'eſt point beſoin d'en faire aucun pour rejetter une opinion nouvelle, ou pour en prendre une qui eſt commune. Il faut des forces pour réſiſter au torrent, mais il n'en faut point pour le ſuivre.

Et il n'importe ſur le fait des Oracles que parmi ceux qui y croyoient quelque choſe de divin & de ſurnaturel, il ſe trouve des Philoſophes d'un grand nom, tels que les Stoïciens. Quand les Philoſophes s'entêtent une fois d'un préjugé, ils ſont plus incurables que le Peuple même, parce qu'ils s'entêtent également & du préjugé & des fauſſes raiſons dont ils le ſoutiennent. Les Stoïciens en particulier, malgré le faſte de leur ſecte, avoient des opinions qui font pitié. Comment n'euſſent-ils pas cru aux Oracles ? Ils croyoient bien aux ſonges. Le grand Chryſippe ne retranchoit de ſa créance aucun des points qui entroient dans celle de la moindre femmelette.

CHAPITRE IX.

Que les anciens Chrétiens eux-mêmes n'ont pas trop cru que les Oracles fuſſent rendus par les Démons.

QUOIQU'IL paroiſſe que les Chrétiens ſavans des premiers ſiècles ai-

massent assez à dire que les Oracles étoient rendus par les Démons, ils ne laissoient pas de reprocher souvent aux Payens qu'ils étoient joués par leurs Prêtres. Il falloit que la chose fût bien vraie, puisqu'ils la publioient aux dépens de ce systême des Démons, qu'ils croyoient leur être si favorable.

Voici comment parle Clément Alexandrin au troisième Livre des Tapisseries. *Vante-nous, si tu veux, ces Oracles pleins de folie & d'impertinence, ceux de Claros, d'Apollon Pythien, de Didime, d'Amphilocus; tu peux encore y ajouter les Augures, & les Interprètes des songes & des prodiges. Fais-nous paroître aussi devant l'Apollon Pythien, ces gens qui devinoient par la farine ou par l'orge, & ceux qui ont été si estimés, parce qu'ils parloient du ventre. Que les secrets des Temples des Egyptiens, & que la Nécromancie des Etrusques demeurent dans les ténèbres; toutes ces choses ne sont certainement que des impostures extravagantes, & de pures tromperies pareilles à celle des jeux de Dés. Les chèvres qu'on a dressées à la divination, & les corbeaux qu'on a instruits à rendre des Oracles, ne sont, pour ainsi dire, que les Associés de ces Charlatans qui fourbent tous les hommes.*

Eusebe au commencement du quatrième Livre de sa Préparation Evangélique propose dans toute leur étendue les meilleures raisons qui soient au monde, pour prouver que tous les Oracles ont pu n'être que des impostures ; & ce n'est que sur ces mêmes raisons que je prétends m'appuyer dans la suite, quand je viendrai au détail des fourberies des Oracles.

J'avoue cependant que quoiqu'Eusebe sût si bien tout ce qui pouvoit empêcher qu'on les crût surnaturels, il n'a pas laissé de les attribuer aux Démons ; & il semble que l'autorité d'un homme si bien instruit des raisons des deux partis, est d'un grand préjugé pour le parti qu'il embrasse.

Mais remarquez qu'Eusebe, après avoir fort bien prouvé que les Oracles ont pu n'être que des impostures des Prêtres, assure, sans détruire ni affoiblir ces premières preuves, qu'ils ont pourtant été le plus souvent rendus par des Démons. Il falloit qu'il apportât quelque Oracle non suspect, & rendu dans de telles circonstances, que quoique beaucoup d'autres pussent être imputés à l'artifice des Prêtres, celui-là n'y

pût jamais être imputé : mais c'est ce qu'Eusebe ne fait point du tout. Je vois bien que tous les Oracles peuvent n'avoir été que des fourberies, mais je ne le veux pourtant pas croire. Pourquoi? parce que je suis bien aise d'y faire entrer les Démons. Voilà une assez pitoyable espèce de raisonnement. Ce seroit autre chose, si Eusebe, dans les circonstances des temps où il s'est trouvé, n'avoit osé dire ouvertement que les Oracles ne fussent pas l'ouvrage des Démons, mais qu'en faisant semblant de le soutenir, il eût insinué le contraire avec le plus d'adresse qu'il eût pu.

C'est à nous à croire l'un ou l'autre, selon que nous estimerons plus ou moins Eusebe. Pour moi, je crois voir clairement que dans l'endroit dont il est question, il n'y a placé les Démons que par manière d'acquit, & par un respect forcé qu'il a eu pour l'opinion commune.

Un passage d'Origène dans son Livre septième contre Celse, prouve assez bien qu'il n'attribuoit les Oracles aux Démons que pour s'accommoder au temps, & à l'état où étoit alors cette

grande dispute entre les Chrétiens & les Payens. *Je pourrois*, dit-il, *me servir de l'autorité d'Aristote & des Péripatéticiens, pour rendre la Pythie fort suspecte ; je pourrois tirer des Ecrits d'Epicure & de ses Sectateurs une infinité de choses qui décréditeroient les Oracles, & je ferois voir aisément que les Grecs eux-mêmes n'en faisoient pas trop de cas : mais j'accorde que ce n'étoient point des fictions ni des impostures ; voyons si en ce cas-là même, à examiner la chose de près, il seroit besoin que quelque Dieu s'en fût mêlé, & s'il ne seroit pas plus raisonnable d'y faire présider de mauvais Démons, & des génies ennemis du genre humain.*

Il paroît assez que naturellement Origène eût cru des Oracles ce que nous en croyons ; mais les Payens qui les produisoient pour un titre de la divinité de leur Religion, n'avoient garde de consentir qu'ils ne fussent qu'un artifice de leurs Prêtres. Il falloit donc, pour gagner quelque chose sur les Payens, leur accorder ce qu'ils soutenoient si opiniâtrément, & leur faire voir que quand même il y auroit eu du surnaturel dans les Oracles, ce n'étoit pas à dire que la vraie Divinité

y eût eu part; alors on étoit obligé de mettre les Démons en jeu.

Il est vrai, qu'absolument parlant, il valoit mieux en exclure tout-à-fait les Démons, & que l'on eût donné par-là une plus grande atteinte à la Religion Payenne: mais tout le monde ne pénétroit peut-être pas si avant dans cette matière; & l'on croyoit faire bien assez, lorsque par l'hypothèse des Démons, qui satisfait à tout avec deux paroles, on rendoit inutiles aux Payens toutes les choses miraculeuses qu'ils pouvoient jamais alléguer en faveur de leur faux culte.

Voilà apparemment ce qui fut cause que dans les premiers siècles de l'Eglise, on embrassa si généralement ce Systême sur les Oracles. Nous perçons encore assez dans les ténèbres d'une antiquité si éloignée, pour y démêler que les Chrétiens ne prenoient pas tant cette opinion, à cause de la vérité qu'ils y trouvoient, qu'à cause de la facilité qu'elle leur donnoit à combattre le Paganisme; & s'ils renaissoient dans les temps où nous sommes, délivrés comme nous des raisons étrangères qui les déterminoient à ce parti, je ne doute

point qu'ils ne suivissent presque tous le nôtre.

Jusqu'ici nous n'avons fait que lever les préjugés qui sont contraires à notre opinion, & que l'on tire ou du Systême de la Religion Chrétienne, ou de la Philosophie, ou du sentiment général des Payens, & des Chrétiens mêmes. Nous avons répondu à tout cela, non pas en nous tenant simplement sur la défensive, mais le plus souvent même en attaquant. Il faut présentement attaquer encore avec plus de force, & faire voir, par toutes les circonstances particulières qu'on peut remarquer dans les Oracles, qu'ils n'ont jamais mérité d'être attribués à des Génies.

CHAPITRE X.

Oracles corrompus.

ON corrompoit les Oracles avec une facilité qui faisoit bien voir qu'on avoit affaire à des hommes. La *Pythie Philippise*, disoit Démosthène, lorsqu'il

se plaignoit que les Oracles de Delphes étoient toujours conformes aux intérêts de Philippe.

(1) Quand Cléomène, Roi de Sparte, voulut dépouiller de la Royauté Démarate l'autre Roi, sous prétexte qu'il n'étoit pas fils d'Ariston son prédécesseur, & qu'Ariston lui-même s'étoit plaint qu'il lui étoit né trop peu de temps après son mariage, on envoya à l'Oracle sur une question si difficile; & en effet, elle étoit de la nature de celles qui ne peuvent être décidées que par les Dieux. Mais Cléomène avoit pris les devans auprès de la Supérieure des Prêtresses de Delphes; elle déclara que Démarate n'étoit point fils d'Ariston, La fourberie fut découverte quelque temps après, & la Prêtresse privée de sa dignité. Il falloit bien venger l'honneur de l'Oracle, & tâcher de le réparer.

(2) Pendant qu'Hippias étoit Tyran d'Athènes, quelques Citoyens qu'il avoit bannis obtinrent de la Pythie, à force d'argent, que quand il viendroit

---

(1) *Hérodote*, *l.* 6.
(2) *Hérodote*, *l.* 5.

des Lacédémoniens la consulter sur quoi que ce pût être, elle leur dît toujours qu'ils eussent à délivrer Athènes de la tyrannie. Les Lacédémoniens, à qui on redisoit toujours la même chose à tout propos, crurent enfin que les Dieux ne leur pardonneroient jamais de mépriser des ordres si fréquens, & prirent les armes contre Hippias, quoiqu'il fût leur allié.

Si les Démons rendoient les Oracles, les Démons ne manquoient pas de complaisance pour les Princes qui étoient une fois devenus redoutables, & on peut remarquer que l'Enfer avoit bien des égards pour Alexandre & pour Auguste. Quelques Historiens disent nettement qu'Alexandre voulut, d'autorité absolue, être fils de Jupiter Ammon, & pour l'intérêt de sa vanité, & pour l'honneur de sa mère, qui étoit soupçonnée d'avoir eu quelque Amant moins considérable que Jupiter. On y a ajouté qu'avant que d'aller au Temple, il fit avertit le Dieu de sa volonté, & que le Dieu l'exécuta de fort bonne grace. Les autres Auteurs tiennent tout au moins que les Prêtres imaginèrent d'eux-mêmes ce moyen de flat-

ter Alexandre. Il n'y a que Plutarque qui fonde toute cette divinité d'Alexandre sur une méprise du Prêtre d'Ammon, qui, en saluant ce Roi, & lui voulant dire en Grec : *O mon fils*, prononça dans ces mots *S* au lieu d'une *N*, parce qu'étant Lybien, il ne savoit pas trop bien prononcer le Grec, & ces mots, avec ce changement, signifioient : *O fils de Jupiter.* Toute la Cour ne manqua pas de relever cette faute du Prêtre à l'avantage d'Alexandre ; & sans doute le Prêtre lui-même la fit passer pour une inspiration du Dieu qui avoit conduit sa langue, & confirma, par des Oracles, sa mauvaise prononciation. Cette dernière façon de conter l'Histoire est peut-être la meilleure. Les petites origines conviennent assez aux grandes choses.

Auguste fut si amoureux de Livie, qu'il l'enleva à son mari toute grosse qu'elle étoit, & ne se donna pas le loisir d'attendre qu'elle fût accouchée pour l'épouser. Comme l'action étoit un peu extraordinaire (1), on en consulta l'Oracle. L'Oracle, qui savoit faire sa cour, ne se contenta pas de l'ap-

(1) *Prudence.*

prouver; il assura que jamais un mariage ne réussissoit mieux que quand on épousoit une personne déjà grosse. Voilà pourtant, ce me semble, une étrange maxime.

Il n'y avoit à Sparte que deux maisons dont on pût prendre des Rois. Lisander, un des plus grands hommes que Sparte ait jamais eus, forma le dessein d'ôter cette distinction trop avantageuse à deux familles, & trop injurieuse à toutes les autres, & d'ouvrir le chemin de la royauté à tous ceux qui se sentiroient assez de mérite pour y prétendre. Il fit pour cela un plan si composé, & qui embrassoit tant de choses, que je m'étonne qu'un homme d'esprit en ait pu espérer quelque succès. Plutarque dit fort bien que c'étoit comme une démonstration de Mathématique, à laquelle on n'arrive que par de longs circuits. Il y avoit une femme dans le Pont qui prétendoit être grosse d'Apollon: Lisander jetta les yeux sur ce fils d'Apollon, pour s'en servir quand il seroit né. C'étoit avoir des vues bien étendues. Il fit courir le bruit que les Prêtres de Delphes gardoient d'anciens Oracles qu'il ne leur étoit pas permis de lire, parce qu'Apollon avoit

réservé ce droit à quelqu'un qui seroit sorti de son sang, & qui viendroit à Delphes faire reconnoître sa naissance. Ce fils d'Apollon devoit être le petit enfant de Pont, & parmi ces Oracles si mysterieux, il devoit y en avoir qui eussent annoncé aux Spartiates qu'il ne falloit donner la couronne qu'au mérite, sans avoir égard aux familles. Il n'étoit plus question que de composer les Oracles, de gagner le fils d'Apollon qui s'appelloit Silenus, de le faire venir à Delphes, & de corrompre les Prêtres. Tout cela étoit fait, ce qui me paroît fort surprenant; car quelles machines n'avoit-il pas fallu faire jouer ? Déjà Silenus étoit en Grèce, & il se préparoit à s'aller faire reconnoître à Delphes pour fils d'Apollon; mais malheureusement un des Ministres de Lisander fut effrayé, quoique tard, de se voir embarqué dans une affaire si délicate, & il ruina tout.

On ne peut guère voir un exemple plus remarquable de la corruption des Oracles : mais en le rapportant, je ne veux pas dissimuler ce que mon Auteur dissimule; c'est que Lisander avoit déjà essayé de corrompre beaucoup d'autres

Oracles, & n'en avoit pu venir à bout. Dodone avoit résisté à son argent, Jupiter Ammon avoit été inflexible, & même les Prêtres du lieu députèrent à Sparte pour accuser Lisander : mais il se tira d'affaire par son crédit. La grande Prêtresse même de Delphes avoit refusé de lui vendre sa voix ; & cela me fait croire qu'il y avoit à Delphes deux Colléges qui n'avoient rien de commun, l'un de Prêtres, & l'autre de Prêtresses ; car Lisander, qui ne put corrompre la grande Prêtresse, corrompit bien les Prêtres. Les Prêtresses étoient les seules qui rendissent des Oracles de vive voix, & qui fissent les enragées sur le Trépied ; mais apparemment les Prêtres avoient un bureau de Prophéties écrites, dont ils étoient les maîtres, les dispensateurs & les interprètes.

Je ne doute point que ces gens-là, pour l'honneur de leur métier, ne fissent quelquefois les difficiles avec ceux qui les vouloient gagner, sur-tout si on leur demandoit des choses dont il n'y eût pas lieu d'espérer beaucoup de succès, telle qu'étoit la nouveauté que Lisander avoit dessein d'introduire dans

le Gouvernement de Sparte. Peut-être même le parti d'Agésilas, qui étoit alors opposé à celui de Lisander, avoit soupçonné quelque chose de ce projet, & avoit pris les devants auprès des Oracles. Les Prêtres d'Ammon eussent-ils pris la peine de venir du fond de la Lybie à Sparte, faire un procès à un homme tel que Lisander, s'ils ne se fussent entendus avec ses ennemis, & s'ils n'y eussent été poussés par eux?

CHAPITRE XI.

Nouveaux établissemens d'Oracles.

Les Oracles qu'on établissoit quelquefois de nouveau, font autant de tort aux Démons que les Oracles corrompus.

Après la mort d'Ephestion, Alexandre voulut absolument, pour se consoler, qu'Ephestion fût Dieu. Tous les Courtisans y consentirent sans peine: aussi-tôt voilà des Temples que l'on bâtit à Ephestion en plusieurs Villes,

des Fêtes qu'on institue en son honneur, des sacrifices qu'on lui fait, des guérisons miraculeuses qu'on lui attribue; &, afin qu'il n'y manquât rien, des Oracles qu'on lui fait rendre. Lucien dit qu'Alexandre, étonné d'abord de voir la divinité d'Ephestion réussir si bien, la crut enfin vraie lui-même, & se sut bon gré de n'être pas seulement Dieu, mais d'avoir encore le pouvoir de faire des Dieux.

Adrien fit les mêmes folies pour le bel Antinoüs. Il fit bâtir, en mémoire de lui, la Ville d'Antinopolis, lui donna des Temples & des Prophètes, dit Saint Jérôme. Or, il n'y avoit des Prophètes que dans les Temples à Oracles. Nous avons encore une Inscription Grecque, qui porte :

A ANTINOÜS.

Le Compagnon des Dieux d'Egypte M. Ulpius Apollonius son Prophète.

Après cela, on ne sera pas surpris qu'Auguste ait aussi rendu des Oracles, ainsi que nous l'apprenons de Prudence. Assurément Auguste valoit bien Anti-

noüs & Epheſtion, qui, ſelon toutes les apparences, ne durent leur divinité qu'à leur beauté.

Sans doute ces nouveaux Oracles faiſoient faire des réflexions à ceux qui étoient le moins du monde capables d'en faire. N'y avoit-il pas aſſez de ſujet de croire qu'ils étoient de la même nature que les Anciens ; & pour juger de l'origine de ceux d'Amphiaraüs, de Trophonius, d'Orphée, d'Apollon même, ne ſuffiſoit-il pas de voir l'origine de ceux d'Antinoüs, d'Epheſtion & d'Auguſte ?

Nous ne voyons pourtant pas, à dire le vrai, que ces nouveaux Oracles fuſſent dans le même crédit que les Anciens ; il s'en falloit beaucoup.

On ne faiſoit rendre à ces Dieux de nouvelle création qu'autant de réponſes qu'il en falloit pour en pouvoir faire ſa cour aux Princes ; mais du reſte, on ne les conſultoit pas bien ſérieuſement ; & quand il étoit queſtion de quelque choſe d'important, on alloit à Delphes. Les vieux Trépieds étoient en poſſeſſion de l'avenir depuis un temps immémorial, & la parole d'un Dieu expérimenté étoit bien plus ſûre que celle de

ces Dieux qui n'avoient encore nulle expérience.

Les Empereurs Romains, qui étoient intéressés à faire valoir la divinité de leurs prédécesseurs, puisqu'une pareille divinité les attendoit, auroient dû tâcher à rendre plus célèbres les Oracles des Empereurs déifiés comme Auguste, si ce n'eût été que les Peuples, accoutumés à leurs anciens Oracles, ne pouvoient prendre la même confiance pour les autres. Je croirois bien même que quelque penchant qu'ils eussent aux plus ridicules superstitions, ils se moquoient de ces nouveaux Oracles, & en général, de toutes les nouvelles Institutions de Dieux. Le moyen qu'on prît l'aigle qui se lâchoit du bûcher d'un Empereur Romain, pour l'ame de cet Empereur qui alloit prendre sa place au Ciel?

Pourquoi donc le Peuple avoit-il été trompé à la première institution des Dieux & des Oracles? en voici, je crois, la raison. Pour ce qui regarde les Dieux, le Paganisme n'en a eu que de deux sortes principales: ou des Dieux, que l'on supposoit être essentiellement de nature divine; ou des Dieux qui

ne l'étoient devenus qu'après avoir été de nature humaine. Les premiers avoient été annoncés par les Sages ou par les Législateurs avec beaucoup de mystère, & le Peuple ni ne les voyoit, ni ne les avoit vus. Les seconds, quoiqu'ils eussent été hommes aux yeux de tout le monde, avoient été érigés en Dieux par un mouvement naturel des Peuples, touchés de leurs bienfaits. On se formoit une idée très-relevée des uns, parce qu'on ne les voyoit point ; & des autres, parce qu'on les aimoit: mais on n'en pouvoit pas faire autant pour un Empereur Romain, qui étoit Dieu par ordre de la Cour, & non pas par l'amour du Peuple, & qui, outre cela, venoit d'être homme publiquement.

Quant aux Oracles, leur premier établissement n'est pas non plus difficile à expliquer. Donnez-moi une demi-douzaine de personnes à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour, je ne désespérerai pas que des Nations entières n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pen-

dant quelque temps; la voilà qui devient ancienne, & elle eſt ſuffiſamment prouvée. Il y avoit ſur le Parnaſſe un trou, d'où il ſortoit une exhalaiſon qui faiſoit danſer les chèvres, & qui montoit à la tête. Peut être quelqu'un qui en fut entêté ſe mit à parler ſans ſavoir ce qu'il diſoit, & dit quelque vérité. Auſſi-tôt il faut qu'il y ait quelque choſe de divin dans cette exhalaiſon; elle contient la ſcience de l'avenir: on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec reſpect; les cérémonies ſe forment peu-à-peu. Ainſi naquit apparemment l'Oracle de Delphes; & comme il devoit ſon origine à une exhalaiſon qui entêtoit, il falloit abſolument que la Pythie entrât en fureur pour prophétiſer. Dans la plupart des autres Oracles, la fureur n'étoit pas néceſſaire. Qu'il y en ait une fois un d'établi, vous jugez bien qu'il va s'en établir mille. Si les Dieux parlent bien là, pourquoi ne parleront-ils point ici? Les Peuples, frappés du merveilleux de la choſe, & avides de l'utilité qu'ils en eſpèrent, ne demandent qu'à voir naître des Oracles en tous lieux; & puis, l'ancienneté ſurvient à tous ces Oracles,

qui leur fait tous les biens du monde. Les nouveaux n'avoient garde de réussir tant ; c'étoit les Princes qui les établissoient. Les Peuples croient bien mieux à ce qu'ils ont fait eux-mêmes.

Ajoutez à tout cela, que dans le temps de la première institution & des Dieux & des Oracles, l'ignorance étoit beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la suite. La Philosophie n'étoit point encore née, & les superstitions les plus extravagantes n'avoient aucune contradiction à essuyer de sa part. Il est vrai que ce qu'on appelle le Peuple n'est jamais fort éclairé : cependant, la grossièreté dont il est toujours, reçoit encore quelque différence selon les siècles ; du moins il y en a où tout le monde est Peuple, & ceux-là sont sans comparaison les plus favorables à l'établissement des erreurs. Ce n'est donc pas merveille, si les Peuples faisoient moins de cas des nouveaux Oracles que des anciens ; mais cela n'empêchoit pas que les anciens ne ressemblassent parfaitement aux nouveaux. Ou un Démon alloit se loger dans un Temple d'Ephestion, pour y rendre

des Oracles, dès qu'il avoit plu à Alexandre d'en faire élever un à Ephestion comme à un Dieu; ou, s'il se rendoit des Oracles dans ce Temple sans Démon, il pouvoit bien s'en rendre de même dans le Temple d'Apollon Pythien. Or, il seroit, ce me semble, fort étrange & fort surprenant qu'il n'eût fallu qu'une fantaisie d'Alexandre pour envoyer un Démon en possession d'un Temple, & faire naître par-là une éternelle occasion d'erreur à tous les hommes.

CHAPITRE XII.

Lieux où étoient les Oracles.

Nous allons entrer présentement dans le détail des artifices que pratiquoient les Prêtres: cela renferme beaucoup de choses de l'antiquité assez agréables & assez particulières.

Les Pays montagneux, & par conséquent pleins d'antres & de cavernes, étoient les plus abondans en Oracles. Telle étoit la Béotie, qui anciennement

ment, dit Plutarque, en avoit une très-grande quantité. Remarquez en passant que les Béotiens étoient en réputation d'être les plus sottes gens du monde; c'étoit-là un bon pays pour les Oracles, des sots & des cavernes!

Je ne crois point que le premier établissement des Oracles ait été une imposture méditée; mais le Peuple tomba dans quelque superstition qui donna lieu à des gens un peu plus raffinés d'en profiter. Car les sottises du Peuple sont telles assez souvent, qu'elles n'ont pu être prévues; & quelquefois ceux qui le trompent ne songeoient à rien moins, & ont été invités par lui-même à le tromper. Ainsi ma pensée est qu'on n'a point mis d'abord des Oracles dans la Béotie, parce qu'elle est montagneuse; mais que l'Oracle de Delphes ayant une fois pris naissance dans la Béotie de la manière que nous avons dit, les autres que l'on fit à son imitation dans le même pays furent mis dans des cavernes, parce que les Prêtres en avoient reconnu la commodité.

Cet usage ensuite se répandit presque par-tout. Le prétexte des exhalai-

ſons divines rendoit les cavernes néceſſaires; & il ſemble de plus que les cavernes inſpirent d'elles-mêmes je ne ſais quelle horreur qui n'eſt pas inutile à la ſuperſtition. Dans les choſes qui ne ſont faites que pour frapper l'imagination des hommes, il ne faut rien négliger. Peut être la ſituation de Delphes a-t-elle bien ſervi à la faire regarder comme une ville ſainte. Elle étoit à moitié chemin de la montagne du Parnaſſe, bâtie ſur un peu de terre-plein, & environnée de précipices qui la fortifioient ſans le ſecours de l'art. La partie de la montagne qui étoit au-deſſus, avoit à peu près la figure d'un théâtre, & les cris des hommes & le ſon des trompettes ſe multiplioient dans les rochers. Croyez qu'il n'y avoit pas juſqu'à ces échos qui ne valuſſent leur prix.

La commodité des Prêtres & la majeſté des Oracles demandoient donc également des cavernes; auſſi ne voyez-vous pas un ſi grand nombre de Temples prophétiques en plat pays: mais s'il y en avoit quelques-uns, on ſavoit bien remédier à ce défaut de leur ſituation; au lieu de cavernes na-

turelles, on en faisoit d'artificielles, c'est-à-dire, de ces Sanctuaires qui étoient des espèces d'antres où résidoit particulièrement la Divinité, & où d'autres que les Prêtres n'entroient jamais.

Quand la Pythie se mettoit sur le Trépied, c'étoit dans son Sanctuaire, lieu obscur & éloigné d'une certaine petite chambre (1) où se tenoient ceux qui venoient consulter l'Oracle. L'ouverture même de ce Sanctuaire étoit couverte de feuillages de laurier; & ceux à qui on permettoit d'en approcher, n'avoient garde d'y rien voir.

D'où croyez-vous que vienne la diversité avec laquelle les anciens parlent de la forme de leurs Oracles? c'est qu'ils ne voyoient point ce qui se passoit dans le fond de leurs Temples.

Par exemple, ils ne s'accordent point les uns avec les autres sur l'Oracle de Dodone; & cependant que devoit-il y avoir de plus connu des Grecs? Aristote, au rapport de Suidas, dit qu'à Dodone il y a deux colonnes, sur l'une desquelles est un bassin d'airain,

(1) *Plutarq., Dial. des Oracles qui ont cessé.*

& sur l'autre la statue d'un enfant qui tient un fouet, dont les cordes étant aussi d'airain font du bruit contre le bassin lorsquelles y sont poussées par le vent.

Démon, selon le même Suidas, dit que l'Oracle de Jupiter Dodonéen est tout environné de bássins, qui, aussi-tôt que l'un est poussé contre l'autre, se communiquent ce mouvement en rond, & font un bruit qui dure assez de temps.

D'autres disent que c'étoit un chêne résonnant qui secouoit ses branches & ses feuilles lorsqu'il étoit consulté, & qui déclaroit ses volontés par des Prêtresses nommées Dodonides.

Il paroît bien par tout cela qu'il n'y avoit que le bruit de constant, parce qu'on l'entendoit de dehors; mais comme on ne voyoit point le dedans du lieu où se rendoit l'Oracle, on ne savoit que par conjecture ou par le rapport infidèle des Prêtres, ce qui causoit le bruit. Il se trouve pourtant dans l'Histoire, que quelques personnes ont eu le privilége d'entrer dans ces Sanctuaires: mais ce n'étoit pas des gens moins considérables qu'Alexandre

& Vespasien. Strabon rapporte de Callisthène; qu'Alexandre entra seul avec le Prêtre dans le Sanctuaire d'Ammon, & que tous les autres n'entendirent l'Oracle que de dehors.

Tacite dit aussi que Vespasien étant à Alexandrie, & ayant déjà des desseins sur l'Empire, voulut consulter l'Oracle de Sérapis; mais qu'il fit auparavant sortir tout le monde du Temple. Peut-être cependant n'entra-t-il pas pour cela dans le Sanctuaire. A ce compte, les exemples d'un tel privilége seront très-rares; car mon Auteur avoue qu'il n'en connoît point d'autres que ces deux-là, si ce n'est peut-être qu'on y veuille ajouter ce que Tacite dit de Titus, à qui le Prêtre de la Vénus de Paphos ne voulut découvrir qu'en secret beaucoup de grandes choses qui regardoient les desseins qu'il méditoit alors: mais cet exemple prouve encore moins que celui de Vespasien, la liberté que les Prêtres accordoient aux Grands d'entrer dans les Sanctuaires de leurs Temples. Sans doute il falloit un grand crédit pour les obliger à la confidence de leurs Mystères, & même ils ne la faisoient qu'à

des Princes naturellement intéressés à leur garder le secret, & qui dans le cas où ils se trouvoient, avoient quelque raison particulière de faire valoir les Oracles.

Dans ces Sanctuaires ténébreux étoient cachées toutes les machines des Prêtres, & ils y entroient par des conduits souterreins. Rufin nous décrit le Temple de Sérapis tout plein de chemins couverts; & pour rapporter un témoignage encore plus fort que le sien, l'Ecriture Sainte ne nous apprend-elle pas comment Daniel découvrit l'imposture des Prêtres de Bélus, qui savoient bien rentrer secrétement dans son Temple pour prendre les viandes qu'on y avoit offertes? Il me semble que cette Histoire seule devoit décider toute la question en notre faveur. Il s'agit là d'un des miracles du Paganisme qui étoit cru le plus universellement, de ces victimes que les Dieux prenoient la peine de venir manger eux-mêmes. L'Ecriture attribue-t-elle ce prodige aux Démons? Point du tout, mais à des Prêtres imposteurs: & c'est-là la seule fois où l'Ecriture s'étend un peu sur un prodige du Paganisme; &

en ne nous avertiſſant point que tous les autres n'étoient pas de la même nature, elle nous donne à entendre fort clairement qu'ils en étoient. Combien, après tout, devoit-il être plus aiſé de perſuader aux Peuples que les Dieux deſcendoient dans des Temples pour leur parler, leur donner des inſtructions utiles, que de leur perſuader qu'ils venoient manger des membres de chèvres & de moutons? & ſi les Prêtres mangeoient bien en la place des Dieux, à plus forte raiſon pouvoient-ils parler auſſi en leur place.

Les voûtes des Sanctuaires augmentoient la voix, & faiſoient un retentiſſement qui imprimoit de la terreur: auſſi voyez-vous dans tous les Poëtes que la Pythie pouſſoit une voix plus qu'humaine; peut-être même les trompettes qui multiplioient le ſon, n'étoient-elles pas alors tout-à-fait inconnues; peut-être le Chevalier Morland n'a-t-il fait que renouveller un ſecret que les Prêtres Payens avoient ſu avant lui, & dont ils avoient mieux aimé tirer du profit en ne le publiant pas, que de l'honneur en le publiant. Du moins le Père Kirker aſſure qu'A-

lexandre avoit une de ces trompettes avec laquelle il se faisoit entendre de toute son armée en même temps.

Je ne veux pas oublier une bagatelle, qui peut servir à marquer l'extrême application que les Prêtres avoient à fourber. Du Sanctuaire ou du fond des Temples, il sortoit quelquefois une (1) vapeur très-agréable, qui remplissoit tout le lieu où étoient les consultans. C'étoit l'arrivée du Dieu qui parfumoit tout. Jugez si des gens qui poussoient jusqu'à ces minuties presque inutiles l'exactitude de leurs impostures, pouvoient rien négliger d'essentiel.

CHAPITRE XIII.

Distinctions de jours & autres Mystères des Oracles.

Les Prêtres n'oublioient aucune sorte de précaution. Ils marquoient à leur gré de certains jours où il n'étoit point

(1) *Plut. Dial. des Or.*

permis de consulter l'Oracle. Cela avoit un air mystérieux, ce qui est déjà beaucoup en pareilles matières ; mais la principale utilité qu'ils en retiroient, c'est qu'ils pouvoient vous renvoyer sur ce prétexte, s'ils avoient des raisons pour ne pas vouloir vous répondre, ou que pendant ce temps de silence ils prenoient leurs mesures & faisoient leurs préparatifs.

A l'occasion de ces prétendus jours malheureux, il fut rendu à Alexandre un des plus jolis Oracles qui ait jamais été. Il étoit allé à Delphes pour consulter le Dieu ; & la Prêtresse, qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le Temple. Alexandre, qui étoit brusque, la prit par le bras pour l'y mener de force, & elle s'écria : *Ah ! mon fils, on ne peut te résister. Je n'en veux pas davantage*, dit Alexandre, *cet Oracle me suffit.*

Les Prêtres avoient encore un secret pour gagner du temps, quand il leur plaisoit. Avant que de consulter l'Oracle, il falloit sacrifier ; & si les entrailles des victimes n'étoient pas heureuses, le Dieu n'étoit pas encore en hu-

meur de répondre. Et qui jugeoient des entrailles des victimes? les Prêtres. Le plus souvent même, ainsi qu'il paroît par beaucoup d'exemples, ils étoient seuls à les examiner; & tel qu'on obligeoit à recommencer le sacrifice, avoit pourtant immolé un animal dont le cœur & le foie étoient les plus beaux du monde.

Ce qu'on appelloit les mystères & les cérémonies secrètes d'un Dieu, étoit sans doute un des meilleurs artifices que les Prêtres eussent imaginé pour leur sûreté. Ils ne pouvoient si bien couvrir leur jeu, que bien des gens ne soupçonnassent la fourberie. Ils s'avisèrent d'établir de certains mystères qui engageoient à un secret inviolable ceux qui y étoient initiés.

Il est vrai qu'il y avoit de ces mystères dans des Temples qui n'avoient point d'Oracles; mais il y en avoit aussi dans beaucoup de Temples à Oracles, par exemple dans celui de Delphes. Plutarque, dans ce Dialogue si souvent cité, dit qu'il n'y avoit personne à Delphes, ni dans tout ce pays, qui ne fût initié aux mystères. Ainsi, tout étoit dans la dépendance des Prêtres;

ſi quelqu'un eût oſé ouvrir la bouche contr'eux, on eût bien crié à l'athée & à l'impie, & on lui eût fait des affaires dont il ne ſe fût jamais tiré.

Sans les myſtères, les Habitans de Delphes n'euſſent pas laiſſé d'être toujours engagés à garder le ſecret aux Prêtres ſur leurs friponneries; car Delphes étoit une Ville qui n'avoit point d'autre revenu que celui de ſon Temple, & qui ne vivoit que d'Oracles: mais les Prêtres s'aſſuroient encore mieux de ces Peuples, en ſe les attachant par le double lien de l'intérêt & de la ſuperſtition. On eût été bien reçu à parler contre les Oracles dans une telle Ville!

Ceux qu'on initioit aux myſtères, donnoient des aſſurances de leur diſcrétion; ils étoient obligés à faire aux Prêtres une confeſſion de tout ce qu'il y avoit de plus caché dans leur vie, & c'étoit après cela à ces pauvres initiés à prier les Prêtres de leur garder le ſecret. Ce fut ſur cette confeſſion qu'un Lacédémonien qui s'alloit faire initier aux myſtères de Samothrace, dit brusquement aux Prêtres: *Si j'ai fait des crimes, les Dieux le ſavent bien.*

Un autre répondit à-peu-près de la même façon. *Est ce à toi ou au Dieu qu'il faut confesser ses crimes ? C'est au Dieu*, dit le Prêtre. *Eh bien, retire-toi donc*, reprit le Lacédémonien, *& je les confesserai au Dieu.* Tous ces Lacédémoniens n'avoient pas extrêmement l'esprit de dévotion. Mais ne pouvoit-il pas se trouver quelqu'impie qui allât, avec une fausse confession, se faire initier aux mystères, & qui en découvrît ensuite toute l'extravagance, & publiât la fourberie des Prêtres?

Je crois que ce malheur a pu arriver, & je crois aussi que les Prêtres le prévenoient autant qu'il leur étoit possible. Ils voyoient bien à qui ils avoient affaire, & je vous garantis que les deux Lacédémoniens dont nous venons de parler ne furent point reçus. De plus, on avoit déclaré les Epicuriens incapables d'être initiés aux mystères, parce que c'étoient des gens qui faisoient profession de s'en moquer, & je ne crois pas même qu'on leur rendît d'Oracles. Ce n'étoit pas une chose difficile que de les reconnoître; tous ceux d'entre les Grecs qui se mêloient un peu de Littérature, faisoient choix d'une Secte de

Philosophie; & le ſurnom qu'ils tiroient de leur Secte, étoit presque ce qu'eſt parmi nous celui qu'on prend d'une Terre. On diſtinguoit par exemple trois Démétrius, parce que l'un étoit Démétrius le Cinique, l'autre Démétrius le Stoïcien, l'autre Démétrius le Péripatéticien.

La coutume d'exclure les Epicuriens de tous les myſtères, étoit ſi générale & ſi néceſſaire pour la ſûreté des choſes ſacrées, qu'elle fut priſe par ce grand fourbe dont Lucien nous décrit ſi agréablement la vie, cet Alexandre qui joua ſi long-temps les Grecs avec ſes ſerpens. Il avoit même ajouté les Chrétiens aux Epicuriens, parce qu'à ſon égard ils ne valoient pas mieux les uns que les autres; & avant que de commencer ſes cérémonies, il crioit: *Qu'on chaſſe d'ici les Chrétiens;* à quoi le Peuple répondoit, comme en une eſpèce de chœur: *Qu'on chaſſe les Epicuriens.* Il fit bien pis; car ſe voyant tourmenté par ces deux ſortes de gens, qui, quoique pouſſés par différens intérêts, conſpiroient à tourner ſes cérémonies en ridicule, il déclara que le Pont où il faiſoit alors ſa demeure ſe

rempliſſoit d'impies, & que le Dieu dont il étoit le Prophète ne parleroit plus, ſi on ne l'en vouloit défaire; & ſur cela, il fit courir ſus aux Chrétiens & aux Epicuriens.

L'Apollon de Daphné, Fauxbourg d'Antioche, étoit dans la même peine, lorſque, du temps de Julien l'Apoſtat, il répondit à ceux qui lui demandoient la cauſe de ſon ſilence, qu'il s'en falloit prendre à de certains morts enterrés dans le voiſinage. Ces morts étoient des Martyrs Chrétiens, & entr'autres Saint Babylas. On veut communément que ce fût la préſence de ces corps bienheureux qui ôtoit aux Démons le pouvoir de parler dans l'Oracle; mais il y a plus d'apparence que le grand concours de Chrétiens qui ſe faiſoit aux ſépulchres de ces Martyrs, incommodoit les Prêtres d'Apollon, qui n'aimoient pas à avoir pour témoins de leurs actions des ennemis clairvoyans, & qu'ils tâchèrent par ce faux Oracle d'obtenir d'un Empereur Payen qu'il fît jetter hors de-là ces corps dont le Dieu ſe plaignoit.

Pour revenir préſentement aux artifices dont les Oracles étoient pleins,

& pour comprendre en une ſeule réflexion toutes celles qu'on peut faire là-deſſus, je voudrois bien qu'on me dît pourquoi les Démons ne pouvoient prédire l'avenir que dans des trous, dans des cavernes & dans des lieux obſcurs; & pourquoi ils ne s'aviſoient jamais d'animer une ſtatue, ou de faire parler une Prêtreſſe dans un carrefour, expoſée de toutes parts aux yeux de tout le monde.

On pourra dire que les Oracles qui ſe rendoient ſur des billets cachetés, & plus encore ceux qui ſe rendoient en ſonge, avoient abſolument beſoin de Démons; mais il nous ſera bien aiſé de faire voir qu'ils n'avoient rien de plus miraculeux que les autres.

CHAPITRE XIV.

Des Oracles qui ſe rendoient ſur les Billets cachetés.

LES Prêtres n'étoient pas ſcrupuleux juſqu'au point de n'oſer décacheter les billets qu'on leur apportoit : il

falloit qu'on les laissât sur l'autel; après quoi on fermoit le Temple, où les Prêtres savoient bien rentrer sans qu'on s'en apperçût : ou bien il falloit mettre ces billets entre les mains des Prêtres, afin qu'ils dormissent dessus, & reçussent en songe la réponse qu'il y falloit faire; & dans l'un & l'autre cas, ils avoient le loisir & la liberté de les ouvrir. Ils savoient pour cela plusieurs secrets, dont nous voyons quelques-uns mis en pratique par le faux Prophète de Lucien. On peut les voir dans Lucien même, si l'on est curieux d'apprendre comment on pouvoit décacheter les billets des Anciens, sans qu'il y parût.

Assurément on s'étoit servi de quelqu'un de ces secrets pour ouvrir le billet que ce Gouverneur de Cilicie, dont parle Plutarque, avoit envoyé à l'Oracle de Mopsus, qui étoit à Malle, Ville de cette Province. Le Gouverneur ne savoit que croire des Dieux; il étoit obsédé d'Epicuriens, qui lui avoient jetté beaucoup de doutes dans l'esprit. Il se résolut, comme dit agréablement Plutarque, d'envoyer un espion chez les Dieux, pour apprendre

ce qui en étoit. Il lui donna un billet bien cacheté pour le porter à l'Oracle de Mopſus. Cet Envoyé dormit dans le Temple, & vit en ſonge un homme fort bien fait, qui lui dit *Noir*. Il porta cette réponſe au Gouverneur. Elle parut très-ridicule à tous les Epicuriens de ſa Cour, mais il en fut frappé d'étonnement & d'admiration ; & en leur ouvrant ſon billet, il leur montra ces mots qu'il y avoit écrits : *T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir ?* Après ce miracle, il fut toute ſa vie fort dévot au Dieu Mopſus. Nous éclaircirons enſuite ce qui regarde le ſonge ; il ſuffit préſentement que le billet avoit pu être décacheté & refermé avec adreſſe. Il avoit toujours fallu le porter au Temple, & il n'eût pas été néceſſaire qu'il fût ſorti des mains du Gouverneur, ſi un Démon eût dû y répondre.

Si les Prêtres n'oſoient ſe hazarder à décacheter les billets, ils tâchoient de ſavoir adroitement ce qui amenoit les gens à l'Oracle. D'ordinaire c'étoient des gens conſidérables, qui avoient dans la tête quelque deſſein ou quelque paſſion qui n'étoit pas inconnue

dans le monde. Les Prêtres avoient tant de commerce avec eux, à l'occasion des sacrifices qu'il falloit faire, ou des délais qu'il falloit observer avant que l'Oracle parlât, qu'il n'étoit pas trop difficile de tirer de leur bouche, ou du moins de conjecturer quel étoit le sujet de leur voyage. On leur faisoit recommencer sacrifices sur sacrifices, jusqu'à ce qu'on se fût éclairci. On les mettoit entre les mains de certains menus Officiers du Temple, qui sous prétexte de leur en montrer les antiquités, les statues, les peintures, les offrandes, savoient l'art de les faire parler sur leurs affaires. Ces Antiquaires, pareils à ceux qui vivent aujourd'hui de ce métier en Italie, se trouvoient dans tous les Temples un peu considérables. Ils savoient par cœur tous les miracles qui s'y étoient faits; ils vous faisoient bien valoir la puissance & les merveilles du Dieu; ils vous contoient fort au long l'histoire de chaque présent qu'on lui avoit consacré. Sur cela Lucien dit assez plaisamment que tous ces gens-là ne vivoient & ne subsistoient que de fables, & que dans la Grèce on eût été bien

fâché d'apprendre des vérités dont il n'eût rien coûté. Si ceux qui venoient consulter l'Oracle ne parloient point, leurs Domestiques se taisoient-ils ? Il faut savoir que dans une Ville à Oracle, il n'y avoit presque que des Officiers de l'Oracle. Les uns étoient Prophètes & Prêtres ; les autres Poëtes qui habilloient en vers les Oracles rendus en prose ; les autres simples Interprètes ; les autres petits Sacrificateurs qui immoloient les victimes, & en examinoient les entrailles ; les autres vendeurs de parfums ou d'encens, ou de bêtes pour les sacrifices ; les autres Antiquaires ; les autres enfin n'étoient que des Hôteliers, que le grand abord des Etrangers enrichissoit. Tous ces gens-là étoient dans les intérêts de l'Oracle & du Dieu ; & si par le moyen des Domestiques des Etrangers ils découvroient quelque chose qui fût bon à savoir, vous ne devez pas douter que les Prêtres n'en fussent avertis.

Le faux Prophète Alexandre, qui avoit établi son Oracle dans le Pont, avoit bien jusques dans Rome des correspondans, qui lui mandoient les af-

faires les plus secrètes de ceux qui l'alloient consulter.

Par ces moyens on pouvoit répondre même sans avoir besoin de recevoir de billet ; & ces moyens n'étoient pas sans doute inconnus aux Prêtres de l'Apollon de Claros, s'il est vrai qu'il suffisoit de leur dire le nom de ceux qui les consultoient. Voici comme Tacite en parle au 2^e Liv. des Annales. *Germanicus alla consulter Apollon de Claros. Ce n'est point une femme qui y rend les Oracles comme à Delphes, mais un homme qu'on choisit dans de certaines familles, & qui est presque toujours de Milet. Il suffit de lui dire le nombre & les noms de ceux qui viennent le consulter ; ensuite il se retire dans une grotte, & ayant pris de l'eau d'une source qui y est, il vous répond en vers à ce que vous avez dans l'esprit, quoique le plus souvent il soit très-ignorant.*

Nous pourrions remarquer ici que l'on confioit bien à une femme l'Oracle de Delphes, parce qu'il n'étoit question que d'y faire la Démoniaque ; mais que comme celui de Claros avoit plus de difficulté, on ne le donnoit qu'à un homme. Nous pourrions remarquer encore que l'ignorance du Pro-

phète, sur laquelle roule une bonne partie de ce qu'il y a de miraculeux dans l'Oracle, ne pouvoit jamais être fort bien prouvée ; qu'enfin le Démon de l'Oracle, tout Démon qu'il étoit, ne pouvoit se passer de savoir les noms de ceux qui le consultoient. Mais nous n'en sommes pas là présentement: c'est assez d'avoir fait voir comment on pouvoit répondre non-seulement à des billets cachetés, mais à de simples pensées. Il est vrai qu'on ne pouvoit pas répondre aux pensées de tout le monde, & que ce que le Prêtre de Claros faisoit pour Germanicus, il ne l'eût pas pu faire pour un simple Bourgeois de Rome.

CHAPITRE XV.

Des Oracles en Songes.

LE nombre est fort grand des Oracles qui se rendoient par Songes. Cette manière avoit plus de merveilleux qu'aucune autre, & avec cela, elle n'étoit pas fort difficile dans la pratique.

Le plus fameux de tous ces Oracles étoit celui de Trophonius dans la Béotie. Trophonius n'étoit qu'un simple Héros; mais ses Oracles se rendoient avec plus de cérémonies que ceux d'aucun Dieu. Pausanias, qui avoit été lui-même le consulter, & qui avoit passé par toutes ces cérémonies, nous en a laissé une description fort ample, dont je crois qu'on sera bien aise de trouver ici un abrégé exact.

Avant que de descendre dans l'antre de Trophonius, il falloit passer un certain nombre de jours dans une espèce de petite chapelle, qu'on appelloit de la Bonne Fortune & du Bon Génie. Pendant ce temps, on recevoit des expiations de toutes les sortes: on s'abstenoit d'eaux chaudes; on se lavoit souvent dans le fleuve Hircinas; on sacrifioit à Trophonius & à toute sa famille, à Apollon, à Jupiter surnommé Roi, à Saturne, à Junon, à une Cerès-Europe, qui avoit été nourrice de Trophonius, & on ne vivoit que des chairs sacrifiées. Les Prêtres apparemment ne vivoient aussi d'autre chose. Il falloit consulter les entrailles de toutes ces victimes, pour voir si Tropho-

nius trouvoit bon que l'on descendît dans son antre : mais quand elles auroient été toutes les plus heureuses du monde, ce n'étoit encore rien ; les entrailles qui décidoient étoient celles d'un certain bélier qu'on immoloit en dernier lieu. Si elles étoient favorables, on vous menoit la nuit au fleuve Hircinas. Là, deux jeunes enfans de douze ou treize ans vous frottoient tout le corps d'huile. Ensuite, on vous conduisoit jusqu'à la source du fleuve, & on vous y faisoit boire de deux sortes d'eaux, celles de Léthé, qui effaçoient de votre esprit toutes les pensées profanes qui vous avoient occupé auparavant, & celles de Mnémosine, qui avoient la vertu de vous faire retenir tout ce que vous deviez voir dans l'antre sacré. Après tous ces préparatifs, on vous faisoit voir la statue de Trophonius, à qui vous faisiez vos prières : on vous équipoit d'une tunique de lin ; on vous mettoit de certaines bandelettes sacrées, & enfin vous alliez à l'Oracle.

L'Oracle étoit sur une montagne, dans une enceinte faite de pierres blanches, sur laquelle s'élevoient des obé-

liſques d'airain. Dans cette enceinte étoit une caverne, de la figure d'un four, taillée de main d'homme. Là s'ouvroit un trou aſſez étroit, où l'on ne deſcendoit point par des degrés, mais par de petites échelles. Quand on y étoit deſcendu, on trouvoit une autre petite caverne, dont l'entrée étoit aſſez étroite. On ſe couchoit à terre : on prenoit dans chaque main de certaines compoſitions de miel, qu'il falloit néceſſairement porter ; on paſſoit les pieds dans l'ouverture de la petite caverne, & auſſitôt on ſe ſentoit emporté au dedans avec beaucoup de force & de vîteſſe.

C'étoit là que l'avenir ſe déclaroit, mais non pas à tous d'une même manière. Les uns voyoient, les autres entendoient. Vous ſortiez de l'antre, couché par terre comme vous y étiez entré, & les pieds les premiers. Auſſitôt on vous mettoit dans la chaiſe de Mnémoſine, où l'on vous demandoit ce que vous aviez vu ou entendu. Delà, on vous ramenoit dans cette chapelle du Bon-Génie, encore tout étourdi & tout hors de vous. Vous repreniez vos ſens peu-à-peu, & vous recommen-

ciez

tiez à pouvoir rire ; car jusques-là la grandeur des Mystères & la Divinité dont vous étiez rempli, vous en avoient bien empêché. Pour moi, il me semble qu'on n'eût pas dû attendre si tard à rire.

Pausanias nous dit qu'il n'y a jamais eu qu'un homme qui soit entré dans l'Antre de Trophonius, & qui n'en soit pas sorti. C'étoit un certain Espion, que Démétrius y envoya pour voir s'il n'y avoit pas dans ce lieu saint quelque chose qui fût bon à piller. On trouva loin de-là le corps de ce malheureux, qui n'avoit point été jetté dehors par l'ouverture sacrée de l'Antre.

Il ne nous est que trop aisé de faire nos réflexions sur tout cela. Quel loisir n'avoient pas les Prêtres, pendant tous ces différens Sacrifices qu'ils faisoient faire, d'examiner si on étoit propre à être envoyé dans l'Antre! Car assurément Throphonius choisissoit ses gens, & ne recevoit pas tout le monde. Combien toutes ces ablutions, & ces expiations, & ces voyages nocturnes, & ces passages dans des cavernes étroites & obscures, remplissoient

elles l'esprit de superstition, de frayeur & de crainte ? Combien de machines pouvoient jouer dans ces ténèbres ? L'Histoire de l'Espion de Démétrius nous apprend qu'il n'y avoit pas de sûreté dans l'Antre pour ceux qui n'y apportoient pas de bonnes intentions ; & de plus, qu'outre l'ouverture sacrée qui étoit connue de tout le monde, l'Antre en avoit une secrette qui n'étoit connue que des Prêtres. Quand on s'y sentoit entraîné par les pieds, on étoit sans doute tiré par des cordes, & on n'avoit garde de s'en appercevoir en y portant le mains, puisqu'elles étoient embarrassées de ces compositions de miel qu'il ne falloit pas lâcher. Ces cavernes pouvoient être pleines de parfums & d'odeurs qui troubloient le cerveau ; ces eaux de Léthé & de Mnémosine pouvoient aussi être préparées pour le même effet. Je ne dis rien des spectacles & des bruits dont on pouvoit être épouvanté ; & quand on sortoit de-là tout hors de soi, on disoit ce qu'on avoit vu ou entendu, à des gens qui, profitant de ce désordre, le recueilloient comme il leur plaisoit, y changeoient ce qu'ils vou-

toient ou enfin en étoient toujours les interprètes.

Ajoutez à tout cela, que de ces Oracles qui se rendoient par Songes, il y en avoit auxquels il falloit se préparer par des Jeûnes, comme celui d'Amphiaraüs (1) dans l'Attique; que si vos Songes ne pouvoient pas recevoir quelque interprétation apparente, on vous faisoit dormir dans le Temple sur nouveaux frais; que l'on ne manquoit jamais de vous remplir l'esprit d'idées propres à vous faire avoir des Songes, où il entrât des Dieux & des choses exrraordinaires; & qu'on vous faisoit dormir le plus souvent sur des peaux de Victimes, qui pouvoient avoir été frottées de quelque drogue qui fît son effet sur le cerveau.

Quand c'étoient les Prêtres, qui, en dormant sur les Billets cachetés, avoient eux-mêmes les Songes prophétiques, il est clair que la chose est encore plus aisée à expliquer. En vérité, il y avoit du superflu dans les soins que prenoient les Prêtres Payens pour cacher leurs impostures. Si on étoit assez

(1) *Philostrate, l. 2 de la vie d'Apollonius.*

crédule & assez stupide pour se conten-ter de leurs Songes & pour y ajouter foi, il n'étoit pas besoin qu'ils laissassent aux autres la liberté d'en avoir; ils pouvoient se réserver ce droit à eux seuls, sans qu'on y eût trouvé à redire. De la maniere dont ces Peuples étoient faits, c'étoit leur faire trop d'honneur que de les fourber avec quelque précaution & quelque adresse.

Croira-t-on bien qu'il y avoit dans l'Achaïe (1) un Oracle de Mercure qui se rendoit de cette sorte? Après beaucoup de cérémonies, on parle au Dieu à l'oreille, & on lui demande ce qu'on veut. Ensuite on se bouche les oreilles avec les mains; on sort du Temple, & les premières paroles qu'on entend au sortir de-là, c'est la réponse du Dieu. Encore, afin qu'il fût plus aisé de faire entendre, sans être apperçu, telles paroles qu'on voudroit, cet Oracle ne se rendoit que le soir.

(1) *Pausanias.*

CHAPITRE XVI.

Ambiguité des Oracles.

UN des plus grands ſecrets des Oracles, & une des choſes qui marquent autant que les hommes s'en méloient, c'eſt l'ambiguité des réponſes, & l'art qu'on avoit de les accommoder à tous les événemens qu'on pouvoit prévoir.

(1) Lorſqu'Alexandre tomba malade tout d'un coup à Babylone, quelques-uns des principaux de ſa Cour allèrent paſſer une nuit dans le Temple de Serapis, pour demander à ce Dieu s'il ne ſeroit point à propos de lui faire apporter le Roi afin qu'il le guérît. Le Dieu répondit qu'il valoit mieux pour Alexandre qu'il demeurât où il étoit. Serapis avoit raiſon ; car s'il ſe le fût fait apporter & qu'Alexandre fût mort en chemin, ou même dans le Temple, que n'eût-on pas dit ? Mais ſi le Roi recouvroit ſa ſanté à Babylone, quelle gloire

(1) *Arian, L. 7.*

pour l'Oracle ? S'il mouroit, c'est qu'il lui étoit avantageux de mourir après des Conquêtes qu'il ne pouvoit ni augmênter, ni conserver. Il s'en fallut rien à cette dernière interprétation, qui ne manqua pas d'être trouvée à l'avantage de Serapis, si-tôt qu'Alexandre fut mort.

Macrobe dit que quand Trajan eut pris le dessein d'aller attaquer les Parthes, on le pria d'en consulter l'Oracle de la Ville d'Hèliopolis, auquel il ne falloit qu'envoyer un billet cacheté. Trajan ne se fioit point trop aux Oracles ; il voulut auparavant éprouver celui-là. Il y envoie un billet cacheté, où il n'y avoit rien ; on lui en renvoie autant : voilà Trajan convaincu de la divinité de l'Oracle. Il y envoie une seconde fois un autre billet cacheté, par lequel il demandoit au Dieu s'il retourneroit à Rome, après avoir mis fin à la guerre qu'il entreprenoit. Le Dieu ordonna que l'on prît une Vigne qui étoit une des Offrandes de son Temple, qu'on la mît par morceaux, & qu'on la portât à Trajan. L'événement, dit Macrobe, fut parfaitement conforme à cet Oracle ; car Trajan mourut à cette Guerre, & on reporta

Rome ſes os qui avoient été repréſentés par la Vigne rompue.

Tout le monde ſavoit aſſurément que l'Empereur ſongeoit à faire la guerre aux Parthes, & qu'il ne conſultoit l'Oracle que ſur cela ; & l'Oracle eut l'eſprit de lui rendre une réponſe allégorique, & ſi générale, qu'elle ne pouvoit manquer d'être vraie. Car que Trajan retournât à Rome victorieux, mais bleſſé, ou ayant perdu une partie de ſes Soldats ; qu'il fût vaincu, & que ſon armée fût miſe en fuite ; qu'il y arrivât ſeulement quelque diviſion ; qu'il en arrivât dans celles des Parthes ; qu'il en arrivât même dans Rome, en l'abſence de l'Empereur ; que les Parthes fuſſent abſolument défaits ; qu'ils ne fuſſent défaits qu'en partie ; qu'ils fuſſent abandonnés de quelques-uns de leurs Alliés, la Vigne rompue convenoit merveilleuſement à tous ces cas différens ; il y eût eu bien du malheur, s'il n'en fût arrivé aucun ; & je crois que les os de l'Empereur reportés à Rome, ſur quoi l'on fit tomber l'explication de l'Oracle, étoient pourtant la ſeule choſe à quoi l'Oracle n'avoit point penſé.

A propos de cette Vigne, je ne crois pas devoir oublier une ſpece d'Oracle qui s'accommodoit à tout, dont Apulée nous apprend que les Prêtres de la Déeſſe de Syrie avoient été les inventeurs. Ils avoient fait deux Vers dont le ſens étoit : *Les Bœufs attelés coupent la terre, afin que les campagnes produiſent leurs fruits.* Avec ces deux Vers, il n'y avoit rien à quoi ils ne répondiſſent. Si on les venoit conſulter ſur un Mariage, c'étoit la même choſe, des Bœufs attelés enſemble, des campagnes fécondes. Si on les conſultoit ſur quelque terre que l'on vouloit acheter, voilà des Bœufs pour la labourer, voilà des champs fertiles. Si on les conſultoit ſur un Voyage, les Bœufs ſont attelés & tout prêts à partir, & ces campagnes fécondes vous promettent un grand gain. Si on alloit à la Guerre, ces Bœufs ſous le joug ne vous annoncent-ils pas que vous y mettrez auſſi vos ennemis ? Cette Déeſſe de Syrie apparemment n'aimoit pas à parler, & elle avoit trouvé moyen de ſatisfaire par une ſeule réponſe à toutes ſortes de queſtions.

Ceux qui recevoient ces Oracles am-

Dieux, prenoient volontiers la peine d'y ajuſter l'évenement, & ſe chargoient eux-mêmes de le juſtifier. Souvent ce qui n'avoit eu qu'un ſens dans l'intention de celui qui avoit rendu l'Oracle, ſe trouvoit en avoir deux après l'événement; & le fourbe pouvoit ſe repoſer ſur ceux qu'il fourboit, du ſoin de ſauver ſon honneur. Quand le faux Prophète Alexandre répondit à Rutilien, qui lui demandoit quels Précepteurs il donneroit à ſon fils, qu'il lui donnât Pythagore & Homère, il entendit tout ſimplement qu'on lui fît étudier la Philoſophie & les Belles-Lettres. Le jeune homme mourut peu de jours après, & on repréſentoit à Rutilien que ſon Prophète s'étoit bien mépris. Mais Rutilien trouvoit avec beaucoup de ſubtilité la mort de ſon fils annoncée dans l'Oracle, parce qu'on lui donnoit pour Précepteurs Pythagore & Homère qui étoient morts.

CHAPITRE XVII.

Fourberies des Oracles manifestement découvertes.

IL n'eſt plus queſtion de deviner les fineſſes des Prêtres par des moyens qui pourroient eux-mêmes paroître trop fins : un temps a été qu'on les a découvertes de toutes parts aux yeux de toute la Terre ; ce fut quand la Religion Chrétienne triompha hautement du Paganiſme ſous les Empereurs Chrétiens.

Théodoret dit que Théophile, Evêque d'Alexandrie, fit voir à ceux de cette Ville les Statues creuſes où les Prêtres entroient par des chemins cachés pour y rendre les Oracles.

Lorſque, par l'ordre de Conſtantin, on abattit le Temple d'Eſculape à Eges en Cicile, *on en chaſſa*, dit Euſebe dans la vie de cet Empereur, *non pas un Dieu ni un Démon, mais le fourbe qui avoit ſi long-temps impoſé à la crédulité des Peuples.* A cela il ajoute en général que, dans les

Simulacres des Dieux abattus, on n'y trouvoit rien moins que des Dieux ou des Démons ; non pas même quelques malheureux Spectres obscurs & ténébreux, mais seulement du foin & de la paille ; ou des ordures, ou des os de morts. C'est de lui que nous apprenons l'Histoire de ce Théotecnus qui consacra dans la Ville d'Antioche une Statue de Jupiter Dieu de l'Amitié, à laquelle il fit sans doute rendre des Oracles, puisqu'Eusebe dit que ce Dieu avoit des Prophètes. Théotecnus se mit par-là en si grand crédit, que Maximin le fit Gouverneur de toute la Province. Mais Lucinius étant venu à Antioche, & se doutant de l'imposture, il fit mettre à la question les Prêtres & les Prophètes de ce nouveau Jupiter. Ils avouèrent tout, & furent punis du dernier supplice, eux & leurs associés ; & avant eux tous, Théotecnus leur Maître. Le même Eusebe nous assure, encore au 4e. Liv. de la Prép. Ev., que de son temps les plus fameux Prophètes d'entre les Payens & leurs Théologiens les plus célèbres, dont quelques-uns mêmes étoient Magistrats dans leurs Villes, avoient été obligés par les tour-

ments d'expliquer en détail tout l'appareil de la fourberie des Oracles. S'il s'agissoit présentement de ce que les Chrétiens en ont cru, tous ces passages d'Eusèbe décideroient, ce me semble, la question. On plaçoit les Démons dans un certain systême général qui servoit pour les disputes : mais quand on venoit à un point de fait particulier, on ne parloit guère d'eux ; au contraire, on leur donnoit nettement l'exclusion.

Je ne crois pas qu'il puisse jamais y avoir de meilleurs témoins contre les Démons que les Prêtres Payens ; ainsi, après leurs dépositions, la chose me paroît terminée. J'ajouterai seulement ici un Chapitre sur les Sorts, non pas pour en découvrir l'imposture, car cela est compris dans ce que nous avons dit sur les Oracles, & de plus elle se découvre assez d'elle-même ; mais pour ne pas oublier une espèce d'Oracles très-fameux dans l'Antiquité.

CHAPITRE XVIII.

Des Sorts.

LE Sort est l'effet du hasard, & comme la décision ou l'Oracle de la Fortune ; mais les Sorts sont les Instrumens dont on se sert pour savoir quelle est cette décision.

Les Sorts étoient le plus souvent des espèces de Dés, sur lesquels étoient gravés quelques caractères, ou quelques mots dont on alloit chercher l'explication dans des Tables faites exprès. Les usages étoient différens sur les Sorts : dans quelques Temples, on les jettoit soi-même ; dans d'autres on les faisoit sortir d'une Urne, d'où est venue cette manière de parler si ordinaire aux Grècs, *le Sort est tombé.*

Ce jeu de Dés étoit toujours précédé de sacrifices & de beaucoup de cérémonies. Apparemment les Prêtres savoient manier les Dés : mais s'ils ne vouloient pas prendre cette peine, ils n'avoient qu'à les laisser aller ; ils

étoient toujours maîtres de l'explication.

Les Lacédémoniens allèrent un jour consulter les Sorts de Dodone, sur quelque guerre qu'il entreprenoient ; car outre les Chênes parlants, & les Colombes, & les Bassins, & l'Oracle, il y avoit encore des Sorts à Dodone. Après toutes les cérémonies faites, sur le point qu'on alloit jetter les Sorts avec beaucoup de respect & de vénération, voilà un Singe du Roi des Molosses, qui étant entré dans le Temple renverse les Sorts & l'Urne. La Prêtresse, effrayée, dit aux Lacédémoniens qu'ils ne devoient pas songer à vaincre, mais seulement à se sauver ; & tous les Ecrivains (1) assurent que jamais Lacédémone ne reçut un présage plus funeste.

Les plus célèbres entre les Sorts étoient à Préneste & à Antium, deux petites Villes d'Italie. A Préneste étoit la Fortune, & à Antium les Fortunes.

Les Fortunes d'Antium avoient cela de remarquable, que c'étoient des Statues qui se remuoient d'elles-mêmes,

---

(1) *Cicéron, liv. 2 de la Divination.*

selon le témoignage de Macrobe, l. 1, chap. 23, & dont les mouvemens différens, ou servoient de réponse, ou marquoient si l'on pouvoit consulter les Sorts.

Un passage de Cicéron au l. 2. de la Divination, où il dit que l'on consultoit les Sorts de Préneste par le consentement de la Fortune, peut faire croire que cette Fortune savoit aussi remuer la tête, ou donner quelque autre signe de ses volontés.

Nous trouvons encore quelques Statues qui avoient cette même propriété. Diodore de Sicile & Quinte-Curce disent que Jupiter Ammon étoit porté par quatre-vingts Prêtres dans une espèce de gondole d'or, d'où pendoient des coupes d'argent ; qu'il étoit suivi d'un grand nombre de femmes & de filles qui chantoient des Hymnes en langue du Pays ; & que ce Dieu porté par ses Prêtres, les conduisoit en leur marquant par quelques mouvemens où il vouloit aller.

Le Dieu d'Heliopolis de Syrie, selon Macrobe, en faisoit autant. Toute la différence étoit qu'il vouloit être porté par des gens les plus qualifiés de la Province ; qui eussent long-temps

auparavant vécu en continence, & qui ſe fuſſent fait raſer la tête.

Lucien dans le Traité de la Déeſſe de Syrie, dit qu'il a vu un Apollon encore plus miraculeux; car étant porté ſur les épaules de ſes Prêtres, il s'aviſa de les laiſſer-là & de ſe promener par les airs, & cela aux yeux d'un homme tel que Lucien, ce qui eſt conſidérable.

Je ſuis ſi las de découvrir les fourberies des Prêtres Payens, & je ſuis ſi perſuadé auſſi qu'on eſt las de m'en entendre parler, que je ne m'amuſerai point à dire comment on pouvoit faire jouer de pareilles Marionnettes.

Dans l'Orient, les Sorts étoient des flèches, & aujourd'hui encore les Turcs & les Arabes s'en ſervent de la même manière. Ezéchiel dit que Nabuchodonoſor mêla ſes flèches contre Ammon & Jéruſalem, & que la flèche ſortit contre Jéruſalem. C'étoit-là une belle manière de réſoudre auquel de ces deux Peuples il feroit la guerre.

Dans la Grèce & dans l'Italie on tiroit ſouvent les Sorts de quelque Poëte célèbre, comme Homère, ou Euripide; ce qui ſe préſentoit à l'ouverture

du

du Livre étoit l'Arrêt du Ciel. L'Histoire en fournit mille exemples.

On voit même que quelque deux cents ans après la mort de Virgile, on faisoit déjà assez de cas de ses Vers pour les croire prophétiques, & pour les mettre en la place des Sorts qui avoient été à Prénesté. Car (1) Alexandre Sévère, encore particulier, & dans le temps que l'Empereur Héliogabale ne lui vouloit pas de bien, reçut pour réponse dans le Temple de Préneste cet endroit de Virgile dont le sens est : *Si tu peux surmonter les Destins contraires, tu seras Marcellus*.

Ici mon Auteur se souvient que Rabelais a parlé des *Sorts Virgilianes*, que Panurge va consulter sur son mariage ; & il trouve cet endroit du Livre aussi savant qu'il est agréable & badin. Il dit que les bagatelles & les sottises de Rabelais valent souvent mieux que les discours les plus sérieux des autres. Je n'ai point voulu oublier cet éloge, parce que c'est une chose singulière de le rencontrer au milieu d'un Traité des

(1) *Lampridus.*

Oracles, plein de ſcience & d'érudi-
tion. Il eſt certain que Rabelais avoit beaucoup d'eſprit & de lecture, & un art très-particulier de débiter des choſes ſavantes comme de pures fadaiſes ; & de dire de pures fadaiſes, le plus ſouvent ſans ennuyer. C'eſt dommage qu'il n'ait vécu dans un ſiècle qui l'eût obligé à plus d'honnêteté & de politeſſe.

Les Sorts paſſèrent juſques dans le Chriſtianiſme ; on les prit dans les Livres ſacrés, au lieu que les Payens les prenoient dans leurs Poëtes. Saint Auguſtin, dans l'Epître 119 à Januarius, paroît ne déſapprouver cet uſage que ſur ce qui regarde les affaires du ſiècle. Grégoire de Tours nous apprend lui-même quelle étoit ſa pratique : il paſſoit pluſieurs jours dans le jeûne & dans la prière ; enſuite il alloit au tombeau de S. Martin, où il ouvroit tel Livre de l'Ecriture qu'il vouloit, & il prenoit pour la réponſe de Dieu le premier paſſage qui s'offroit à ſes yeux. Si ce paſſage ne faiſoit rien au ſujet, il ouvroit un autre Livre de l'Ecriture.

D'autres prenoient pour Sort divin la première choſe qu'ils entendoient chanter en entrant dans l'Egliſe.

Mais qui croiroit que (1) l'Empereur Héraclius, délibérant en quel lieu il feroit passer l'hiver à son armée, se détermina par cette espèce de Sort ? Il fit purifier son armée pendant trois jours ; ensuite il ouvrit le Livre des Evangiles, & trouva que son quartier d'hiver lui étoit marqué dans l'Albanie. Etoit-ce-là une affaire dont on pût espérer de trouver la décision dans l'Ecriture ?

L'Eglise est enfin venue à bout d'exterminer cette superstition ; mais il lui a fallu du temps. Du moment que l'erreur est en possession des esprits, c'est une merveille si elle ne s'y maintient toujours.

---

(1) *Cedrenus.*

SECONDE DISSERTATION.

Que les Oracles n'ont point cessé au temps de la venue de Jésus-Christ.

LA plus grande difficulté qui regarde les Oracles est surmontée, depuis que nous avons reconnu que les Démons n'ont point dû y avoir de part. Les Oracles étant ainsi devenus indifférents à la Religion Chrétienne, on ne s'intéressera plus à les faire finir précisément à la venue de Jesus-Christ.

CHAPITRE PREMIER.

Foiblesse des raisons sur lesquelles cette opinion est fondée.

CE qui a fait croire à la plupart des gens que les Oracles avoient cessé à la venue de Jesus-Christ, ce sont les Oracles mêmes qui ont été rendus sur le silence des Oracles, & l'aveu des Payens qui, vers le temps de Jesus Christ, disent souvent qu'ils ont cessé.

Nous avons déjà vu la fausseté de ces prétendus Oracles, par lesquels un Démon devenu muet disoit lui-même qu'il étoit muet. Ils ont été, ou supposés par le trop de zèle des Chrétiens, ou trop facilement reçus par leur crédulité.

Voici un de ceux sur lesquels Eusebe se fonde pour soutenir que la naissance de Jusus-Christ les a fait cesser. Il est tiré de Porphyre, & Eusebe ne manque jamais à se prévaloir autant qu'il peut du témoignage de cet ennemi.

Je t'apprendrai la vérité sur les Oracles

& de Delphes & de Claros, disoit Apollon à son Prêtre. *Autrefois il sortit du sein de la terre une infinité d'Oracles, & des fontaines, & des exhalaisons qui inspiroient des fureurs divines. Mais la terre, par les changements continuels que le temps amène, a repris & fait rentrer en elle-même & fontaines, & exhalaisons, & Oracles. Il ne reste plus que les eaux de Micale dans les Campagnes de Didyme, & celles de Claros, & l'Oracle du Parnasse.* Sur cela Eusebe conclut en général que tous les Oracles avoient cessé.

Il est certain qu'il y en a du moins trois d'exceptés selon cet Oracle qu'il rapporte lui-même ; mais il ne songe qu'à ce commencement qui lui est favorable, & ne s'inquiète point du reste.

Mais cet Oracle de Porphyre nous dit-il quand tous ces autres Oracles avoient cessé ? point du tout. Eusebe veut l'entendre du temps de la venue de Jesus-Christ. Son zèle est louable ; mais sa manière de raisonner ne l'est pas tout-à-fait.

Et quand même l'Oracle de Porphyre parleroit du temps de Jesus-Christ, il s'ensuivroit qu'alors plusieurs Oracles

cessèrent, mais qu'il en resta pourtant encore quelques-uns.

Eusebe a peut être cru que cette exception n'étoit rien, & qu'il suffisoit que le plus grand nombre d'Oracles eût cessé ; mais cela ne va pas ainsi. Si les Oracles ont été rendus par des Démons, que la naissance de Jesus-Christ ait condamnés au silence, nul Démon n'a été privilégié. Qu'il soit resté un seul Oracle après Jesus-Christ, il ne m'en faut pas davantage ; ce n'est point sa naissance qui a fait taire les Oracles. C'est ici un de ces cas, où la moindre exception ruine la proposition générale.

Mais peut-être les Démons à la naissance de Jesus-Christ ont cessé de rendre des Oracles, & les Oracles n'ont pas laissé de continuer, parce que les Prêtres les ont contrefaits.

Cette proposition seroit sans aucun fondement. Je prouverai que les Oracles ont duré quatre cents ans après Jesus-Christ. On n'a remarqué aucune différence entre ces Oracles qui ont suivi la naissance de Jesus-Christ, & ceux qui l'avoient précédée. Si les Prêtres ont si bien fourbé pendant quatre

cents ans, pourquoi ne l'ont-ils pas toujours fait ?

Un des Auteurs Payens qui a le plus servi à faire croire que les Oracles avoient cessé à la venue de Jesus-Christ, c'est Plutarque. Il vivoit quelque cent ans après Jesus-Christ, & il a fait un Dialogue sur les Oracles qui avoient cessé. Bien des gens sur ce titre seul ont formé leur opinion, & pris leur parti. Cependant Plutarque excepte positivement l'Oracle de Lébadie, c'est-à dire de Trophonius, & celui de Delphes ; où il dit qu'il falloit anciennement deux Prêtresses, bien souvent trois, mais qu'alors c'étoit assez d'une. Du reste il avoue que les Oracles étoient taris dans la Béotie, qui en avoit été autrefois une source très-féconde.

Tout cela prouve la cessation de quelques Oracles, & la diminution de quelques autres, mais non pas la cessation entière de tous les Oracles ; ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour le systême commun.

Encore l'Oracle de Delphes n'étoit-il pas si fort déchu du temps de Plutarque ; car lui-même dans un autre Traité

nous

nous dit que le Temple de Delphes étoit plus magnifique qu'on ne l'avoit jamais vu ; qu'on en avoit relevé d'anciens bâtimens que le temps commençoit à ruiner, & qu'on y en avoit ajouté d'autres tout modernes ; que même on voyoit une petite Ville qui s'étant formée peu-à-peu auprès de Delphes, en tiroit sa nourriture comme un petit arbre qui pousse au pied d'un grand, & que cette petite Ville étoit parvenue à être plus considérable qu'elle n'avoit été depuis mille ans. Mais dans ce Dialogue même des Oracles qui ont cessé, Démétrius Cilicien, l'un des Interlocuteurs, dit qu'avant qu'il commençât ses Voyages, les Oracles d'Amphilocus & de Mopsus en son Pays étoient aussi florissans que jamais ; que véritablement depuis qu'il en étoit parti, il ne savoit pas ce qui leur pouvoit être arrivé.

Voilà ce qu'on trouve dans ce Traité de Plutarque, auquel je ne sais combien de gens savans vous renvoient, pour vous prouver que les Oracles ont cessé à la venue de Jesus-Christ.

Ici mon Auteur prétend qu'on est tombé aussi dans une méprise grossière

sur un passage du second Livre de la Divination. Ciceron se moque d'un Oracle qu'on disoit qu'Apollon avoit rendu en Latin à Pyrrhus, qui le consultoit sur la guerre qu'il alloit faire aux Romains. Cet Oracle est équivoque, de sorte qu'on ne sait s'il veut dire que Pyrrhus vaincra les Romains, ou que les Romains vaincront Pyrrhus. L'équivoque est attachée à la construction de la phrase Latine, & nous ne la saurions rendre en François. Voici les propres termes de Ciceron sur cet Oracle.

Premièrement, dit-il, *Apollon n'a jamais parlé Latin. Secondement, les Grecs ne connoissent point cet Oracle. Troisièmement, Apollon, du temps de Pyrrhus, avoit déjà cessé de faire des Vers. Enfin, quoique les Eacides, de la famille desquels étoit Pyrrhus, ne fussent pas gens d'un esprit bien fin ni bien pénétrant, cependant l'équivoque de l'Oracle étoit si manifeste, que Pyrrhus eût dû s'en appercevoir.... Mais ce qui est le principal, pourquoi y a-t-il déjà long-temps qu'il ne se rend plus d'Oracle à Delphes de cette sorte, ce qui fait qu'il n'y a présentement rien de plus méprisé?*

C'est sur ces dernières paroles que

l'on s'eſt fondé, pour dire que du temps de Ciceron il ne ſe rendoit plus d'Oracles à Delphes.

Mon Auteur dit qu'on ſe trompe; & que ces mots, *pourquoi ne ſe rend-il plus d'Oracles de cette ſorte*, marquent bien que Ciceron ne parle que des Oracles en Vers, puiſqu'il étoit alors queſtion d'un Oracle renfermé en un Vers.

Je ne ſais s'il faut être tout-à-fait de ſon avis; car voici comme Ciceron continue immédiatement. *Ici, quand on preſſe les Défenſeurs des Oracles, ils répondent que cette vertu qui étoit dans l'exhalaiſon de la terre, & qui inſpiroit la Pythie, s'eſt évaporée avec le temps. Vous diriez qu'ils parlent de quelque vin qui a perdu ſa force. Quel temps peut conſumer ou épuiſer une vertu toute divine! Or qu'y a-t-il de plus divin qu'une exhalaiſon de la terre qui fait un tel effet ſur l'ame, qu'elle lui donne & la connoiſſance de l'avenir, & le moyen de s'en expliquer en Vers?*

Il me ſemble que Ciceron entend que la vertu toute entière avoit ceſſé, & il eût bien vu qu'il en eût toujours dû demeurer une bonne partie, quand il ne ſe fût plus rendu à Delphes que des Oracles en Proſe. N'eſt-ce donc rien

qu'une Prophétie, à moins qu'elle ne soit en Vers ?

Je ne crois pas qu'on ait eu tant de tort de prendre ce passage pour une preuve de la cessation entière de l'Oracle de Delphes ; mais on a eû tort de prétendre en tirer avantage pour attribuer cette cessation à la naissance de Jesus-Christ. L'Oracle a cessé trop tôt, puisque, selon ce passage, il avoit cessé long-temps avant Ciceron.

Mais il n'est pas vrai que la chose soit comme Ciceron paroît l'avoir entendue en cet endroit. Lui-même, au 1er Liv. de la Divination, fait parler en ces termes Quintus son frère, qui soutient les Oracles : *Je m'arrête sur ce point. Jamais l'Oracle de Delphes n'eût été si célèbre, & jamais il n'eût reçu tant d'offrandes des Peuples & des Rois, si de tout temps on n'eût reconnu la vérité de ses prédictions. Il n'est pas si célèbre présentement. Comme il l'est moins, parce que ses prédictions sont moins vraies, jamais, si elles n'eussent été extrêmement vraies, il n'eût été célèbre au point qu'il l'a été.*

Mais ce qui est encore plus fort, Ciceron même, à ce que dit Plutarque dans sa vie, avoit dans sa jeunesse

consulté l'Oracle de Delphes sur la conduite qu'il devoit tenir dans le monde, & il lui avoit été répondu qu'il suivît son génie plutôt que de se régler sur les opinions vulgaires. S'il n'est pas vrai que Ciceron ait consulté l'Oracle de Delphes, il faut du moins que du temps de Ciceron on le consultât encore.

CHAPITRE II.

Pourquoi les Auteurs anciens se contredisent souvent sur le temps de la cessation des Oracles.

D'OU vient donc, dira-t-on, que Lucain, au 5[e] Liv. de la Pharsale, parle en ces termes de l'Oracle de Delphes ? *L'Oracle de Delphes, qui a gardé le silence depuis que les Grands ont redouté l'avenir, & ont défendu aux Dieux de parler, est la plus considérable de toutes les faveurs du Ciel que notre siècle a perdues.* Et peu après : *Appius, qui vouloit savoir quelle seroit la destinée de l'Italie, eut la hardiesse d'aller inter-*

roger cette Caverne depuis si long-temps muette, & d'aller remuer ce Trépié oisif depuis si long-temps.

D'où vient que Juvenal dit en un endroit, *puisque l'Oracle ne parle plus à Delphes* ?

D'où vient enfin que parmi les Auteurs d'un même temps, on en trouve qui disent que l'Oracle de Delphes ne parle plus, d'autres qui disent qu'il parle encore ? Et d'où vient que quelquefois un même Auteur se contredit sur ce chapitre ?

C'est qu'assurément les Oracles n'étoient plus dans leur ancienne vogue, & qu'aussi ils n'étoient pas encore tout-à-fait ruinés. Ainsi, par rapport à ce qu'ils avoient été autrefois, ils n'étoient plus rien ; & en effet ils ne laissoient pourtant pas d'être encore quelque chose.

Il y a plus : il arrivoit qu'un Oracle étoit ruiné pour un temps, & qu'ensuite il se relevoit ; car les Oracles étoient sujets à diverses aventures. Il ne les faut pas croire anéantis, du moment qu'on les voit muets ; ils pourront reprendre la parole.

Plutarque dit qu'anciennement un

Dragon qui s'étoit venu loger sur le Parnasse, avoit fait déserter l'Oracle de Delphes ; qu'on croyoit communément que c'étoit la solitude qui y avoit fait venir le Dragon : mais qu'il y avoit plus d'apparence que le Dragon y avoit causé la solitude ; que depuis, la Grèce s'étoit remplie de Villes, &c.

Vous voyez que Plutarque vous parle d'un temps assez éloigné. Ainsi l'Oracle depuis sa naissance avoit déjà été abandonné une fois ; ensuite il est sûr, qu'il s'étoit merveilleusement bien rétabli.

Après cela, le Temple de Delphes essuya diverses fortunes. Il fut pillé par un Brigand descendu de Phlegios, par l'armée de Xercès, par les Phocenses, par Pyrrhus, par Néron, enfin par les Chrétiens sous Constantin. Tout cela ne faisoit pas de bien à l'Oracle : les Prêtres étoient ou massacrés, ou dispersés ; on abandonnoit le lieu ; les ustensiles sacrés étoient perdus : il falloit des soins, des frais & du temps pour remettre l'Oracle sur pied.

Il se peut donc faire que Ciceron ait pendant sa jeunesse consulté l'Oracle de Delphes ; que pendant la guerre de

César & de Pompée, & dans ce désordre général de l'Univers, l'Oracle ait été muet, comme le veut Lucain ; qu'enfin après la fin de cette guerre, lorsque Ciceron écrivoit ses Livres de Philosophie, il commença à se rétablir assez pour donner lieu à Quintus de dire qu'il étoit encore au monde, & assez peu pour donner lieu à Ciceron de supposer qu'il n'y étoit plus.

Quand Dorimaque, au rapport de Polybe, brûla les portiques du Temple de Dodone, renversa de fond en comble le lieu sacré de l'Oracle, pilla ou ruina toutes les offrandes, un Auteur de ce temps-là auroit bien pu dire que l'Oracle de Dodone ne parloit plus. Cela n'empêcheroit pas que dans le siècle suivant on ne trouvât un autre Auteur qui en rapporteroit quelque réponse.

CHAPITRE III.

Hiſtoire de la durée de l'Oracle de Delphes, & de quelques autres Oracles.

Nous ne ſaurions mieux prouver que vers le temps de la naiſſance de J. C. où l'on parle tant du ſilence de l'Oracle de Delphes, il n'avoit pas ceſſé tout-à-fait, mais étoit ſeulement interrompu ; qu'en rapportant toutes les occaſions différentes où l'on trouve depuis ce temps-là qu'il a parlé.

Suétone, dans la vie de Néron, dit que l'Oracle de Delphes l'avertit qu'il ſe donnât de garde des 73 ans ; que Néron crut qu'il ne devoit mourir qu'à cet âge-là, & ne ſongea point au vieux Galba, qui, étant âgé de 73 ans, lui ôta l'Empire. Cela le perſuada ſi bien de ſon bonheur, qu'ayant perdu par un naufrage des choſes d'un très-grand prix, il ſe vanta que les poiſſons les lui rapporteroient.

Il falloit qu'il eût reçu du même Oracle de Delphes quelque réponſe

qui lui parût moins agréable, ou qu'il ne se contentât plus d'être destiné à vivre 73 ans (1), lorsqu'il ôta aux Prêtres de Delphes les champs de Cirrhe pour les donner à des Soldats, qu'il enleva du Temple plus de 500 statues, soit d'hommes, soit de Dieux, toutes de bronze, & que pour profaner ou pour abolir à jamais l'Oracle, il fit égorger des hommes à l'ouverture de la Caverne sacrée d'où sortoit l'esprit divin.

Que l'Oracle, après une telle aventure, ait été muet jusqu'au temps de Domitien, en sorte que Juvenal ait pu dire alors que Delphes ne parloit plus, cela n'est pas merveilleux.

Cependant il ne faut pas qu'il ait été tout-à-fait muet depuis Néron jusqu'à Domitien ; car voici comme parle Philostrate dans la vie d'Apollonius de Tyane, qui a vu Domitien : *Apollonius visita tous les Oracles de la Grèce, & celui de Dodone, & celui de Delphes, & celui d'Amphiaraüs*, &c. Ailleurs il parle encore ainsi : *Vous pouvez voir Apollon de Delphes illustre par les Oracles qu'il rend au milieu de la Grèce. Il répond à ceux qui*

(1) *Dion Cassius*, *Pausanias*.

le consultent, comme vous le savez vous-même, en peu de paroles; & sans accompagner sa réponse de prodiges, quoiqu'il lui fût fort aisé de faire trembler le Parnasse, d'arrêter la course du Cephise, & de changer les eaux de Castalie en vin. Il vous dit simplement la vérité, & ne s'amuse point à faire une montre inutile de son pouvoir. Il est assez plaisant que Philostrate prétende faire valoir son Apollon, parce qu'il n'étoit pas grand faiseur de miracles. Il pourroit y avoir en cet endroit-là quelque venin contre les Chrétiens.

Nous avons vu comment du temps de Plutarque, qui vivoit sous Trajan, cet Oracle étoit encore sur pied, quoique réduit à une seule Prêtresse, après en avoir eu deux ou trois. Sous Adrien, Dion Chrysostome dit qu'il consulta l'Oracle de Delphes, & il en rapporta une réponse qui lui parut assez embarrassée, & qui l'est effectivement.

Sous les Antonins, Lucien dit qu'un Prêtre de Tyane alla demander à ce faux Prophète Alexandre, si les Oracles qui se rendoient alors à Didyme, à Claros & à Delphes, étoient véritablement des réponses d'Apollon, ou des impostures. Alexandre eut des égards

pour ces Oracles qui étoient de la nature du sien, & répondit au Prêtre qu'il n'étoit pas permis de savoir cela. Mais quand cet habile Prêtre demanda ce qu'il seroit après sa mort, on lui répondit hardiment : *Tu seras Chameau, puis Cheval, puis Philosophe, puis Prophète aussi grand qu'Alexandre.*

Après les Antonins, trois Empereurs se disputèrent l'Empire, Severus Septimus, Pescennius Niger, Clodius Albinus. *On consulta Delphes*, dit Spartien, *pour savoir lequel des trois la République devoit souhaiter ; & l'Oracle répondit en un Vers : Le Noir est le meilleur, l'Africain est bon, le Blanc est le pire.* Par le Noir on entendoit Pescennius Niger, par l'Africain Sévère qui étoit d'Afrique, & par le Blanc Clodius Albinus. On demanda ensuite qui demeureroit le Maître de l'Empire ; & il fut répondu : *On versera le sang du Blanc & du Noir, l'Africain gouvernera le Monde.* On demanda encore combien de temps il gouverneroit ; & il fut répondu : *Il montera sur la Mer d'Italie avec vingt Vaisseaux, si cependant un Vaisseau peut traverser la Mer ;* par où l'on entendit que Sévère règneroit vingt ans. Il est vrai que

l'Oracle ſe réſervoit une reſtriction obſcure pour ſe pouvoir ſauver en cas de beſoin ; mais enfin, dans le temps que Delphes étoit le plus floriſſant, il ne s'y rendoit pas de meilleurs Oracles que ceux-là.

On trouve cependant que Clément Alexandrin, dans ſon exhortation aux Gentils, qu'il a compoſée, ou ſous Sévère, ou à-peu-près en ce temps-là, dit nettement que la fontaine de Caſtalie qui appartenoit à l'Oracle de Delphes, & celle de Colophon, & toutes les autres fontaines prophétiques, avoient enfin, quoique tard, perdu leurs vertus fabuleuſes.

Peut-être en ce temps-là ces Oracles tombèrent-ils dans un de ces ſilences auxquels ils étoient devenus ſujets par intervalles ; peut-être, parce qu'ils n'étoient plus guère en vogue, Clément Alexandrin aimoit-il autant dire qu'ils ne ſubſiſtoient plus du tout.

Il eſt toujours certain que ſous Conſtantius père de Conſtantin, & pendant la jeuneſſe de Conſtantin, Delphes n'étoit pas encore ruiné, puiſqu'Euſebe fait dire à Conſtantin dans ſa vie que le bruit couroit alors qu'Apollon avoit rendu un Oracle, non par

la bouche d'une Prêtresse, mais du fond de son obscure Caverne, par lequel il disoit que les hommes justes qui étoient en terre, étoient cause qu'il ne pouvoit plus dire vrai. Voilà un plaisant aveu. De plus, il falloit que l'Oracle de Delphes fût alors bien misérable, puisqu'on en avoit retranché la dépense d'une Prêtresse.

Il reçut un terrible coup sous Constantin, qui commanda ou qui permit que l'on pillât Delphes. *Alors*, dit Eusebe dans la vie de Constantin, *on produisit aux yeux du Peuple dans les Places de Constantinople, ces statues dont l'erreur des hommes avoit fait si long-temps des objets de vénération & de culte. Ici l'Apollon Pythien, là le Sminthien, les Trépiés dans le Cirque, & les Muses Héliconides dans le Palais, furent exposés aux railleries de tout le monde.*

L'Oracle de Delphes se releva pourtant encore une fois. L'Empereur Julien (1) l'envoya consulter sur l'expédition qu'il méditoit contre les Perses. Si l'Oracle de Delphes a été plus loin, du moins nous ne pouvons pas pousser plus loin son Histoire. Il n'en est plus

(1) *Théodoret.*

parlé dans les Livres ; mais en effet il y a bien de l'apparence que c'eſt-là le temps où il ceſſa, & que ſes dernières paroles s'adreſſèrent à l'Empereur Julien, qui étoit ſi zélé pour le Paganiſme. Je ne ſais pas trop bien comment de grands hommes ont pu mettre Auguſte en la place de Julien, & avancer hardiment que l'Oracle de Delphes avoit fini par la réponſe qu'il avoit rendue à Auguſte ſur l'enfant Hébreu.

Quelques Auteurs (1) modernes, qui ont trouvé cet Oracle digne d'une fin éclatante, lui en ont fait une. Ils ont lu dans Sozomène & dans Théodoret, que ſous Julien, le feu avoit pris au Temple d'Apollon, qui étoit dans un fauxbourg d'Antioche appellé Daphné, ſans qu'on eût pu découvrir l'auteur ou la cauſe de cet incendie ; que les Payens en accuſoient les Chrétiens, & que les Chrétiens l'attribuoient à un foudre lancé de la main de Dieu. A la vérité Théodoret dit que le tonnerre étoit tombé ſur ce Temple ; mais Sozomène n'en parle point. Ces Modernes ſe ſont aviſés de tranſporter cet événement au Tem-

(1) *Melanchton, Peucer, Boiſſard, Hoſpinion.*

ple de Delphes qui étoit fort éloigné de-là, & de dire que par une juste vengeance de Dieu les foudres l'avoient renversé au milieu d'un grand tremblement de terre. Ce tremblement de terre, dont ni Sozomène ni Théodoret ne parlent dans l'incendie même de Daphné, a été mis là pour tenir compagnie aux foudres, & pour honorer l'aventure.

Ce seroit une chose ennuyeuse de faire l'Histoire de la durée de tous les autres Oracles depuis la naissance de Jesus-Christ : il suffira de remarquer en quels temps on trouve que quelques-uns des principaux ont parlé pour la dernière fois ; & souvenez-vous toujours que ce n'est pas à dire qu'ils aient effectivement parlé pour la dernière fois, dans la dernière occasion où les Auteurs nous apprennent qu'ils aient parlé.

Dion, qui ne finit son Histoire qu'à la huitième année d'Alexandre Sévère, c'est-à-dire l'an 230 de Jesus-Christ, dit que de son temps Amphilochus rendoit encore des Oracles en songes. Il nous apprend aussi qu'il y avoit dans la Ville d'Apollonie un Oracle, où l'avenir

venir se déclaroit par la manière dont le feu prenoit à l'encens qu'on jettoit sur un Autel. Il n'étoit permis de faire à cet Oracle des questions ni de mort, ni de mariage. Ces restrictions bizarres étoient quelquefois fondées sur l'histoire particulière du Dieu, qui avoit eu sujet pendant sa vie de prendre de certaines choses en aversion. Je crois aussi qu'elles pouvoient venir quelquefois du mauvais succès qu'avoient eu les réponses de l'Oracle sur de certaines matières.

(1) Sous Aurelien, vers l'an de Jesus-Christ 272, les Palmireniens révoltés consultèrent un Oracle d'Apollon Sarpédonien en Cilicie. Ils consultèrent encore celui de Vénus Aphacite, dont la forme étoit assez singulière pour mériter d'être rapportée ici. Aphaca est un lieu entre Heliopolis & Biblos. Auprès du Temple de Vénus est un lac semblable à une citerne. A de certaines assemblées que l'on y fait dans des temps réglés, on voit dans ces lieux-là un feu en forme de globe ou de lampe; & ce feu, dit Zozime, s'est vu jusqu'à

(1) *Zozime.*

notre temps, c'est-à-dire, jusques vers l'an de Jesus-Christ 400. On jette dans le lac des présens pour la Déesse : il n'importe de quelle espèce ils soient. Si elle les reçoit, ils vont au fond ; si elle ne les reçoit pas, ils surnagent, fût-ce de l'argent ou de l'or. L'année qui précéda la ruine des Palmireniens, leurs présens allèrent au fond, mais l'année suivante tout surnagea.

(1) Licinius ayant dessein de recommencer la guerre contre Constantin, consulta l'Oracle d'Apollon de Didyme, & en eut pour réponse deux Vers d'Homère, dont le sens est : *Malheureux vieillard, ce n'est point à toi à combattre contre les jeunes gens ; tu n'as point de forces, & ton âge t'accable.*

(2) Un Dieu assez inconnu, nommé Besa, rendoit encore des Oracles sur des billets, à Abide, dans l'extrémité de la Thébaïde, sous l'Empire de Constantius ; car on envoya à cet Empereur des billets qui avoient été laissés dans le Temple de Besa, sur lesquels il commença à faire des informations très-

---

(1) *Sozomène.*
(2) *Ammian Marcellin.*

rigoureuses, & jetta dans les prisons, ou envoya en exil, ou fit tourmenter cruellement un assez grand nombre de personnes. C'est que par ces billets on consultoit le Dieu sur la destinée de l'Empire, ou sur la durée que devoit avoir le règne de Constantius, ou même sur le succès de quelque dessein que l'on formoit contre lui.

Enfin Macrobe, qui vivoit sous Arcadius & Honorius, fils de Théodose, parle du Dieu d'Heliopolis de Syrie & de son Oracle, & des fortunes d'Antium, en des termes qui marquent positivement que tout cela subsistoit encore de son temps.

Remarquez qu'il n'importe pour notre dessein que toutes ces histoires soient vraies, ni que ces Oracles aient effectivement rendu les réponses qu'on leur attribue. On n'a pu attribuer de fausses réponses qu'à des Oracles que l'on savoit qui subsistoient encore effectivement ; & les histoires que tant d'Auteurs en ont débitées, prouvent du moins que l'on ne croyoit pas qu'ils eussent cessé.

CHAPITRE IV.

Cessation générale des Oracles avec celle du Paganisme.

EN général les Oracles n'ont cessé qu'avec le Paganisme, & le Paganisme ne cessa pas à la venue de Jesus-Christ.

Constantin abattit peu de Temples, encore n'osa-t-il les abattre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettoient. C'est ainsi qu'il fit renverser celui de Vénus (1) Aphacite, & celui d'Esculape qui étoit à (2) Eges en Cilicie, tous deux Temples à Oracles. Mais il défendit (3) que l'on sacrifiât aux Dieux, & commença à rendre par cet Edit les Temples inutiles.

On trouve des Edits de Constantius & de Julien, alors Césars, par lesquels toute divination est défendue sur peine de la vie, non-seulement celle des Astrologues, & des Interprètes des

(1) *Zozime.* (2) *Eusebe, vie de Constantin.*
(3) *Théodoret.*

ſonges, & des Magiciens, mais auſſi celle des Augures & des Aruſpices, ce qui donnoit une grande atteinte à la Religion des Romains. Il eſt vrai que les Empereurs avoient un intérêt particulier à défendre toutes les divinations, parce qu'on ne faiſoit autre choſe que s'enquérir de leur deſtinée, & principalement des ſucceſſeurs qu'ils devoient avoir ; & tel ſe révoltoit & prétendoit à l'Empire, pour avoir été flatté par un Devin.

Nous avons vu qu'il reſtoit encore beaucoup d'Oracles, lorſque Julien ſe vit Empereur; mais de ceux qui étoient ruinés, il s'appliqua à en rétablir le plus qu'il put. Celui du fauxbourg de Daphné, par exemple, avoit été détruit par Adrien, qui (1), pendant qu'il étoit encore particulier, ayant trempé une feuille dans la fontaine Caſtalienne (car il y en avoit une de ce nom à Daphné auſſi-bien qu'à Delphes), avoit trouvé ſur cette feuille, en la retirant de l'eau, l'hiſtoire de ce qui lui devoit arriver, & des avis de ſonger à l'Empire. Il craignoit, quand il fut Empe-

(1) *Sozomène.*

reur, que cet Oracle ne donnât le même conseil à quelqu'autre, & il fit jetter dans la fontaine sacrée une grande quantité de pierres dont on la boucha. Il y avoit beaucoup d'ingratitude dans ce procédé : mais Julien (1) rouvrit la fontaine ; il fit ôter d'alentour les corps qui y étoient enterrés, & purifia le lieu de la même manière dont les Athéniens avoient autrefois purifié l'Isle de Délos.

Julien fit plus; il voulut être Prophète de l'Oracle de Didyme. C'étoit le moyen de remettre en honneur la Prophétie qui n'étoit plus guère estimée. Il étoit Souverain Pontife, puisqu'il étoit Empereur ; mais les Empereurs n'avoient pas coutume de faire grand usage de cette dignité Sacerdotale. Pour lui, il prit la chose bien plus sérieusement ; & nous voyons dans une de ses lettres qui sont venues jusqu'à nous, qu'en qualité de Souverain Pontife, il défend à un Prêtre Payen de faire pendant trois mois aucune fonction de Prêtre. La lettre qu'il écrivit à Arsace, Pontife de la Galatie, nous apprend de

(1) *Ammian Marcellin.*

quelle manière il se prenoit à faire refleurir le Paganisme. Il se félicite d'abord des grands effets que son zèle a produits en fort peu de temps. Il juge que le meilleur secret pour rétablir le Paganisme, est d'y transporter les vertus du Christianisme, la charité pour les étrangers, le soin d'enterrer les morts, & la sainteté de vie que les Chrétiens, dit-il, feignent si bien. Il veut que ce Pontife, par raison ou par menaces, oblige les Prêtres de la Galatie à vivre régulièrement, à s'abstenir des spectacles & des cabarets, à quitter tous les emplois bas ou infames, à s'adonner uniquement avec toute leur famille au culte des Dieux, & à avoir l'œil sur les Galiléens pour réprimer leurs impiétés & leurs profanations. Il remarque qu'il est honteux que les Juifs & les Galiléens nourrissent non-seulement leurs pauvres, mais ceux des Payens, & que les Payens abandonnent les leurs, & ne se souviennent plus que l'hospitalité & la libéralité sont des vertus qui leur sont propres, puisque Homère fait ainsi parler Eumée : *Mon hôte, quand il me viendroit quelqu'un moins considérable que toi, il ne me seroit pas*

permis de ne le point recevoir. Tous viennent de la part de Jupiter, & étrangers, & pauvres. Je donne peu, mais je donne avec joie. Enfin, il dit quelles diſtributions il a ordonné que l'on faſſe tous les ans aux pauvres de la Galatie, & il commande à ce Pontife de faire bâtir dans chaque Ville pluſieurs Hôpitaux, où ſoient reçus non-ſeulement les Payens, mais auſſi les autres. Il ne veut point que le Pontife aille ſouvent voir les Gouverneurs chez eux, mais ſeulement qu'il leur écrive; ni que les Prêtres aillent au-devant d'eux quand ils entrent dans les Villes, mais ſeulement quand ils viennent aux Temples : encore ne veut-il pas qu'on les aille recevoir plus loin que le Veſtibule. Il défend à ces Gouverneurs dans cette occaſion de faire marcher devant eux des Soldats, parce qu'alors ils ne ſont que des perſonnes privées; mais il permet aux Soldats de les ſuivre, s'ils veulent.

Avec ces ſoins & cette imitation du Chriſtianiſme, Julien, s'il eût vécu, eût apparemment retardé la ruine de ſa Religion; mais Dieu ne lui laiſſa pas achever deux années de règne.

Jovien, qui lui ſuccéda, commençoit à

à se porter avec zèle à la destruction du Paganisme ; mais en sept mois qu'il régna, il ne put pas faire de grands progrès.

Valens, qui eut l'Empire d'Orient, permit à chacun d'adorer tels Dieux qu'il voudroit, & prit plus à cœur de soutenir l'Arianisme que le Christianisme même (1). Aussi pendant son règne on immoloit publiquement, & on faisoit publiquement des repas de victimes immolées. Ceux qui étoient initiés aux mystères de Bacchus, les célébroient sans crainte ; ils couroient avec des boucliers, déchiroient des chiens, & faisoient toutes les extravagances que cette dévotion demandoit.

Valentinien son frère, qui eut l'Occident, fut plus zelé pour la gloire du Christianisme ; cependant sa conduite ne fut pas aussi ferme qu'elle eût dû être. Il avoit fait une Loi par laquelle il défendoit toutes les cérémonies nocturnes. Prétextatus, Proconsul de la Grèce, lui représenta qu'en ôtant aux Grecs ces cérémonies auxquelles ils

(1) *Cedrenus.*

étoient très-attachés, on leur rendoit la vie tout-à-fait désagréable. Valentinien se laissa toucher, & consentit que, sans avoir d'égard à sa Loi, on pratiquât les anciennes coutumes. Il est vrai que c'est Zozime, un Payen, de qui nous tenons cette Histoire ; on peut dire qu'il l'a supposée pour donner à croire que les Empereurs considéroient encore les Payens. On peut répondre aussi que Zozime, dans l'état où étoient les affaires de sa Religion, devoit être plutôt d'humeur à se plaindre du mal qu'on ne lui faisoit pas, qu'à se louer d'une grace qu'on ne lui auroit pas faite.

Ce qui est constant, c'est que l'on a des Inscriptions & de Rome & d'autres Villes d'Italie, par lesquelles il paroît que sous l'Empire de Valentinien, des personnes de grande considération firent les sacrifices nommés Taurobolia & Criobolia, c'est-à-dire, Aspersion de sang de taureau, ou de sang de bélier. Il semble même par la quantité des inscriptions, que cette cérémonie ait été principalement à la mode du temps de Valentinien, & des deux autres Empereurs du même nom.

Comme elle eſt une des plus bizarres & des plus ſingulières du Paganiſme, je crois qu'on ne ſera pas fâché de la connoître. Prudence, qui pouvoit l'avoir vue, nous la décrit aſſez au long.

On creuſoit une foſſe aſſez profonde, où celui pour qui ſe devoit faire la cérémonie deſcendoit avec des bandelettes ſacrées à la tête, avec une couronne, enfin avec tout un équipage myſtérieux. On mettoit ſur la foſſe un couvercle de bois, percé de quantité de trous. On amenoit ſur ce couvercle un taureau couronné de fleurs, & ayant les cornes & le front ornés de petites lames d'or. On l'égorgeoit avec un couteau ſacré ; ſon ſang couloit par ces trous dans la foſſe, & celui qui y étoit le recevoit avec beaucoup de reſpect ; il y préſentoit ſon front, ſes joues, ſes bras, ſes épaules, enfin toutes les parties de ſon corps, & tâchoit à n'en pas laiſſer tomber une goutte ailleurs que ſur lui. Enſuite, il ſortoit de-là hideux à voir, tout ſouillé de ce ſang, ſes cheveux, ſa barbe, ſes habits tout dégoutans : mais auſſi il étoit purgé de tous ſes crimes, & régénéré pour l'éternité ;

car il paroît positivement par les inscriptions, que ce sacrifice étoit pour ceux qui le recevoient, une régénération mystique & éternelle.

Il falloit le renouveller tous les vingt ans ; autrement il perdoit cette force qui s'étendoit dans tous les siècles à venir.

Les femmes recevoit cette régénération aussi-bien que les hommes. On y associoit qui l'on vouloit, &, ce qui est encore plus remarquable, de Villes entières la recevoient par députés.

Quelquefois on faisoit ce sacrifice pour le salut des Empereurs. Des Provinces faisoient leur cour d'envoyer un homme se barbouiller, en leur nom, de sang de taureau, pour obtenir à l'Empereur une longue & heureuse vie. Tout cela est clair par les inscriptions.

Nous voici enfin sous Théodose & ses fils, à la ruine entière du Paganisme.

Théodose commença par l'Egypte, où il fit fermer tous les Temples. Ensuite il alla jusqu'à faire abattre celui

de Serapis, le plus fameux de toute l'Egypte.

Selon Strabon, il n'y avoit rien de plus gai dans toute la Religion Payenne, que les Pélerinages qui se faisoient à Serapis. Vers le temps de certaines Fêtes, dit-il, on ne sauroit croire la multitude de gens qui descendent sur un Canal d'Alexandrie à Canope, où est ce Temple. Jour & nuit ce ne sont que bateaux pleins d'hommes & de femmes, qui chantent & qui dansent avec toute la liberté imaginable. A Canope il y a sur le Canal une infinité d'hôtelleries qui servent à retirer ces voyageurs, & à favoriser leurs divertissemens.

Aussi le Sophiste Eunapius, Payen, paroît avoir grand regret au Temple de Serapis, & nous en décrit la fin malheureuse avec assez de bile. Il dit que des gens qui n'avoient jamais entendu parler de la guerre, se trouvèrent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce Temple, & principalement contre les riches offrandes dont il étoit plein ; que dans ces lieux saints on y plaça des Moines, gens infames &

inutiles, qui pourvu qu'ils euſſent un habit noir & mal-propre, prenoient une autorité tyrannique ſur l'eſprit des Peuples; & que ces Moines, au lieu des Dieux que l'on voyoit par les lumières de la raiſon, donnoient à adorer des têtes de brigands punis pour leurs crimes, qu'on avoit ſalées afin de les conſerver. C'eſt ainſi que cet impie traite les Moines & les Reliques : il falloit que la licence fût encore bien grande du temps qu'on écrivoit de pareilles choſes ſur la Religion des Empereurs. Ruffin ne manque pas de nous marquer qu'on trouva le Temple de Serapis tout plein de chemins couverts, & de machines diſpoſées pour les fourberies des Prêtres. Il nous apprend, entr'autres choſes, qu'il y avoit à l'orient du Temple une petite fenêtre par où entroit à certain jour un rayon du Soleil qui alloit donner ſur la bouche de Serapis. Dans le même temps on apportoit un ſimulacre du Soleil qui étoit de fer, & qui étant attiré par de l'aimant caché dans la voûte, s'élevoit vers Serapis. Alors on diſoit que le Soleil ſaluoit ce Dieu; mais quand le ſimulacre de fer

retomboit, & que le rayon se retiroit de dessus la bouche de Serapis, le Soleil lui avoit assez fait sa cour, & il alloit à ses affaires.

Après que Théodose eut défait le rebelle Eugène, il alla à Rome où tout le Sénat tenoit encore pour le Paganisme. La grande raison des Payens étoit que depuis douze cens ants Rome s'étoit fort bien trouvée de ses Dieux, & qu'elle en avoit reçu toutes sortes de prospérités. L'Empereur harangua le Sénat, & l'exhorta à embrasser le Christianisme ; mais on lui répondit toujours que par l'usage & l'expérience on avoit reconnu le Paganisme pour une bonne Religion, & que si on le quittoit pour le Christianisme, on ne savoit ce qui en arriveroit. Voilà quelle étoit la théologie du Sénat Romain. Quand Théodose vit qu'il ne gagnoit rien sur ces gens-là, il leur déclara que le Fisc étoit trop chargé des dépenses qu'il falloit faire pour les sacrifices, & qu'il avoit besoin de cet argent-là pour payer ses troupes. On eut beau lui représenter que les sacrifices n'étoient point légitimes s'ils ne se

faisoient de l'argent public, il n'eût point d'égard à cet inconvénient. Ainsi les sacrifices & les anciennes cérémonies cessèrent, & Zozime ne manque pas de remarquer que depuis ce temps-là toutes sortes de malheurs fondirent sur l'Empire Romain.

Le même Auteur raconte qu'à ce voyage que Théodose fit à Rome, Serena, femme de Stilicon, voulut entrer dans le Temple de la mère des Dieux pour lui insulter, & qu'elle ne fit point de difficulté de s'accommoder d'un beau collier que la Déesse portoit. Une vieille Vestale lui reprocha fort aigrement cette impiété, & la poursuivit jusques hors du Temple avec mille imprécations. Depuis cela, dit Zozime, la pauvre Serena eut souvent, soit en dormant, soit en veillant, une vision qui la menaçoit de la mort. . . . . . .

Les derniers efforts du Paganisme furent ceux que fit Symmaque pour obtenir des Empereurs Valentinien, Théodose & Arcadius, le rétablissement des Priviléges des Vestales, & de l'Autel de la Victoire dans le Capitole; mais tout le monde sait avec quelle vigueur Saint Ambroise s'y opposa.

Il paroît pourtant par les pièces même de ce fameux procès, que Rome avoit encore l'air extrêmement Payen ; car Saint Ambroise demande à Symmaque s'il ne suffit pas aux Payens d'avoir les places publiques, les portiques, les bains remplis de leurs simulacres, & s'il faut encore que leur Autel de la Victoire soit placé dans le Capitole, qui est le lieu de la Ville où il vient le plus de Chrétiens, *afin que ces Chrétiens*, dit-il, *reçoivent malgré eux la fumée des sacrifices dans leurs yeux, la musique dans leurs oreilles, les cendres dans leur gosier, & l'encens dans leur nez.*

Mais lors même que Rome étoit assiégée par Alaric, sous Honorius, elle étoit encore pleine d'Idoles. Zozime dit que, comme tout devoit alors conspirer à la perte de cette malheureuse Ville, non-seulement on ôta aux Dieux leurs parures, mais que l'on fondit quelques-uns de ces Dieux qui étoient d'or ou d'argent, & que de ce nombre fut la Vertu ou la Force, après quoi aussi elle abandonna entièrement les Romains. Zozime ne doutoit pas que cette belle pointe ne renfermât la véritable cause de la prise de Rome.

On ne ſait ſi, ſur la foi de cet Auteur, on peut recevoir l'Hiſtoire ſuivante. Honorius défendit à ceux qui n'étoient pas Chrétiens de paroître à la Cour avec un baudrier, ni d'avoir aucun commandement. Generid, Payen, & même Barbare, mais très-brave homme, qui commandoit les troupes de Pannonie & de Dalmatie, ne parut plus chez l'Empereur, mit bas le baudrier, & ne fit plus aucunes fonctions de ſa charge. Honorius lui demandant un jour pourquoi il ne venoit pas au Palais en ſon rang, ſelon qu'il y étoit obligé, il lui repréſenta qu'il y avoit une Loi qui lui ôtoit le baudrier & le commandement. L'Empereur lui dit que cette Loi n'étoit pas pour un homme comme lui ; mais Generid répondit qu'il ne pouvoit recevoir une diſtinction qui le ſéparoit d'avec tous ceux qui profeſſoient le même culte. En effet, il ne reprit point les fonctions de ſa charge, juſqu'à ce que l'Empereur, vaincu par la néceſſité, eût lui-même rétracté ſa Loi. Si cette Hiſtoire eſt vraie, on peut juger qu'Honorius ne contribua pas beaucoup à la ruine du Paganiſme.

Mais enfin, tout l'exercice de Religion Payenne fut défendu ſous peine de la vie, par une conſtitution des Empereurs Valentinien III & Martien, l'an 451 de Jeſus-Chriſt. C'étoit-là le dernier coup que l'on pût porter à cette fauſſe Religion. On trouve pourtant que les mêmes Empereurs, qui étoient ſi zélés pour l'avancement du Chriſtianiſme, ne laiſſoient pas de conſerver quelques reſtes du Paganiſme, peut-être aſſez conſidérables. Ils prenoient, par exemple, le titre de *Souverains Pontifes*, & cela vouloit dire Souverains Pontifes des Augures, des Aruſpices, enfin de tous les Collèges des Prêtres Payens, & Chefs de toute l'ancienne idolâtrie Romaine.

Zozime prétend que le grand Conſtantin même, & Valentinien & Valens, reçurent volontiers des Pontifes Payens, & ce titre, & l'habit de cette dignité, qu'on leur alloit offrir ſelon la coutume à leur avénement à l'Empire : mais que Gratien refuſa l'équipage Pontifical ; & que quand on le reporta aux Pontifes, le premier d'entr'eux dit tout en colère : *Si Princeps*

non vult appellari Pontifex, admodùm brevi Pontifex Maximus fiet. C'eſt une pointe attachée aux mots latins, & fondée ſur ce que Maxime ſe révoltoit alors contre Gratien pour le dépouiller de l'Empire.

Mais un témoignage plus irréprochable ſur ce chapitre-là, que celui de Zozime, c'eſt celui des inſcriptions. On y voit le titre de *Souverain Pontife* donné à des Empereurs Chrétiens; & même dans le ſixième ſiècle, deux cents ans après que le Chriſtianiſme étoit monté ſur le Trône, l'Empereur Juſtin (1) parmi toutes ſes autres qualités, prend celle de *Souverain Pontife*, dans une inſcription qu'il avoit fait faire pour la Ville de Juſtinopolis en Iſtrie, à laquelle il donnoit ſon nom.

Etre un des Dieux d'une fauſſe Religion, c'eſt encore bien pis que d'en être le Souverain Pontife. Le Paganiſme avoit érigé les Empereurs Romains en Dieux; & pourquoi non? Il avoit bien érigé la Ville de Rome en Déeſſe. Les Empereurs Théodoſe & Arcadius,

(1) *Gruter.*

quoique Chrétiens, fouffrent que Symmaque, ce grand défenfeur du Paganifme, les traite de *votre Divinité*, ce qu'il ne pouvoit dire que dans le fens & felon la coutume des Payens ; & nous voyons des infcriptions en l'honneur d'Arcadius & d'Honorius qui portent : *Un tel dévoué à leur Divinité & à leur Majefté.*

Mais les Empereurs Chrétiens ne reçoivent pas feulement ces titres, ils fe les donnent eux-mêmes. On ne voit autre chofe dans les conftitutions de Théodofe, de Valentinien, d'Honorius & d'Anaftafe. Tantôt ils nomment leurs Edits des *Statuts Céleftes, des Oracles divins* ; tantôt ils difent nettement, *la très-heureufe expédition de notre Divinité, &c.*

On peut dire que ce n'étoit-là qu'un ftyle de Chancellerie : mais c'étoit un fort mauvais ftyle, ridicule pendant le Paganifme même, & impie dans le Chriftianifme ; & puis, n'eft-il pas merveilleux que de pareilles extravagances deviennent des manières de parler familières & communes, dont on ne peut plus fe paffer ?

La vérité est que la flatterie des sujets pour leurs maîtres, & la foiblesse naturelle des Princes pour les louanges, maintinrent l'usage de ces expressions plus long-temps qu'il n'auroit fallu. J'avoue qu'il faut supposer & cette flatterie & cette foiblesse extrêmes chacune dans son genre ; mais aussi ces deux choses-là n'ont-elles pas de bornes. On donne sérieusement à un homme le nom de Dieu ; cela n'est presque pas concevable, & ce n'est pourtant encore rien. Cet homme le reçoit : il le reçoit si bien, qu'il s'accoutume lui-même à se le donner ; & cependant ce même homme avoit une idée saine de ce que c'est que Dieu. Ajustez-moi tout cela d'une manière qui sauve l'honneur de la nature humaine.

Quant au titre de Souverain Pontife, il n'étoit pas si flatteur, que la vanité des Empereurs Chrétiens fût intéressée à se le conserver. Peut-être croyoient-ils qu'il leur serviroit à tenir encore plus dans le respect ce qui restoit de Payens ; peut-être n'eussent-ils pas été fâchés de se rendre chefs de la Reli-

gion Chrétienne à la faveur de l'équivoque. En effet, on voit quelques occasions où ils en usoient assez en maîtres ; & quelques-uns ont écrit que les Empereurs avoient renoncé à ce titre, par l'égard qu'ils avoient eu pour les Papes, qui apparemment en craignoient l'abus.

Il n'est pas si surprenant de voir passer dans le Christianisme pour quelque temps ces restes du Paganisme, que de voir ce qu'il y avoit dans le Paganisme de plus extravagant, de plus barbare, & de plus opposé à la raison & à l'intérêt commun des hommes, être le dernier à finir ; je veux dire les Victimes humaines. Cette Religion étoit étrangement bigarée ; elle avoit des choses extrêmement gaies, & d'autres très-funestes. Ici les Dames vont dans un Temple accorder, par dévotion, leurs faveurs aux premiers venus ; & là, par dévotion, on égorge des hommes sur un Autel. Ces détestables sacrifices se trouvent dans toutes les Nations. Les Grecs les pratiquoient aussi-bien que les Scythes, mais non pas à la vérité aussi fréquem-

ment ; & les Romains, qui dans un traité de paix avoient exigé des Carthaginois qu'ils ne sacrifieroient plus leurs enfans à Saturne, selon la coutume qu'ils en avoient reçue de Phéniciens leurs Ancêtres, les Romains eux-mêmes immoloient tous les ans un homme à Jupiter Latial. Eusebe cite Porphyre, qui le rapporte comme une chose qui étoit encore en usage de son temps. Lactance & Prudence, l'un du commencement & l'autre de la fin du quatrième siècle, nous en sont garants aussi, chacun pour le temps où il vivoit. Ces cérémonies pleines d'horreur ont duré autant que les Oracles, où il n'y avoit tout au plus que de la sottise & de la crédulité.

CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

Que quand le Paganisme n'eût pas dû être aboli, les Oracles eussent pris fin.

Première raison particulière de leur décadence.

Le Paganisme a dû nécessairement envelopper les Oracles dans sa ruine, lorsqu'il a été aboli par le Christianisme. De plus, il est certain que le Christianisme, avant même qu'il fût encore la Religion dominante, fit extrêmement tort aux Oracles, parce que les Chrétiens s'étudièrent à en désabuser les Peuples, & à en découvrir l'imposture: mais indépendamment du Christianisme, les Oracles ne laissoient pas de déchoir beaucoup par d'autres causes, & à la fin ils eussent entièrement tombé.

On commence à s'appercevoir qu'ils dégénèrent, dès qu'ils ne se rendent

plus en Vers. Plutarque a fait un Traité exprès pour rechercher la raison de ce changement ; &, à la manière des Grecs, il dit sur ce sujet tout ce qu'on peut dire de vrai & de faux.

D'abord, c'est que le Dieu qui agite la Pythie se proportionne à sa capacité, & ne lui fait point faire de Vers, si elle n'est pas assez habile pour en pouvoir faire naturellement. La connoissance de l'avenir est d'Apollon, mais la manière de l'exprimer est de la Prêtresse. Ce n'est pas la faute du Musicien s'il ne peut pas se servir d'une lyre comme d'une flûte ; il faut qu'il s'accommode à l'instrument. Si la Pythie donnoit ses Oracles par écrit, dirions-nous qu'ils ne viendroient pas d'Apollon, parce qu'ils ne seroient pas d'une assez belle écriture ? L'ame de la Pythie, lorsqu'elle se vient joindre à Apollon, est comme une jeune fille à marier qui ne sait encore rien, & est bien éloignée de savoir faire des Vers.

Mais pourquoi donc les anciennes Pythies parloient-elles toutes en Vers ? N'étoient-ce point alors des ames vierges qui venoient se joindre à Apollon ?

A cela Plutarque répond premièrement, que les anciennes Pythies parloient quelquefois en Prose, mais de plus, que tout le monde anciennement étoit né Poëte. Dès que ces gens-là, dit-il, avoient un peu bu, ils faisoient des Vers; ils n'avoient pas si-tôt vu une jolie femme, que c'étoient des Vers sans fin; ils poussoient des sons qui étoient naturellement des Chants. Ainsi rien n'étoit plus agréable que leurs festins & leurs galanteries. Maintenant ce Génie poëtique s'est retiré des hommes; il y a encore des amours aussi ardens qu'autrefois, même aussi grands parleurs: mais ce ne sont que des amours en Prose. Toute la Compagnie de Socrate & de Platon qui parloit tant d'amour, n'a jamais su faire des Vers. Je trouve tout cela trop faux & trop joli pour y répondre sérieusement.

Plutarque rapporte une autre raison qui n'est pas tout-à-fait si fausse. C'est qu'anciennement il ne s'écrivoit rien qu'en Vers, ni sur la Religion, ni sur la Morale, ni sur la Physique, ni sur l'Astronomie. Orphée & Hésiode, que l'on

connoît assez pour des Poëtes, étoient aussi des Philosophes ; & Parmenide, Xenophane, Empedocle, Eudoxe ; Thalès, que l'on connoît assez pour des Philosophes, étoient aussi des Poëtes. Il est assez surprenant que la Prose n'ait fait que succéder aux Vers, & qu'on ne se soit pas avisé d'écrire d'abord dans le langage le plus naturel ; mais il y a toutes les apparences du monde, que comme on n'écrivoit alors que pour donner des préceptes, on voulut les mettre dans un discours mesuré, afin de les faire retenir plus aisément. Aussi les Loix & la Morale étoient-elles en Vers. Sur ce pied-là, l'origine de la Poésie est bien plus sérieuse que l'on ne croit d'ordinaire, & les Muses sont bien sorties de leur première gravité. Qui croiroit que naturellement le Code pût être en Vers, & les Contes de la Fontaine en Prose ? Il falloit donc bien, dit Plutarque, que les Oracles fussent autrefois en Vers, puisqu'on y mettoit toutes les choses importantes. Apollon voulut bien en cela s'accommoder à la mode. Quand la Prose commença d'y être, Apollon parla en Prose.

Je crois bien que dans les commencemens on rendoit les Oracles en Vers, & afin qu'ils fussent plus aisés à retenir, & pour suivre l'usage qui avoit condamné la Prose à ne servir qu'aux discours ordinaires. Mais les Vers furent chassés de l'Histoire & de la Philosophie qu'ils embarrassoient sans nécessité, à-peu-près sous le règne de Cyrus; Thalès, qui vivoit en ce temps-là, fut des derniers Philosophes Poëtes, & Apollon ne cessa de parler en Vers que peu de temps avant Pyrrhus, comme nous l'apprenons de Ciceron, c'est-à-dire, quelque 230 ans après Cyrus. Il paroît par-là qu'on retint les Vers à Delphes le plus long-temps qu'on put, parce qu'on avoit reconnu qu'ils convenoient à la dignité des Oracles; mais qu'enfin on fut obligé de se réduire à la simple Prose.

Plutarque se moque quand il dit que les Oracles se rendirent en Prose, parce qu'on y demanda plus de clarté, & qu'on se désabusa du galimatias mystérieux des Vers. Soit que les Dieux mêmes parlassent, soit que ce ne fussent que les Prêtres, je voudrois bien savoir si l'on pou-

voit obliger les uns ou les autres à parler plus clairement.

Il prétend avec plus d'apparence que les Vers prophétiques se décrièrent par l'usage qu'en faisoient de certains charlatans, que le menu Peuple consultoit le plus souvent dans les carrefours. Les Prêtres des Temples ne voulurent avoir rien de commun avec eux, parce qu'ils étoient des charlatans plus nobles & plus sérieux, ce qui fait une grande différence dans ce métier-là.

Enfin, Plutarque se résout à nous apporter la véritable raison. C'est qu'autrefois on ne venoit consulter Delphes que sur des choses de la dernière importance, sur des guerres, sur des fondations de Villes, sur les intérêts des Rois & des Républiques. Présentement, dit-il, ce sont des particuliers qui viennent demander à l'Oracle s'ils se marieront, s'ils acheteront un Esclave, s'ils réussiront dans le trafic ; & lorsque des Villes y envoient, c'est pour savoir si leurs terres seront fertiles, ou si leurs troupeaux multiplieront. Ces demandes - là ne valent pas la peine qu'on y réponde en Vers ; & si

le Dieu s'amusoit à en faire, il faudroit qu'il ressemblât à ces Sophistes qui font parade de leur savoir, lorsqu'il n'en est nullement question.

Voilà effectivement ce qui servit le plus à ruiner les Oracles. Les Romains devinrent maîtres de toute la Grèce, & des Empires fondés par les successeurs d'Alexandre. Dès que les Grecs furent sous la domination des Romains, dont ils n'espérèrent pas de pouvoir sortir, la Grèce cessa d'être agitée par les divisions continuelles qui régnoient entre tous ces petits Etats dont les intérêts étoient si brouillés. Les maîtres communs calmèrent tout, & l'esclavage produisit la paix. Il me semble que les Grecs n'ont jamais été si heureux qu'ils le furent alors. Ils vivoient dans une profonde tranquillité, & dans une oisiveté entière ; ils passoient les journées dans leurs Parcs des exercices, à leurs Théâtres, dans leurs Ecoles de Philosophie. Ils avoient des Jeux, des Comédies, des Disputes & des Harangues ; que leur falloit-il de plus selon leur génie ? Mais tout cela fournissoit peu de matière aux Oracles, & l'on

n'étoit pas obligé d'importuner souvent Delphes. Il étoit assez naturel que les Prêtres ne se donnassent plus la peine de répondre en Vers, quand ils virent que leur métier n'étoit pas si bon qu'il l'avoit été.

Si les Romains nuisirent beaucoup aux Oracles par la paix qu'ils établirent dans la Grèce, ils leur nuisirent encore plus par le peu d'estime qu'ils en faisoient. Ce n'étoit point là leur folie. Ils ne s'attachoient qu'à leurs livres Sibyllins, & à leurs divinations Etrusques, c'est-à-dire, aux Aruspices & aux Augures. Les maximes & les sentimens d'un Peuple qui domine, passent aisément dans les autres Peuples ; & il n'est pas surprenant que les Oracles étant une invention Grecque, aient suivi la destinée de la Grèce ; qu'ils aient été florissans avec elle, & qu'ils aient perdu avec elle leur premier éclat.

Il faut pourtant convenir qu'il y avoit des Oracles dans l'Italie. Tibère, dit Suetone, alla à l'Oracle de Gerion auprès de Padoue. Là étoit une certaine fontaine d'Apon, qui, si l'on en veut croire Claudian, rendoit la parole aux muets,

muets, & guérissoit toutes sortes de maladies. Suetone dit encore que Tibère vouloit ruiner les Oracles qui étoient proche de Rome ; mais qu'il en fut détourné par le miracle des Sorts de Preneste, qui ne se trouvèrent point dans un coffre bien fermé & bien scellé où il les avoit fait apporter de Preneste à Rome, & qui se retrouvèrent dans ce même coffre dès qu'on les eut reportés à Preneste.

A ces Sorts de Preneste, & à ceux d'Antium, il y faut ajouter les Sorts du Temple (1) d'Hercule qui étoit à Tibur.

Pline le jeune décrit ainsi l'Oracle de Clytomne, Dieu d'un Fleuve d'Ombrie. *Le Temple est ancien & fort respecté. Clytomne est là habillé à la Romaine. Les Sorts marquent la présence & le pouvoir de la Divinité. Il y a à l'entour plusieurs petites Chapelles, dont quelques-unes ont des fontaines & des sources ; car Clytomne est comme le père de plusieurs autres petits Fleuves qui viennent se joindre à lui. Il y a un Pont qui fait la séparation de la partie sacrée de ses eaux d'avec la profane. Au-dessus de ce*

(1) *Stace.*

Pont on ne peut qu'aller en bateau ; au-dessous il est permis de se baigner. Je ne crois point connoître d'autre Fleuve que celui-là qui rende des Oracles ; ce n'étoit guère leur coutume.

Mais dans Rome même il y avoit des Oracles. Esculape n'en rendoit-il pas dans son Temple de l'Isle du Tibre ? On a trouvé à Rome un morceau d'une table de marbre, où sont en Grec les Histoires de trois miracles d'Esculape. En voici le plus considérable, traduit mot à mot sur l'inscription. *En ce même temps il rendit un Oracle à un Aveugle nommé Caïus : il lui dit qu'il allât au saint Autel, qu'il s'y mît à genoux, & y adorât ; qu'ensuite il allât du côté droit au côté gauche, qu'il mît les cinq doigts sur l'Autel, & enfin qu'il portât sa main sur ses yeux. Après tout cela, l'Aveugle vit ; le Peuple en fut témoin, & marqua la joie qu'il avoit de voir arriver de si grandes merveilles sous notre Empereur Antonin.* Les deux autres guérisons sont moins surprenantes ; ce n'étoit qu'une pleurésie & une perte de sang, désespérées l'une & l'autre à la vérité : mais le Dieu avoit ordonné à ses malades des pommes de pin avec

du miel, & du vin, avec de certaines cendres, qui ſont des choſes que les incrédules peuvent prendre pour de vrais remèdes.

Ces inſcriptions, pour être Grecques, n'en ont pas été moins faites à Rome. La forme des Lettres & l'orthographe ne paroiſſent pas être de la main d'un Sculpteur Grec. De plus, quoiqu'il ſoit vrai que les Romains faiſoient leurs inſcriptions en Latin, ils ne laiſſoient pas d'en faire quelques-unes en Grec, principalement lorſqu'il y avoit pour cela quelque raiſon particulière. Or, il eſt aſſez vraiſemblable qu'on ne ſe ſervit que de la Langue Grecque dans le Temple d'Eſculape, parce que c'étoit un Dieu Grec, & qu'on avoit fait venir de Grèce pendant cette grande peſte dont tout le monde ſait l'hiſtoire.

Cela même nous fait voir que cet Oracle d'Eſculape n'étoit pas d'inſtitution Romaine; & je crois qu'on trouveroit auſſi à la plupart des Oracles d'Italie une origine Grecque, ſi l'on vouloit ſe donner la peine de la chercher.

Quoi qu'il en ſoit, le petit nombre d'Oracles qui étoient en Italie, & même

à Rome, ne fait qu'une exception très-peu considérable à ce que nous avons avancé. Esculape ne se mêloit que de la Médecine, & n'avoit nulle part au Gouvernement. Quoiqu'il sût rendre la vue aux Aveugles, le Sénat ne se fût pas fié à lui de la moindre affaire. Parmi les Romains, les Particuliers pouvoient avoir foi aux Oracles, s'ils vouloient, mais l'Etat n'y en avoit point. C'étoient les Sibylles & les entrailles des Animaux qui gouvernoient, & une infinité de Dieux tombèrent dans le mépris, lorsqu'on vit que les maîtres de la terre ne daignoient pas les consulter.

CHAPITRE VI.

Seconde cause particulière de la décadence des Oracles.

Il y a ici une difficulté que je ne dissimulerai pas. Dès le temps de Pyrrhus, Apollon étoit réduit à la Prose, c'est-à-dire, que les Oracles commençoient à décheoir : & cependant les Romains ne furent maîtres de la Grèce que long-temps après Pyrrhus ; & depuis Pyrrhus jusqu'à l'établissement de la domination Romaine dans la Grèce, il y eut en tout ce pays-là autant de guerres & de mouvemens que jamais, & autant de sujets importans d'aller à Delphes.

Cela est très-vrai. Mais aussi du temps d'Alexandre, & un peu avant Pyrrhus, il se forma dans la Grèce de grandes Sectes de Philosophes qui se moquoient des Oracles, les Cyniques, les Peripatéticiens, les Epicuriens. Les Epicuriens, sur tout, ne faisoient que plaisanter des méchans Vers qui venoient de Del-

phes; car les Prêtres les faisoient comme ils pouvoient; souvent même péchoient-ils contre les règles de la mesure, & ces Philosophes railleurs trouvoient fort mauvais qu'Apollon, le Dieu de la Poésie, fût infiniment au dessous d'Homère, qui n'avoit été qu'un simple mortel inspiré par Apollon même.

On avoit beau leur répondre que la méchanceté même des Vers marquoit qu'ils partoient d'un Dieu qui avoit un noble mépris pour les règles, ou pour la beauté du style. Les Philosophes ne se payoient point de cela; & pour tourner cette réponse en ridicule, ils rapportoient l'exemple de ce Peintre à qui on avoit demandé un tableau d'un cheval qui se roulât à terre sur le dos. Il peignit un cheval qui couroit; & quand on lui dit que ce n'étoit pas là ce qu'on lui avoit demandé, il renversa le tableau, & dit: *Ne voilà-t-il pas le cheval qui se roule sur le dos?* c'est ainsi que ces Philosophes se moquoient de ceux qui, par un certain raisonnement qui se renversoit, eussent conclu également que les Vers étoient d'un Dieu, soit qu'ils eussent été bons, soit qu'ils eussent été méchans.

Il fallut enfin que les Prêtres de Delphes, accablés des plaisanteries de tous ces gens là, renonçassent aux Vers, du moins pour ce qui se prononçoit sur le Trepié ; car hors de-là il y avoit dans le Temple des Poëtes, qui de sang froid mettoient en Vers ce que la fureur divine n'avoit inspiré qu'en Prose à la Pythie. N'est-il pas plaisant qu'on ne se contentât point de l'Oracle tel qu'il étoit sorti de la bouche du Dieu ? Mais apparemment des gens qui venoient de loin, eussent été honteux de ne reporter chez eux qu'un Oracle en Prose.

Comme on conservoit l'usage des Vers le plus qu'il étoit possible, les Dieux ne dédaignoient point de se servir quelquefois de quelques Vers d'Homère ; dont la versification étoit assurément meilleure que la leur. On en trouve assez d'exemples ; mais, & ces Vers empruntés, & les Poëtes gagés des Temples, doivent passer pour autant de marques que l'ancienne Poësie naturelle des Oracles s'étoit fort décriée.

Ces grandes Sectes de Philosophes contraires aux Oracles dûrent leur faire un tort plus essentiel, que celui

de les réduire à la Prose. Il n'est pas possible qu'ils n'ouvrissent les yeux à une partie des gens raisonnables, & qu'à l'égard du Peuple même ils ne rendissent la chose un peu moins certaine qu'elle n'étoit auparavant. Quand les Oracles avoient commencé à paroître dans le monde, heureusement pour eux la Philosophie n'y avoit point encore paru.

CHAPITRE VII.

Dernières causes particulières de la décadence des Oracles.

LA fourberie des Oracles étoit trop grossière pour n'être pas enfin découverte par mille différentes aventures.

Je conçois qu'on reçut d'abord les Oracles avec avidité & avec joie, parce qu'il n'étoit rien plus commode que d'avoir des Dieux toujours prêts à répondre sur tout ce qui causoit de l'inquiétude ou de la curiosité. Je conçois qu'on ne dut renoncer à cette commodité qu'avec beaucoup de peine, & que les Oracles étoient de nature à ne devoir jamais finir dans le Paganisme, s'ils n'eussent pas été la plus impertinente chose du monde : mais enfin, à force d'expérience, il fallut bien s'en désabuser.

Les Prêtres y aidèrent beaucoup par l'extrême hardiesse avec laquelle ils abusoient de leur faux ministère. Ils croyoient avoir mis les choses au point

de n'avoir besoin d'aucuns ménagemens.

Je ne parle point des Oracles de plaisanteries qu'ils rendoient quelquefois. Par exemple, à un homme qui venoit demander au Dieu ce qu'il devoit faire pour devenir riche, ils lui répondoient agréablement, *Qu'il n'avoit qu'à posséder tout ce qui est entre les Villes de Sicione & de Corinthe* (1). Aussi badinoit-on quelquefois avec eux. Polémon dormant dans le Temple d'Esculape pour apprendre de lui les moyens de se guérir de la goutte, le Dieu lui apparut, & lui dit, *Qu'il s'abstînt de boire froid.* Polémon lui répondit : *Que ferois-tu donc, mon bel ami, si tu avois à guérir un Bœuf ?* Mais ce ne sont-là que des gentillesses de Prêtres qui s'égayoient quelquefois, & avec qui on s'égayoit aussi.

Ce qui est plus essentiel, c'est que les Dieux ne manquoient jamais de devenir amoureux des belles femmes ; il falloit qu'on les envoyât passer des nuits dans les Temples, parées de la main même de leurs maris, & chargées de présens pour payer le Dieu de ses pei-

(1) *Athenée.*

nes. A la vérité on fermoit bien les Temples à la vue de tout le monde, mais on ne garantissoit point aux maris les chemins souterreins.

Pour moi, j'ai peine à concevoir que de pareilles choses aient pu être pratiquées seulement une fois. Cependant Hérodote nous assure qu'au huitième & dernier étage de cette superbe Tour du Temple de Belus à Babylone, étoit un Lit magnifique où couchoit toutes les nuits une femme choisie par le Dieu. Il s'en faisoit autant à Thèbes en Egypte. Et quand la Prêtresse de l'Oracle de Patare en Licie dévoit prophétiser, il falloit auparavant qu'elle couchât seule dans le Temple où Apollon venoit l'inspirer.

Tout cela s'étoit pratiqué dans les plus épaisses ténèbres du Paganisme, & dans un temps où les cérémonies Payennes n'étoient pas sujettes à être contredites : mais à la vue des Chrétiens, le Saturne d'Alexandrie ne laissoit pas de faire venir les nuits dans son Temple telle femme qu'il lui plaisoit de nommer par la bouche de Tyrannus son Prêtre. Beaucoup de femmes avoient

reçu cet honneur avec grand respect; & on ne se plaignoit point de Saturne, quoiqu'il soit le plus âgé & le moins galant des Dieux. Il s'en trouva une à la fin, qui, ayant couché dans le Temple, fit, réflexion qu'il ne s'y étoit rien passé que de fort humain, & dont Tyrannus n'eût été assez capable. Elle en avertit son mari, qui fit faire le procès à Tyrannus. Le malheureux avoua tout, & Dieu sait quel scandale dans Alexandrie.

Le crime des Prêtres, leur insolence, divers événemens qui avoient fait paroître au jour leurs fourberies, l'obscurité, l'incertitude & la fausseté de leurs réponses, auroient donc enfin décrédité les Oracles, & en auroient causé la ruine entière, quand même le Paganisme n'auroit pas dû finir.

Mais il s'est joint à cela des causes étrangères. D'abord de grandes Sectes de Philosophes Grecs qui se sont moqués des Oracles; ensuite les Romains qui n'en faisoient point d'usage; enfin les Chrétiens qui les détestoient, & qui les ont abolis avec le Paganisme.

Fin du second Volume.

TABLE

Des Titres & Sujets contenus dans ce Volume.

ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES.

*A Monsieur L***.* Page 9

PREMIER SOIR.

Que la Terre est une Planète qui tourne sur elle-même, & autour du Soleil. 12

SECOND SOIR.

Que la Lune est une Terre habitée. 45

TROISIÈME SOIR.

Particularités du Monde de la Lune. Que les autres Planètes sont habitées aussi. 76

QUATRIÈME SOIR.

Particularités des Mondes de Vénus, de Mercure, de Mars, de Jupiter & de Saturne. 106

CINQUIÈME SOIR.

Que les Etoiles fixes sont autant de Soleils, dont chacun éclaire un Monde. 138

SIXIÈME SOIR.

Nouvelles Pensées qui confirment celles des Entretiens précédens. Dernières découvertes qui ont été faites dans le Ciel. 166

TABLE DES CHAPITRES de l'Histoire des Oracles.

PREMIERE DISSERTATION.

QUE *les Oracles n'ont point été rendus par les Démons.* Page 205

CHAPITRE I. *Première raison pourquoi les anciens Chrétiens ont cru que les Oracles étoient rendus par les Démons. Les Histoires surprenantes qui couroient sur le fait des Oracles & des Génies.* 207

CHAP. II. *Seconde Raison des anciens Chrétiens pour croire les Oracles surnaturels. Convenance de cette opinion avec le Systême du Christianisme.* 212

CHAP. III. *Troisième raison des anciens Chrétiens. Convenance de leur opinion avec la Philosophie de Platon.* 214

CHAP. IV. *Que les Histoires surprenantes qu'on débite sur les Oracles doivent être fort suspectes.* 219

CHAP. V. *Que l'opinion commune sur les Oracles ne s'accorde pas si bien qu'on pense avec la Religion.* 234

[illegible] VI. *Que les Démons ne sont pas*

suffisamment établis par le Paganisme. 241
CHAP. VII. *Que de grandes Sectes de Philosophes Payens n'ont point cru qu'il y eût rien de surnaturel dans les Oracles.* 248
CHAP. VIII. *Que d'autres que des Philosophes ont aussi assez souvent fait peu de cas des Oracles.* 258
CHAP. IX. *Que les anciens Chrétiens eux-mêmes n'ont pas trop cru que les Oracles fussent rendus par les Démons.* 268
CHAP. X. *Oracles corrompus.* 274
CHAP. XI. *Nouveaux Etablissemens d'Oracles.* 281
CHAP XII. *Lieux où étoient les Oracles.* 288
CHAP. XIII. *Distinctions de jours & autres mystères des Oracles.* 296
CHAP. XIV. *Des Oracles qui se rendoient sur des Billets cachetés.* 303
CHAP. XV. *Des Oracles en Songes.* 309
CHAP. XVI. *Ambiguité des Oracles.* 317
CHAP. XVII. *Fourberies des Oracles manifestement découvertes.* 322
CHAP. XVIII. *Des Sorts.* 325

S[illegible]DE

00142636

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016